Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Herbert George Wells

AU TEMPS DE LA COMÈTE

(1905)



Table des matières

PROLOGUE
L'HOMME QUI ÉCRIVAIT DANS LA TOUR

Je vis un homme à cheveux blancs, image même de l'extrême vieillesse, assis devant un pupitre, et qui écrivait.

Ce devait être dans quelque appartement d'une tour très élevée, car, par la haute fenêtre, à droite, on n'apercevait que des lointains : un horizon de mer, un promontoire, et cette buée lumineuse du soleil couchant qui signale la présence d'une ville. Tous les aménagements de la pièce respiraient l'ordre et la beauté, – et je ne sais quoi de subtil, et de mal défini, l'inattendu de tel détail, me donnait une sensation de nouveau et d'étrange. Je ne reconnaissais aucun style spécial, et le costume simple de l'homme assis ne suggérait l'idée d'aucune époque ni d'aucun pays. Peut-être, pensai-je, suis-je au pays de l'« heureux avenir, au pays d'Utopie » ou des « rêves simples » ? Une phrase d'Henry James : « Le lieu du grand repos », me traversa la mémoire, glissa comme une lueur sur mon esprit, et s'éteignit sans m'éclairer.

L'homme écrivait avec un stylet assez semblable à notre porte-plume réservoir, et ce détail bien moderne m'interdisait toute pensée rétrospective. De temps à autre, il ajoutait la feuille qu'il venait de couvrir d'une écriture courante et facile à des feuilles entassées sur une gracieuse petite table, placée devant la fenêtre, à portée de sa main. Les derniers feuillets gisaient épars, recouvrant à demi les autres réunis en fascicules par des attaches.

Évidemment, il était inconscient de ma présence, et je restai là à attendre que l'écrivain s'interrompît ; tout vieux qu'il fût, il traçait les signes d'une main ferme.

Je m'aperçus qu'un miroir concave, légèrement penché, était suspendu au-dessus de sa tête ; un mouvement de cet appareil fixa vivement mon attention, et, en levant les yeux, je vis, déformée et fantastique mais lumineuse et admirable de coloris, l'image magnifiée, reflétée et atténuée d'un palais, d'une terrasse, avec la perspective d'une vaste avenue fourmillante de passants, grandis, rendus bizarres par la concavité du miroir, dans leur va-et-vient continu. Je détournai vivement mon regard pour voir tout cela plus distinctement à travers la fenêtre derrière moi, mais elle était trop haute pour que je pusse distinguer l'horizon, et j'en revins au miroir déformateur.

Cependant l'écrivain, adossé dans son fauteuil, posa son stylet et poussa un soupir de regret.

– Ah ! ce travail ! – murmura-t-il, de la voix de tout homme qui vient d'écrire pour son plaisir,

– Quelle satisfaction, mais quelle fatigue aussi !

– Quel est cet endroit ? – demandai-je, – et qui êtes vous ?

Il se tourna vers moi dans un vif mouvement de surprise.

– Quel est cet endroit, – repris-je, – et pourquoi y suis-je ?

Il me fixa pendant un instant, sous le froncement de son front ridé, et puis sa physionomie s'adoucit jusqu'au sourire ; du doigt, il m'indiqua un siège près de la table.

– J'écris, – dit-il.

– Sur quel sujet ?

– Sur le Changement.

Je m'assis ; le siège était confortable et bien placé par rapport à la lumière de la fenêtre.

– Si vous voulez lire, – proposa-t-il.

Je fis un geste vers le manuscrit.

– Ceci m'expliquera ?... – questionnai-je.

– Ceci vous expliquera, – répondit-il.

Il déposa devant lui une nouvelle feuille de papier tout en me regardant. Je parcourus des yeux son appartement, et revins à la petite table ; un fascicule marqué très distinctement du chiffre un *attira mon attention ; je le pris, et je souris en réponse au regard amical du vieillard.*

– Très bien, – dis-je, soudain mis à mon aise.

Il fit un signe de la tête et se reprit à écrire, cependant que moi, dans un état d'âme où la confiance se mêlait à la curiosité, je commençais à lire.

Voici l'histoire que ce vieillard à l'air actif et heureux avait écrite en ce lieu agréable.

LIVRE PREMIER

LA COMÈTE

CHAPITRE PREMIER
LA POUSSIÈRE DANS LES OMBRES

I

J'ai entrepris de relater l'histoire du Grand Changement, pour autant qu'il a influencé ma vie et celle d'une ou deux personnes qui m'intéressent de près, et ceci pour mon plaisir personnel.

Il y a longtemps, aux jours de ma jeunesse, rude et sans bonheur, j'avais conçu le désir d'écrire un livre. Ce fut une de mes distractions les plus chères de griffonner en secret et de rêver la gloire littéraire ; je lisais, pris d'une envie sympathique, tout ce que je pouvais trouver concernant la littérature et la vie des hommes de lettres, et c'est quelque chose, vraiment, même au sein de ce bonheur qui nous environne, de trouver le loisir et l'occasion de reprendre et de réaliser ne serait-ce qu'un peu de ces vieux rêves sans cesse déçus. S'il n'y avait que cela, néanmoins, dans un monde où tant d'occupations intenses et toujours plus intéressantes s'offrent à l'activité même d'un vieillard, ce n'aurait pas suffi, je crois, pour me décider à m'asseoir devant ce pupitre. Il y a plus ; car je trouve qu'il devient nécessaire, comme je l'entreprends, d'établir cette récapitulation de mon passé, afin d'affermir ma continuité mentale. Les années mènent l'homme au dernier stage rétrospectif, et, à soixante-douze ans, notre jeunesse nous est d'une autre importance qu'elle ne le fut pour notre quarantaine. Nous avons perdu contact, ma jeunesse et moi ; la vieille vie semble à ce point disjointe de la nouvelle, si étrangère et si peu

raisonnable, qu'elle m'apparaît, parfois, presque incroyable. Les dorées en sont disparues, les monuments, les lieux mêmes ne sont plus. Je me suis arrêté court, l'autre jour, dans ma promenade d'après-midi, à travers la varenne où jadis la triste banlieue de Swathinglea s'éparpillait vers Leet, et je me demandais : « Est-ce vraiment ici que je me suis tapi parmi les mauvaises herbes, les ordures et les débris de vaisselle, et que j'ai chargé mon revolver, prêt pour un meurtre ? Est-ce qu'un pareil état d'âme, de pensée et d'intention, fut jamais possible en moi ? N'est-ce pas plutôt que je suis victime de quelque cauchemar qui a peuplé de pseudo-souvenirs la mémoire de ma vie d'autrefois ? » Certes, il doit exister bien d'autres hommes qui restent ainsi perplexes devant leurs souvenirs de jeunesse. Je pense aussi que ceux qui grandissent, prêts à prendre notre place et à assumer notre travail dans la vaste entreprise humaine, auront besoin de narrations comme la mienne pour concevoir, fût-ce bien imparfaitement, ce vieux monde des ombres qui précéda notre époque. Le hasard a voulu que mon cas fût typique et illustrât le Changement. Je fus saisi à mi-chemin dans un tourbillon passionnel, et un accident singulier me plaça, pour quelque temps, au nœud même de l'ordre nouveau…

Ma mémoire me ramène, par-delà un intervalle de cinquante années, dans une petite chambre mal éclairée dont la fenêtre à guillotine s'ouvrait sur un ciel d'étoiles ; et aussitôt me revient le relent spécial de cette mansarde, l'odeur pénétrante d'une lampe mal mouchée où brûlait un pétrole peu raffiné. L'éclairage à l'électricité avait atteint sa perfection depuis plus de quinze ans déjà, que l'usage de ces quinquets était encore courant dans la plus grande partie du monde, et la scène que je vais conter sera toujours imprégnée pour moi et comme pénétrée de cette sensation olfactive. C'était l'odeur que la pièce dégageait le soir ; de jour, le relent en était plus subtil : une odeur de renfermé, légèrement âcre, qui, je ne sais trop pourquoi, me fait penser à l'odeur de la poussière.

Mais que je vous décrive cette pièce en détail : elle avait comme dimensions huit pieds sur sept, et elle était plus haute que longue ; le plafond de plâtre, fendillé et boursouflé par endroits, avait emprunté une teinte grise à la fumée de la lampe et s'était décoloré dans un angle sous l'influence d'infiltrations que trahissaient des taches vert olive et jaunes. Les murs étaient tapissés d'un papier couleur tan, sur lequel avait été imprimée en rouge la répétition diagonale d'un dessin évoquant vaguement une plume d'autruche ou quelque fleur d'acanthe ; cet ornement, dans les coins où il était visible encore, affectait je ne sais quelle terne gaieté. La tenture portait plusieurs blessures, aux lèvres desquelles le plâtre apparaissait, trace des vains efforts tentés pour y planter des clous ; un de ces clous, par hasard, était enfoncé solidement entre deux briques ; aussi portait-il, suspendu par une corde à store, noueuse et d'une résistance incertaine, le casier à livres de Parload : c'étaient des planches barbouillées d'une peinture émail mal appliquée et décorée par surcroît d'une frange américaine à peine fixée par quelques semences espacées ; au-dessous de ce casier une petite table ruait à tout mouvement brusque fait pour s'y installer ; elle était recouverte d'une étoffe dont le dessin rouge et noir avait vu corriger sa monotonie par les débordements fréquents de l'encrier de Parload, et là se dressait, « leitmotiv » de tout cet ensemble, la lampe nauséabonde. Il faut concevoir que cette lampe était d'une matière blanchâtre et translucide, ni porcelaine ni verre ; un abat-jour de la même matière la surmontait, qui ne protégeait en rien les yeux du lecteur, et toute son apparence semblait combinée pour souligner ce fait qu'après l'avoir mouchée une main généreuse jusqu'à la prodigalité l'avait badigeonnée d'un mélange de poussière et de pétrole. Le plancher inégal avait été recouvert aussi d'une peinture émail, couleur chocolat, éraillée par places, et un archipel de morceaux de tapis s'éparpillait sur la poussière et dans les coins obscurs. Une grille minuscule, coulée d'une pièce, un garde-feu en bronze encore plus lilliputien, n'arrivaient pas à

cacher la pierre grisâtre du foyer ; nul feu n'était préparé et, à travers la grille, on n'apercevait que quelques papiers déchirés et le fourneau brisé d'une pipe en maïs ; une boite à charbon en fausse laque dont la charnière pendait avait été repoussée dans un angle. C'était l'habitude, en ce temps-là, de chauffer chaque pièce par le moyen d'une cheminée qui lui était propre et qui prodiguait plus de saleté que de chaleur : quant à la ventilation, on comptait que la croisée mal ajustée s'entendrait avec la petite cheminée et la porte mal close pour y pourvoir naturellement. Dans un coin de la pièce, le lit de Parload dissimulait ses draps grisâtres sous une vieille courtepointe de fantaisie et logeait sous son sommier des malles et autres objets hétéroclites. Encombrant l'encoignure de la fenêtre, la toilette étalait ses simples accessoires ; cette toilette devait son existence à quelque ébéniste pressé qui avait cherché à masquer ses malfaçons sous une profusion d'ornements faciles. Le meuble était ensuite tombé de toute évidence aux mains d'une personne favorisée par les loisirs et qui, munie d'un pot d'ocre, d'une bouteille de vernis et d'un jeu de peignes, s'était appliquée à la peindre puis à la vernir, et, enfin, au moyen des peignes, à simuler grossièrement les veines d'un bois imaginaire. Une fois établie, cette toilette avait fourni une carrière utile et tumultueuse : on l'avait éraflée, cognée, entamée, heurtée, tachée, échaudée, martelée, mouillée, séchée et salie ; elle avait, à la vérité, enduré toutes les tribulations possibles, hormis un incendie ou un nettoyage sérieux, avant d'avoir trouvé refuge dans la mansarde de Parload où elle suffisait au service très simplifié que la propreté personnelle de son dernier propriétaire réclamait de sa vieille expérience. Au résumé, elle supportait une cuvette, un pot à eau et abritait un seau ; un pain de savon jaune voisinait avec une brosse à dents et une savonnette à barbe en queue de rat ; une serviette et quelques autres objets complétaient l'installation. À cette époque, seules les personnes aisées disposaient de plus de luxe, et il est à noter que chaque goutte d'eau dont Parload faisait usage devait être montée, par une fille de service, du sous-sol jusqu'à la mansarde, et

redescendue de même. Nous commençons à oublier combien la propreté personnelle est une invention moderne. De fait, Parload ne s'était jamais déshabillé pour un plongeon ; il n'avait jamais, depuis son enfance, baigné simultanément toutes les parties de son corps ; je puis dire que pas un sur cinquante d'entre nous, en ces temps-là, n'avait connu le luxe d'un bain complet.

Aussi bizarrement décorée que la toilette, une commode en faux noyer, munie de quatre tiroirs, deux grands et deux petits, contenait la provision de linge de Parload, et des champignons fixés à la porte complétaient le mobilier de cette chambre à coucher-salon telle que je l'ai connue avant le Changement. J'oublie : – il y avait encore une chaise pourvue d'un fond en bois perforé remplaçant l'osier qui avait cédé à l'usage. Mon oubli s'explique du fait que j'étais précisément assis sur la chaise au moment où commence cette histoire.

Si j'ai décrit avec autant de minutie la chambre de Parload, c'est pour établir le ton de ces premiers chapitres et vous les rendre plus compréhensibles ; mais n'allez pas vous imaginer qu'à ce moment cet ameublement baroque ou le relent de la lampe ait absorbé le moins du monde mon attention. J'acceptais tout ce manque sordide de confort comme le cadre le plus naturel à mon existence d'homme. C'était le cadre de la vie matérielle, tel que je le connaissais. Mon esprit était préoccupé d'une affaire autrement importante et d'un plus haut intérêt, et ce n'est que de loin et rétrospectivement que ces détails prennent du relief, s'affirment comme significatifs, et comme les manifestations caractéristiques de ce vieux monde et de ses désordres.

II

Parload se tenait debout devant la fenêtre ouverte, une jumelle de théâtre à la main, cherchant, trouvant, perdant de vue la nouvelle comète.

Cette comète me semblait alors bien importune, car j'avais hâte d'aborder un autre sujet. Mais Parload était tout à son observation. J'avais le sang à la tête, des ennuis compliqués d'amertume me donnaient la fièvre : je voulais lui ouvrir mon cœur. Je souhaitais tout au moins me soulager par quelque confidence romanesque, si bien que je prêtais peu d'attention aux choses qu'il me disait. C'était la première fois que j'entendais parler de ce nouveau point entre les mille autres points du firmament, et je me fusse peu soucié de n'en entendre jamais plus parler.

Nous étions à peu près du même âge ; Parload, de huit mois mon aîné, avait vingt-deux ans. Il était deuxième clerc dans une petite étude d'Overcastle, cependant que je faisais figure de deuxième commis à la manufacture Rawdon, à Clayton. Nous nous étions rencontrés à la conférence de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens de Swathinglea ; il se trouvait que, le soir, nous fréquentions, aux mêmes heures, des cours, lui de science, moi de sténographie, à Overcastle, et nous prîmes l'habitude de rentrer ensemble, à pied, ce qui nous lia bientôt d'amitié. (Swathinglea, Clayton et Overcastle formaient une agglomération dans la région industrielle du Centre.) Nous nous étions confié nos doutes religieux et avoué l'intérêt que nous portions aux problèmes du socialisme ; il avait soupé par deux fois chez ma mère, le dimanche, et il m'accueillait en familier dans son logement. Parload était en ce temps-là un grand jeune homme blondasse, d'allures gauches, au cou et aux poignets démesurés, capable au surplus de tous les enthousiasmes. Il consacrait deux soirées par semaine à l'école des sciences d'Overcastle. La cosmographie était son sujet favori, et, par la

brèche que l'étude de cette science ouvrit dans son esprit, les merveilles de l'espace avaient insidieusement pris possession de son âme. D'un séjour chez son oncle, qui exploitait une ferme à Leet, par-delà les landes, il avait rapporté une vieille jumelle ; en outre, il s'était procuré un planisphère céleste et l'almanach astronomique de Whitaker, et, pendant une période de son existence, l'éclat du soleil et le clair de la lune ne l'affectèrent que pour autant qu'ils interrompaient le cours normal de sa vie nocturne de chercheur d'étoiles. Son être se sentait capturé par l'abîme céleste, les immensités, les possibilités mystérieuses qui flottaient dans les ténèbres de ces profondeurs inviolées. À force de travail et grâce à une étude très précise lue dans *le Ciel*, petite revue mensuelle rédigée à l'intention de ceux que hantait une obsession semblable, il tenait enfin au bout de sa jumelle la nouvelle visiteuse de notre système planétaire. Il contemplait, dans une sorte de ravissement, la petite lueur vacillante, découverte parmi les têtes d'épingle scintillantes de la pelote céleste. Il restait là, en contemplation, et se souciait vraiment peu de mes misères.

– Quelle merveille ! – soupira-t-il, et puis, comme si l'emphase de sa voix lui eût paru trop modeste pour son émotion, il répéta sur un ton plus pompeux : – Quelle merveille !... Veux-tu la voir ? – fit-il en se tournant vers moi.

Je dus regarder dans la jumelle, puis il me fallut écouter ses explications : comment cette intruse imperceptible allait grandir, serait bientôt une des plus grandes comètes que le monde eût connues ; comment sa trajectoire l'amènerait à près de... qui sait combien de milliers de lieues de notre terre ! – à un pas de nous, quoi ! semblait dire Parload ; comment, de plus, le spectroscope était en voie d'analyser ses secrets chimiques, intrigué par une bande verte, ornement sans précédent dans la toilette des comètes ; comment, en ce moment même, elle posait devant les objectifs braqués sur l'éploiement d'une traîne insolite dirigée vers le soleil, traîne qu'elle ramassa bientôt du

geste aisé d'une mondaine. Et cependant, à part moi et comme à voix basse, ma pensée me parlait de Nettie Stuart et de la lettre que je venais de recevoir d'elle ; puis de la figure haïssable du vieux Rawdon, telle que je l'avais contemplée cet après-midi. J'imaginais tantôt des réponses à Nettie, tantôt quelque réplique pour mon patron, mais Nettie, toujours et encore, se dessinait en lumière sur le fond de ma rêverie.

Nettie Stuart était la fille du jardinier-chef de Mme Verrall, veuve très riche. Nettie et moi, nous avions échangé des baisers et des serments avant notre dix-huitième année. Ma mère et la sienne étaient cousines issues de germains et compagnes d'école, et, bien que ma mère, restée veuve très jeune à la suite d'un accident de chemin de fer, eût dû se mettre logeuse (le vicaire de Clayton était son pensionnaire), bien que sa situation fût jugée inférieure à celle de Mme Stuart, on se voyait encore, et des visites espacées au cottage du jardinier à Checkshill Towers empêchaient qu'on se perdît de vue. D'ordinaire, j'étais de la partie, – et je me souviens, ce fut par un clair crépuscule de juillet, une de ces longues soirées d'or qui cèdent moins le pas à la nuit qu'elles n'accueillent, semble-t-il, par gracieuseté, la lune et son scintillant cortège d'étoiles, – Nettie et moi, près de la pièce d'eau où convergent les charmilles, échangeâmes le premier aveu timide des amants. Je me remémore, – et quelque chose, à ce souvenir, s'agitera toujours en mon âme, – l'émoi tremblant de l'aventure. Elle était toute en blanc, sa chevelure se séparait en deux vagues de ténèbres au-dessus de ses yeux noirs, un petit collier de perles encerclait son cou gracile et potelé, et l'éclat d'une médaille se blottissait vers sa gorge émue : ma lèvre se scella sur sa lèvre mal défendue – et durant trois ans de ma vie, durant toute ma vie, je crois, j'aurais à tout instant offert de mourir pour elle.

Il faut savoir comprendre – car chaque année ces choses se font plus inintelligibles – combien ce monde différait du nôtre. C'était un monde obscur, plein de désordres qu'on eût pu

redresser, de maladies qu'on eût pu prévenir, de douleurs qu'on eût pu éviter, de craintes stupides autant qu'involontaires, de duretés inconscientes... Pourtant, du fait peut-être de l'obscurité universelle, il y eut des moments de rare beauté éphémère qui ne semble plus possible désormais. Le grand Changement est venu pour jamais, le bonheur et la beauté sont notre atmosphère même, – il y a paix sur la terre et bonne volonté envers tous. – Nul homme n'oserait former le rêve de revenir aux tristesses des temps antérieurs... Toutefois, cette grande misère était traversée, sans cesse, de part en part, le rideau grisaille de sa pénombre était troué par des joies d'une intensité, par des sensations d'une finesse telles qu'il me semble que la vie n'en connaît plus désormais d'analogues. Est-ce le Changement qui a retranché de la vie ses extrêmes de joies et de tristesses, ou, plus simplement, ne serait-ce pas que la jeunesse m'a quitté, – entraînant avec elle ses désespoirs et ses ravissements, – me laissant peut-être un jugement sain, des émotions sympathiques, des souvenirs ?

Je n'en sais rien. Il faudrait être jeune aujourd'hui et avoir été jeune jadis pour résoudre cet insoluble problème.

Il se peut qu'un spectateur impartial, même en ces jours d'autrefois, n'eût trouvé que peu de beauté à notre groupement. J'ai, ici, sous la main, dans ce secrétaire, deux photographies : – j'y figure un jeune garçon gauche, en complet mal ajusté, et Nettie – de fait, Nettie est tristement fagotée et sa tenue est incontestablement raide ; mais je puis la voir à travers cette image, et sa vivacité, son entrain et quelque chose du charme mystérieux qu'elle eut pour moi me reviennent à la pensée. Sa figure a triomphé du photographe – sans quoi j'eusse, dès longtemps, jeté ce portrait.

La réalité de la beauté ne se prête pas à l'expression verbale. Comme je voudrais être maître de l'expression graphique et pouvoir dessiner, en marge de mon manuscrit, ce

quelque chose dont la description défie les mots. Il y avait dans son regard une sorte de gravité ; sur sa lèvre supérieure close un rien voltigeait, un peu d'ombre qui s'épanouissait en sourire – oh ! ce sourire grave et doux !

Après avoir échangé un baiser et convenu de ne pas encore parler à nos parents du choix irrévocable que nous avions fait l'un de l'autre, le moment vint de nous séparer, timidement et devant le monde. Je repartis avec ma mère à travers le parc baigné de clair de lune (des chevreuils effarouchés faisaient bruire les taillis) jusqu'à la gare de Checkshill, et nous regagnâmes ainsi notre sombre sous-sol de Clayton... et je ne revis plus Nettie, si ce n'est en pensée, pendant presque une année. À notre second rendez-vous, au bout de ce temps, il fut décidé que nous nous écririons, ce que nous fîmes après avoir tout combiné pour sauvegarder notre secret ; car Nettie ne voulut prendre personne de chez elle, pas même sa sœur unique, pour confidente de ses amours. Je devais donc lui faire parvenir ma précieuse correspondance, sous enveloppe cachetée, par l'intermédiaire d'une compagne de pension, son amie intime, qui demeurait près de Londres ; je pourrais encore dire cette adresse, bien que la maison, la rue et le faubourg aient aujourd'hui disparu sans laisser de trace.

De cet échange de lettres que date le commencement de notre séparation, parce que nous entrions pour la première fois en relation intellectuelle et que nos esprits cherchèrent à se formuler.

Il est nécessaire de bien comprendre que le monde de la pensée se trouvait, en ces jours-là, dans un état des plus singuliers : tout encombré de formules vieillies et inadéquates, embrouillé et embrumé de raisons secondes, d'adaptations, de suppressions, de conventions et de subterfuges. Un apriorisme abject ternissait la vérité sur les lèvres de tous. Je fus élevé par ma mère dans une foi bizarre, archaïque et étroite, acceptant

certaines formules religieuses, certaines règles de conduite, certaines conceptions de l'ordre social et politique, absolument sans rapport avec les réalités et les besoins de la vie quotidienne contemporaine. Sa religion sentait la lavande ; le dimanche, elle écartait toute la réalité, le vêtement et même l'ameublement de tous les jours, cachait ses mains noueuses, et parfois gercées par le travail, dans des gants noirs soigneusement reprisés, revêtait sa vieille robe de soie noire, son chapeau d'apparat, et, requinquée et radieuse, m'emmenait à l'église. Là nous chantions, nous nous inclinions, nous écoutions de bruyantes prières, unissions nos voix dans de sonores répons, et nous nous relevions, dans un soupir unanime, quand le début de la doxologie : À la gloire de Dieu le Père, de Jésus-Christ le Fils..., annonçait la fin du sermon. Il y avait, dans cette religion de ma mère, un enfer à la chevelure de flamme, un enfer qui avait jadis répandu la terreur ; il y avait aussi un diable qui était en même temps l'ennemi officiel du roi d'Angleterre, et on y vitupérait abondamment et sempiternellement les « désirs mauvais de la chair » ; on voulait nous faire croire que la plus grande partie de notre humanité malheureuse devait racheter ses misères et ses tourments quotidiens en souffrant à jamais d'indicibles tortures dans un monde futur et éternel, amen. Mais, de fait, ces flammes en tire-bouchon avaient un air amusant, et toute l'histoire avait fini par mûrir et se faner, comme une vieille fresque légendaire, bien avant mon temps. Provoquait-il même, cet enfer, de la terreur aux années de mon enfance ? Je ne puis m'en souvenir, mais certainement ce n'était pas aussi terrible que l'Ogre du Petit Poucet, et tout cela se résume à présent pour moi dans l'expression du visage de ma pauvre vieille mère, aux traits usés et ridés, et je l'aime encore comme une partie d'elle. M. Gabbitas, notre locataire, petit, gros et replet, étrangement transformé sous ses vêtements cultuels, élevant sa voix jusqu'aux mâles accents des prières du temps d'Elisabeth, éveillait, je crois, en ma mère une sympathie toute spéciale et comme personnelle pour Dieu. Son Dieu, ma mère l'illuminait des rayons tremblants de sa propre douceur, elle le rachetait des

calomnieuses vengeances où l'impliquaient les théologiens. Elle était elle-même, – que ne l'ai-je perçu alors, – l'exemple de tout ce qu'elle aurait voulu m'enseigner.

Je vois cela sous cet aspect aujourd'hui, mais l'ardeur confiante de la jeunesse est impitoyable. Ayant d'abord pris toutes ces choses au sérieux, – l'enfer de flammes et le Dieu qui châtie pour la moindre négligence, – comme si elles eussent été aussi matériellement réelles que les hauts fourneaux de Bladden ou la manufacture de Rawdon, je les rejetai soudain de mon esprit avec un sérieux égal.

C'est que M. Gabbitas s'était parfois, comme on dit, intéressé à moi ; il m'avait engagé à continuer à lire après ma sortie de l'école et, avec les meilleures intentions du monde, dans le but de m'inculquer, par anticipation, un antidote contre le poison intellectuel de l'époque, il m'avait mis entre les mains le Scepticisme réfuté, de Burble, et m'avait indiqué les ressources qu'offrait la bibliothèque de l'Union Chrétienne, de Clayton.

La lecture de Burble me causa une grande commotion morale. Il ressortait clairement, de ses réponses mêmes au scepticisme, que la cause de l'orthodoxie doctrinale avec toute cette histoire d'un monde futur, légendaire et très peu terrifiant, que j'avais acceptée comme on accepte le soleil, était une cause indéfendable. Le hasard me confirma dans ces conclusions : le premier livre que je pris à la bibliothèque fut une édition américaine des œuvres complètes de Shelley, contenant sa prose vaporeuse et ses vers aériens. Je fus bientôt mûr pour l'incrédulité. À l'Union Chrétienne de Jeunes Gens, je fis, sur ces entrefaites, la connaissance de Parload qui me confia, sous le sceau du secret le plus absolu, qu'il était « socialiste à fond ». Il me prêta plusieurs numéros d'un périodique au titre retentissant : le Clairon, qui précisément commençait une campagne contre l'Église établie. Les années adolescentes de

tout homme d'intelligence moyenne sont ouvertes, et seront toujours ouvertes, à la saine contagion du doute philosophique, au sens du ridicule, aux idées nouvelles. Je subis fortement cette crise. Le doute, dis-je ? Ce n'était pas tant le doute que l'étonnement et la plus violente négation. « Ai-je pu croire à ceci ? » Il faut aussi vous rappeler que je commençais alors ma correspondance amoureuse avec Nettie.

Nous vivons, aujourd'hui que le Grand Changement s'est accompli, à une époque où chacun est élevé dans une sorte de douceur intellectuelle, une bienveillance qui n'enlève rien de sa vigueur à l'esprit ; aussi est-il difficile de concevoir l'atmosphère étouffée où se débattait la pensée des jeunes gens de ma condition. Le fait seul de penser à certaines questions était en soi un acte de rébellion qui vous mettait aussitôt dans un état de déséquilibre mental, entre la timidité et le défi. On commence généralement à trouver Shelley, malgré toute la musique de ses vers, un peu bien bruyant et malappris, maintenant que ses « Anarchs » ont disparu ; il fut une époque, toutefois, où la pensée neuve devait assumer ce ton de casseur de vitres. Il devient malaisé de se figurer l'effervescence des esprits, le besoin qu'on éprouvait de crier « Hou ! Hou ! » au passage de l'autorité constituée, le ton provocateur où se montaient nos jeunes négations. Je me mis à lire avidement les écrits que Carlyle, Browning et Heine ont légués à la perplexité des générations, – non seulement à les lire, mais à les admirer et à les imiter. Mes lettres à Nettie, après deux ou trois manifestations sincères d'une passion surchauffée, se corsèrent de théologie, de sociologie, et revêtirent le Cosmos de leur phraséologie emphatique. Il est indubitable qu'elles durent l'intriguer au plus haut point.

Je garde la plus vive sympathie et je ne sais quel sentiment d'envie à ma jeunesse envolée ; néanmoins, il me serait difficile de contredire quiconque prétendrait que je fus tel que me montre ma photographie un grand gamin fort sot, fort poseur et

fort sentimental. Et quand je m'efforce de reconstituer ce que pouvait être le fruit de mes efforts pour établir une lettre vraiment belle à l'intention de ma bien-aimée, je le confesse, j'en ai le frisson, – et pourtant je souhaiterais qu'elles n'eussent pas toutes été détruites.

Les lettres qu'elle m'écrivait étaient assez simplettes ; l'écriture en était ronde, mal formée et le style peu fleuri. Les deux ou trois premières témoignaient d'un plaisir timide à employer les mots « mon chéri », et je me souviens d'avoir été intrigué puis charmé, quand je sus le sens du petit mot français « adoré » qu'elle accolait à mon nom. Mais, à partir du jour où je donnai cours à mon effervescence intellectuelle, ses réponses continrent moins de joie.

Je ne vous ennuierai pas avec le récit détaillé de notre querelle puérile, de ma visite inattendue à Checkshill, le dimanche suivant, qui gâta tout, de la lettre que j'écrivis ensuite, qu'elle trouva ravissante et qui nous raccommoda. Je ne vous dirai rien non plus de toutes les fluctuations de nos méprises réciproques. Toujours je fus l'offenseur et c'est moi qui, en fin de compte, venais demander pardon, jusqu'à cette dernière affaire qui commençait ; entre-temps, nous eûmes des moments tendrement intimes, et je l'aimais vraiment beaucoup. Le malheur était que, dans l'obscurité et seul, je pensais à elle avec intensité, à ses yeux, au contact de sa main, à sa douce et adorable présence ; mais lorsque je m'attablais pour lui écrire, je ne pensais qu'à Shelley, à Burns, à moi-même et à tels autres sujets aussi peu de circonstance. Quand on est amoureux comme je l'étais, à l'état, dirai-je, effervescent, il est plus difficile de faire sa cour et de parler d'amour, que lorsqu'on n'aime pas. Quant à Nettie, elle aimait, je sais, non pas moi, mais tout cet appareil de joli mystère. Ce n'est pas ma voix qui devait éveiller ses rêves à la passion…

Aussi bien notre correspondance continuait sans harmonie. Un beau jour, elle m'écrivit qu'elle doutait de pouvoir jamais aimer un socialiste qui ne croyait pas à l'Église, et, suivant de près, une autre lettre arriva, formulée dans un style tout nouveau. Elle estimait, disait-elle, que nous n'étions pas assortis l'un à l'autre, que nous différions de goûts et d'idées, que depuis longtemps elle songeait à me relever de mes engagements et à me rendre ma parole. Bref, et bien que je ne l'eusse pas compris tout d'abord, au premier choc, c'était mon congé. Sa lettre m'avait été remise comme je rentrais à la maison, le jour même où le vieux Rawdon avait refusé d'augmenter mes appointements. Ce soir-là donc, où débute ma narration, je me trouvais en face de deux faits presque écrasants et auxquels j'essayais fiévreusement de m'adapter : je n'étais indispensable ni à Nettie ni à Rawdon… Je me souciais bien de la Comète !

Où en étais-je arrivé et pour quoi comptais-je ? J'avais si bien pris l'habitude de considérer Nettie comme indissolublement mienne, – toute la tradition du « véritable amour » m'y poussait, – que de la voir me tourner le dos avec ces phrases précises et nettes, et m'abandonner, moi dont les lèvres s'étaient unies aux siennes, moi à qui elle avait permis les familiarités risquées et délicieuses coutumières aux amants, me scandalisait par-delà toute mesure. Moi ! Moi !… ! Et Rawdon ne me trouvait pas davantage indispensable… Je me sentis soudain comme rejeté par l'univers, menacé d'annihilation, au point qu'il me parut urgent d'affirmer ma personnalité de quelque façon positive et emphatique. Ni dans la religion où on m'avait instruit, ni dans l'irréligion que je m'étais faite, il n'existait de baume consolateur pour l'amour-propre blessé.

Allais-je lâcher ma place chez Rawdon et, de quelque manière extraordinaire et prompte, faire la fortune de son voisin et concurrent Frobisher ?

La première partie de ce programme était en tout cas facilement réalisable : aller trouver Rawdon et lui dire : « Vous aurez de mes nouvelles, monsieur ! » Quant à la seconde, Frobisher pourrait ne pas s'y prêter. Cela toutefois était chose secondaire. L'affaire Nettie dominait la situation. Mon cerveau s'encombrait de fragments de rhétorique utilisables pour la lettre que je préméditais ; méprisant, ironique, tendre, quel ton choisirais-je ?

– Zut ! – fit Parload tout à coup.

– Qu'est-ce qu'il y a ? – m'informai-je.

– On charge les fours aux aciéries de Bladden, et la fumée vient tout juste voiler mon coin de ciel.

L'interruption arrivait au moment précis où j'allais déverser en son sein ma pensée trop lourde.

– Parload, – dis-je, – il est vraisemblable que je vais quitter tout ceci ; le vieux Rawdon m'a refusé une augmentation, et maintenant que la demande a été faite, je ne crois pas qu'il me soit possible de continuer aux mêmes appointements, n'est-ce pas ? Donc, il va falloir lâcher Clayton pour de bon.

III

Du coup, Parload posa sa lorgnette et me dévisagea.

– C'est un mauvais moment pour changer, – déclara-t-il, après une pause.

Rawdon m'en avait dit autant, bien moins aimablement. Mais, en face de Parload, je me sentais toujours porté à prendre le ton héroïque.

– J'en ai assez, de me tuer le tempérament au service des autres ! – m'écriai-je. – Autant s'affamer le corps en quittant ma place, que s'affamer l'âme en y restant.

– Je ne suis pas tout à fait de cet avis, – dit Parload, lentement.

Ce fut le début d'une de nos interminables conversations, – d'un de ces bavardages erratiques, diffus, généralisants et personnels à la fois, qui seront chers au cœur des jeunes gens intelligents tant qu'il y aura une jeunesse. Le Changement n'aura pas aboli cela, en tout cas.

Ce serait un incroyable tour de force que de raviver aujourd'hui ce brouillard de paroles ; de fait, je ne me souviens de rien, bien que le détail de la scène et du décor forment un tableau précis dans ma mémoire. Je « posais », suivant mon habitude, et me comportais fort sottement, en égoïste blessé au vif, sans doute ; et, de son côté, Parload dut jouer son rôle de philosophe préoccupé des abîmes célestes.

Bientôt, nous fûmes dehors, déambulant dans la chaude nuit d'été, et causant d'autant plus à notre aise. Je me souviens d'une phrase que je débitai :

– Je souhaiterais, parfois, – dis-je en montrant le ciel, – que ta comète, ou quelque autre astre, anéantît cette terre, et, comme des chiffres sur un tableau, nous effaçât tous, supprimant, du même coup, grèves, guerres, bagarres, amours, jalousies et toutes les misères de la vie.

– Ah ! – fit Parload, que cette idée parut étonner. – Cela ne ferait qu'ajouter aux misères de l'existence – reprit-il quelques instants plus tard, alors que je lui parlais déjà d'autre chose.

– Cela, quoi ?

– Une collision avec la Comète. Cela ne ferait que tout reculer. Ce qui resterait de la vie redeviendrait plus sauvage que la vie présente.

– Mais serait-il nécessaire qu'il restât quoi que ce soit ? – demandai-je, d'un ton sarcastique, tandis que nous suivions côte à côte une rue étroite qui longeait sa maison, se coupait de marches, devenait sentier et nous emmenait vers Clayton Crest et la grande route.

Mais le souvenir de cet endroit est encore si vivant en moi que j'en oublie qu'aujourd'hui tout cela est changé et méconnaissable, et que la rue étroite, l'escalier, et la vue qu'on avait du haut de Clayton Crest, aussi bien que le monde où je fus élevé, se sont évanouis hors de l'espace et du temps, sont inimaginables pour la génération qui me suit. Vous ne pouvez pas voir, comme je le revois, le sombre espace entre les maisons, la rue obscure que laisse dans l'ombre un terne réverbère à gaz, placé au carrefour ; vous ne pouvez pas sentir encore sous vos pas, à travers de mauvaises chaussures, le dur carrelage des pavés, ni remarquer les rares fenêtres faiblement éclairées çà et là, dans les ténèbres, ni, par les jalousies disjointes, entrevoir la silhouette des êtres claquemurés là-dedans. Vous ne sauriez, en imagination, traverser la brusque lueur que projette la devanture du cabaret, ni aspirer malgré vous une bouffée de son atmosphère viciée, ni entendre la bordée de grossièretés jaillie de la porte, ni voir fuir cette ombre penchée de quelque précoce vaurien, qui vient de nous frôler sur les marches.

Nous traversâmes une rue plus longue, que remontait bruyamment un encombrant tramway à vapeur, vomissant la fumée et les étincelles, une rue que bordait la perspective huileuse des devantures, avec, çà et là, la voiture à bras des petits marchands, éclairée par un flambeau à pétrole d'où

tombaient dans la nuit des flammèches. Une cohue confuse coulait et refluait entre les trottoirs, et on entendait la voix d'un prêcheur ambulant, réfugié dans un terrain vague, entre les maisons. Vous ne pouvez voir ces choses comme je les revois, non plus que vous ne pouvez les imaginer, à moins que vous ne connaissiez les tableaux qu'a laissés le grand peintre Hyde. Vous ne pouvez vous figurer la haute palissade sur laquelle, d'en bas, les becs de gaz projetaient leurs reflets dansants, et qui s'élevait jusqu'à découper dans le ciel pâle une arête vive et noire.

Ces palissades, c'était ce qu'il y avait de plus coloré dans notre monde évanoui. Sur elles, en couches successives de colle et de papier, toute la grossière activité de ces temps se mêlait en dissonances chromatiques : pilules, théâtres, conférences religieuses, bals de charité, savons merveilleux, conserves étonnantes, machines à écrire ou à coudre, se heurtaient en une sorte de clameur visuelle. Plus loin, une ruelle boueuse, empierrée de mâchefer et d'escarbilles, une ruelle sans une lumière, dont les flaques empruntaient au ciel le reflet d'une étoile... Nous allions, pataugeant au hasard, tout à notre conversation.

À travers les terrains divisés en lots, désert planté de choux, et dépassant de sinistres masures et une fabrique abandonnée, nous parvînmes jusqu'au grand chemin. Flanqué de constructions clairsemées, il montait en tournant, de sorte qu'on jouissait du panorama circulaire de la vallée où s'aggloméraient quatre villes industrielles.

Je veux bien qu'avec le crépuscule tout ce paysage urbain se soit vêtu d'une étrange magnificence qui l'enveloppa jusqu'à l'aube. Un voile était jeté sur toute la mesquinerie de ces détails, sur les masures qui figurent les *homes*, sur l'arroi innombrable des cheminées, sur les tristes taches de végétation poussant à contrecœur entre les clôtures faites de fil de fer et de douves de tonneaux ; voilées, les blessures de rouille entamant les collines

d'où l'on extrayait le minerai de fer ; voilés, les amas énormes des scories que rejetaient les fourneaux ; transfigurées par le prestige nocturne, les fumées rouges et ardentes que vomissaient les fonderies aux halos de poussières enflammées, les moufles, les bessemers... Tout était atténué et assimilé par la nuit. L'atmosphère, grisâtre, alourdie de mille atomes, et qui, de jour, était comme une oppression, se colorait, dès le soleil couché, d'un mystère polychrome et translucide de bleus et de pourpres, d'incarnats sourds, de victorieux vermillons, et, sur tout cela montant vers le ciel plus sombre, une clarté diffuse d'émeraude et de safran. Chaque cheminée fanfaronne, quand le soleil-monarque était parti, se couronnait de flammes ; les amoncellements de scories se mettaient à scintiller de mille feux, et chaque usine proclamait sa rébellion en arborant ce diadème volcanique de lumière : l'empire du jour se démembrait en une multitude de fiefs embrasés.

Les petites rues transversales, qui coupaient la vallée, se dessinaient en pointes de feu, en réverbères d'un jaune amorti, qui se rejoignaient, s'intensifiaient à chaque carrefour, mêlés à l'éclat livide des buissons de becs incandescents et à l'éblouissement glacial des lampes à arc. Les voies ferrées entrelaçaient leurs signaux lumineux, étoiles rouges ou vertes, groupées en constellations rectangulaires, et les trains hâtifs simulaient des serpents noirs et souples crachant le feu.

Sur tout cela, bien haut, comme une chose placée hors d'atteinte et presque oubliée, Parload s'était avisé de redécouvrir une région que ne gouvernaient ni le soleil ni les hauts fourneaux, – l'univers infini des astres.

Tel fut le cadre de maintes conversations, et si, dans la journée, nous dépassions la crête des collines, nous contemplions, vers l'ouest, un pays de cultures, semé de parcs et de châteaux, et, là-bas, la flèche aérienne d'une cathédrale ; parfois, alors qu'avant la pluie l'atmosphère se faisait

transparente, nous découvrions un horizon de montagnes suspendu contre le ciel. Par-delà encore, et hors de toute vision, il y avait Checkshill ; la nuit, je me sentais plus que de jour proche de Checkshill et de Nettie.

Il nous semblait, à nous deux qui déroulions en causant nos heures de jeunesse, le long du sentier d'escarbilles qui bordait les ornières du chemin, que, de ces crêtes, nos yeux contemplaient le monde entier en raccourci.

Oui, à notre droite, dans l'ombre, se blottissait, autour des hideuses fabriques, le troupeau des ouvriers mal vêtus, mal nourris, croupissant dans l'ignorance, mal servis dans tous les détails de l'existence et vivant coûteusement, au jour le jour, sans garantie du lendemain, cependant que – comme sur un fumier les champignons – surgissaient, disproportionnés, parmi ces misérables demeures, les chapelles, les églises, les débits de boissons et les établissements de plaisir. À notre gauche, au large, entourés d'espace, de liberté, de dignité humaine, insoucieux des quelques cottages bondés et pittoresques où s'entassaient les laboureurs, – séjournaient les grands propriétaires et les maîtres, les possesseurs de la manufacture, de la forge, du champ et de la mine. Et tout là-bas, très loin, belle, idéale, surgie d'entre les devantures de bouquinistes et les demeures ecclésiastiques, les auberges et autres détails d'une vieille ville à marchés et foires tombée en décadence, c'était la cathédrale de Lowchester montrant, de sa flèche admirable et discrète, on ne sait quel Paradis céleste, vague et incroyable.

Ainsi, toute la vie du monde se résumait pour nous dans ces juvéniles impressions.

Nous voyions toutes choses simplement, schématiquement, comme c'est le propre de la jeunesse. Nous avions pour tous les maux sociaux quelque solution irritée et téméraire ; et quiconque nous contredisait était pour nous un

partisan des voleurs. Le vol nous apparaissait manifeste. Le détrousseur, embusqué dans ces vastes demeures, c'était le Propriétaire, le Capitaliste, flanqué de son valet, le Magistrat, et de son imposteur le Prêtre... ! Et nous tous, nous étions les victimes de ces infamies préméditées. Sans doute, ils clignaient des yeux et ricanaient entre eux, devant leurs coupes de champagne, affalés parmi leurs femmes éblouissantes dans la livrée du vice, et ils complotaient de nouvelles exactions contre le pauvre. De l'autre côté, au milieu de toute l'affreuse misère, dans la brutalité, l'ignorance, la crapule, gisait, selon nous, leur victime innocente et innombrable, l'Ouvrier. Maintenant que nous avions découvert tout cela, à première vue, il ne restait plus qu'à dénouer la situation en phrases sonores et véhémentes, pour changer la face du monde. L'Ouvrier, alors, se lèverait, se grouperait en Parti du Travail, avec, pour le représenter, des jeunes gens comme Parload et moi... Il reprendrait possession de son bien, et alors ?...

Oh ! Alors, les voleurs en verraient de chaudes, et tout serait pour le mieux.

Si ma mémoire ne me trompe étrangement, c'est là le résumé assez exact de la théorie et de l'action sociale que nous considérions, Parload et moi, comme le fin mot de la raison humaine. Notre foi était ardente, et nous rejetions avec violence les objections les plus plausibles. Parfois, au cours de nos grandes discussions, nous éprouvions l'inébranlable certitude que nos convictions triompheraient, mais, le plus souvent, nous épanchions une indignation virulente contre la malveillance et la stupidité qui osaient retarder l'accomplissement de ce plan si simple de reconstruction du monde. Nous nous révoltions à cette pensée, et songions aux barricades et à l'action directe. Je fus particulièrement amer, ce soir-là, je me souviens, et le capitalisme hideux et tyrannique assumait pour moi les traits du vieux Rawdon et le sourire avec lequel il m'avait refusé

d'augmenter mes pauvres vingt shillings d'appointements hebdomadaires.

J'ambitionnais de sauvegarder mon amour-propre par quelque acte de vengeance, et, si ma vengeance exigeait l'extermination de l'Hydre-Capital, je pourrais traîner la carcasse du monstre jusqu'aux pieds de Nettie, et régler du même coup ce second différend.

– Eh bien ! Nettie, m'apprécies-tu, maintenant, à ma valeur ?

Voilà, à peu près, mon état d'esprit d'alors, d'après lequel vous pouvez vous figurer l'ardeur de mes gestes et de mon éloquence. Représentez-vous deux petites silhouettes noires, aux lignes peu esthétiques, perdues dans ces noirceurs désolées d'industrialisme flamboyant, et ma faible voix enflée de rhétorique, protestant et revendiquant…

Ces idées de ma jeunesse vous sembleront, sans doute, un piètre amalgame de sottise et de violence, surtout si vous êtes né depuis le Changement. De nos jours, tout le monde pense clairement, posément, et les pensées sont d'évidentes certitudes ; il est bien difficile de s'imaginer des cerveaux fonctionnant comme jadis les nôtres. Permettez-moi de vous aider à vous mettre quelque peu dans l'état mental et moral où nous étions alors. D'abord, il faudrait vous abîmer la santé en mangeant et en buvant sans mesure, vous ankyloser les membres en négligeant tout exercice ; puis, vous efforcer de vous créer de terribles tracas, cultiver l'inquiétude et vous habituer au manque de confort ; à cela, ajoutez un travail quotidien pendant de longues heures, travail, au surplus, trop mesquin pour intéresser, trop complexe pour qu'il se puisse faire mécaniquement, et n'ayant aucun rapport direct ou indirect avec vos aspirations ou vos intérêts personnels. Cela fait, rendez-vous aussitôt dans une pièce sans ventilation

aucune, dont l'air est déjà nauséabond, et occupez-vous à résoudre quelque problème difficile. Vous ne tarderez pas à ressentir une fatigue intellectuelle ; vous serez agacé, impatient, cherchant à comprendre l'évidence, et bientôt acceptant et rejetant au hasard des solutions contradictoires. Essayez de jouer aux échecs dans de pareilles conditions : vous jouerez comme un idiot et vous céderez vite à la colère.

Eh bien ! tout le genre humain, avant le Changement, était de la sorte malade et fiévreux ; les soucis, le surmenage, les questions à élucider qui ne se posaient jamais simplement, mais qui modifiaient sans cesse leurs données et fuyaient toute solution, voilà ce qui créait pour les hommes une atmosphère suffocante, corrompue par la respiration des siècles. Il n'existait pas au monde un seul cerveau fonctionnant dans un calme normal. Il n'y avait dans l'esprit des hommes que demi-vérités, conclusions hâtives, hallucinations, émotions… le vide.

Je sais que tout ceci paraît incroyable, et que déjà la jeunesse commence à mettre en doute que le Changement ait été si radical ; mais lisez, je vous en prie, les journaux de ce temps-là. Chaque époque s'atténue, s'estompe et s'ennoblit un peu à mesure qu'elle recule dans le passé. À ceux qui, comme moi, sont à même de narrer des histoires vécues, il appartient de fournir, par un effort de scrupuleux réalisme intellectuel, l'antidote de ce mirage.

IV

Avec Parload, c'était toujours moi qui, comme on dit, tenais le crachoir.

Je me vois à cet âge comme un étranger ; tout a tellement changé depuis lors, que je suis devenu un autre être, qui n'a presque plus rien de commun avec le jeune homme vantard et

sot dont je détaille les misères. Je le revois, théâtral et vulgaire, prétentieux, sans sincérité, et, à la vérité, je ne l'aimerais guère, n'était cette sorte de sympathie inconsciente et comme matérielle qui résulte d'une longue intimité. Comme ce jeune homme était moi, il se peut que je sois à même de pénétrer et de décrire les mobiles de certaines actions qui ne lui mériteront pas la sympathie du lecteur ; mais pourquoi pallier ou défendre les défauts de son caractère ?

Donc, c'est moi qui prenais et gardais la parole, et j'eusse été bien étonné d'entendre mettre en doute que, des deux, je fusse le plus intelligent dans ces duels verbaux. Parload était un garçon paisible, réticent et guindé en toutes choses, cependant que je possédais le don suprême pour un jeune homme et pour les démocraties, le « bagou », la parole facile. Dans mon for intérieur, je considérais Parload comme un peu stupide. Il posait au silencieux entendu, me disais-je, et « il le faisait » à la circonspection scientifique. Je n'avais pas remarqué qu'alors que mes mains n'étaient bonnes qu'à gesticuler ou à tenir une plume, les mains de Parload étaient habiles à cent besognes, et je n'en avais pu conclure, à plus forte raison, que les nerfs moteurs de ses doigts devaient être commandés par quelque chose comme un cerveau bien réglé. Et, encore que je me vantasse de ma sténographie, de ma littérature et de la part qui me revenait dans la prospérité de la maison Rawdon, Parload, lui, n'insista jamais sur les sections coniques, le calcul différentiel et tout ce qu'il s'était assimilé à l'École Supérieure des Sciences. Parload est aujourd'hui fameux, grande figure d'une grande époque, ses travaux sur les radiations intersectrices ont élargi à jamais l'horizon de l'humanité, et moi, qui ne suis au mieux qu'un bûcheron intellectuel, je souris, – et il peut sourire avec moi, – à me rappeler comment je jouais avec lui à la supériorité, posant, et l'accablant de ma faconde, dans ces jours de ténèbres.

Cette nuit-là, je haussai jusqu'à l'invraisemblable le ton de mon éloquence. Rawdon servit de pivot à mes effusions, Rawdon, les patrons de son calibre, l'injustice qui ployait sur le labeur les esclaves du salaire, et toute la menue misère de cette obscure impasse industrielle où nos vies semblaient engagées à jamais. Mais j'avais sans cesse une autre préoccupation en tête. Nettie était toujours au fond de ma pensée, me guettant de son regard énigmatique. Il entrait, dans l'attitude que j'avais assumée en face de Parload, que j'étais le héros d'une aventure romanesque qui se passait au-delà de la sphère de nos entretiens, et cette prétention ne fut pas sans donner une sonorité byronienne à maintes phrases que j'arrondissais pour l'étonnement de mon auditeur.

Ce serait trop de rapporter en détail les confidences d'un jeune benêt désolé et vraiment malheureux, et qui se faisait, de sa volubilité, un baume pour les plaies de son amour-propre, et une digue pour des larmes prêtes à jaillir. Moi-même, j'aurais peine à les démêler de tant d'autres de ces conversations péripatéticiennes. Je ne sais, par exemple, si c'est ce soir-là que je lui donnai à entendre, par une phrase ambiguë, que je prenais des drogues excitantes.

– Tu as tort, – interrompit Parload. – Il serait déplorable de t'empoisonner le cerveau.

Il faut dire que mon cerveau et mon éloquence comptaient comme des atouts puissants pour la prochaine révolution. En tout cas, je me souviens de quelque chose qui appartient certainement à ma conversation de ce soir-là. Au début de notre promenade, j'étais bien décidé à ne pas quitter le service de Rawdon ; il me plaisait seulement d'injurier mon patron devant un auditeur bénévole ; mais je fus dupe de ma propre éloquence et, au retour, grisé de mes vitupérations, j'avais résolu de prendre vis-à-vis de Rawdon une attitude intrépide, sinon provocante.

– Je ne pourrai plus longtemps supporter Rawdon, – déclarai-je enfin à Parload, pour conclure en bravade.

– Nous allons avoir des temps difficiles, – dit Parload.

– L'hiver prochain ?

– Avant ça. La surproduction américaine se propose de se décharger chez nous. L'industrie du fer va subir une crise…

– Ça m'est égal. La faïencerie tient bon.

– Elle ne tiendra guère devant l'accaparement des borax.

– Quoi ?

– Ce sont des secrets professionnels. Mais ce qui n'est pas un secret, c'est que la faïencerie va connaître de mauvais jours. Les patrons ont fait de gros emprunts et des spéculations. Ils ne s'en tiennent plus aujourd'hui à un seul ordre d'affaires. Cela, je puis te l'assurer. La moitié de la vallée sera peut-être « aux champs » avant deux mois…

Tout ceci sur le ton d'un homme sûr de ce qu'il avance.

« Aux champs », c'était l'euphémisme qui désignait les époques où le travail manquait, où la misère s'abattait sur la multitude qui promenait sa faim en des jours et des jours de flânerie forcée. Ces intermèdes semblaient alors une conséquence nécessaire de l'organisation industrielle.

– À ta place, je resterais chez Rawdon, – conseilla Parload.

– Peuh ! – fis-je, avec un hautain dégoût.

– Nous allons passer par des temps difficiles, – insista Parload.

– Qu'importe ! Qu'il y en ait donc, et plus il y en aura, mieux cela vaudra, – pérorai-je. – Il faut que cette organisation sociale prenne fin tôt ou tard. Les capitalistes, avec leurs trusts, leurs spéculations, leurs accaparements, font aller tout de mal en pis ! Pourquoi me blottirais-je derrière le comptoir de Rawdon, comme un chien apeuré, tandis que la faim battra le pavé ? La faim est l'instigatrice des révolutions. Quand elle parait, nous nous devons de sortir au-devant d'elle et de l'acclamer. Pour moi, je n'hésite plus.

– Tout cela est bel et bien... – commença Parload.

– J'en ai assez, – interrompis-je. – Je veux en venir aux coups avec tous ces Rawdon. Je pense, parfois, que, si j'étais surexcité par la faim, je pourrais mieux haranguer des affamés.

– Il y a ta mère, – dit Parload, de sa voix lente et positive.

Là gisait, de fait, la difficulté. Je m'en tirai par un artifice de rhétorique.

– Pourquoi sacrifierait-on l'avenir de l'humanité, pourquoi même sacrifierait-on son propre avenir, parce qu'on a une mère qui manque complètement d'imagination ?

V

Il était tard quand nous nous séparâmes et que je regagnai mon domicile.

Notre maison se dressait en bordure d'un petit square des plus respectables, avoisinant l'église paroissiale de Clayton.

M. Gabbitas, le vicaire à tout faire, louait notre rez-de-chaussée ; au premier, logeait une vieille demoiselle, miss Holroyd, qui peignait des fleurs sur porcelaine pour gagner sa vie et celle de sa sœur aveugle, installée dans la chambre contiguë. Ma mère et moi, nous habitions le sous-sol, et couchions dans les mansardes. La façade était tapissée par les ramifications d'une vigne vierge, qui, bravant l'atmosphère empestée, pendait sous le porche de bois, en masse enchevêtrée dont nulle taille n'avait guidé la fantaisie.

En montant les marches du perron, j'entrevis M. Gabbitas en train de tirer des épreuves photographiques à la lumière d'une lampe. C'était la joie de sa menue existence de passer ses vacances à l'étranger avec, comme compagnon de voyage, un bizarre appareil à instantanés, et de rentrer muni d'une multitude de petits clichés horriblement voilés qu'il avait été prendre dans d'intéressants et beaux endroits. La compagnie qui fabriquait les appareils lui développait ses clichés à des prix minimes, et il passait ses soirées à en tirer des épreuves qu'il infligeait à ses amis et connaissances. L'École Nationale de Clayton avait été enrichie d'un vaste cadre que garnissaient les fruits de ce travail, et qu'ornait cette inscription calligraphiée en caractères gothiques : « Vues de voyages en Italie, par le Rev. E. B. Gabbitas. » Cette manie photographique était le but de sa vie, de ses voyages, sa raison d'exister. C'était sa seule vraie joie. Dans la clarté renvoyée par l'abat-jour, j'aperçus son nez pointu, ses petits yeux aigus derrière ses lunettes, ses lèvres plissées par l'effort méticuleux de ses doigts.

– Salarié du mensonge ! – murmurai-je, car n'était-il pas un complice solidaire de la Société, une fraction participante du système de vol qui faisait de Parload et de moi des esclaves, encore que sa part de butin fût, il est vrai, médiocre ?

– Salarié du mensonge ! – répétai-je, debout dans l'ombre, hors de la clarté falote que projetait la lampe du vicaire photographe.

Ma mère m'ouvrit. Elle me considéra en silence, sachant bien que quelque chose n'allait pas et qu'il serait inutile de m'interroger.

– Bonsoir, maman, – dis-je, en l'embrassant un peu brusquement...

J'allumai ma bougie, et, sans me retourner, montai immédiatement à ma soupente.

– J'ai gardé ton souper au chaud, chéri.

– Je ne veux rien manger.

– Mais, chéri...

– Bonne nuit, maman.

Je grimpai l'escalier et refermai ma porte, soufflai ma bougie et, me jetant sur mon lit, je restai longtemps étendu avant de me déshabiller.

La muette imploration du visage de ma mère m'irritait souvent par-delà toute expression. Il en était ainsi ce soir-là ; je sentais qu'il fallait lutter contre tout attendrissement, et que, si je cédais à sa prière éplorée, c'était le renoncement à mon individualité ; cette résistance m'était pénible à tel point que le conflit devenait intolérable. L'obligation m'apparaissait clairement de résoudre à moi seul les problèmes religieux et sociaux, les questions de conduite et d'opportunité, et que les pauvres croyances de ma mère ne me seraient d'aucun secours... elle ne pouvait pas me comprendre. Sa religion était la religion

établie, ses seules idées sociales se résumaient en l'obéissance à l'ordre établi, la soumission aux lois, aux médecins, aux magistrats, aux maîtres, à toutes les autorités constituées ; la foi chez elle était de la crainte. Elle avait deviné à mille petits riens, bien que je l'accompagnasse encore à l'Église, que j'étais en voie de m'affranchir de toutes ces règles qui régentaient sa vie, que je m'en allais vers un inconnu redoutable. Il m'échappait des paroles qui détruisaient les effets de ma filiale hypocrisie. Elle pressentait mon socialisme, mon esprit de révolte contre l'ordre social, les rancunes impuissantes qui m'aigrissaient contre tout ce qu'elle tenait pour sacré. Et pourtant, c'était moins ses chers dieux qu'elle eût voulu défendre que moi-même contre moi-même. Elle semblait toujours vouloir me dire :

– Mon enfant, je sais que c'est dur… mais la révolte est plus dure encore ; ne pars pas en guerre contre tout cela, mon enfant ; ne fais rien qui offense ce qui nous domine… Je sais que cela t'écrasera, si tu t'y risques…

Comme tant de femmes de ce temps-là, elle avait été courbée vers la soumission, par la brutalité même de l'ordre de choses établi : la hiérarchie sociale la tenait ployée sous la vénération de la servitude passive. Il l'avait cassée, vieillie ; il lui avait volé ses yeux, au point qu'à cinquante-cinq ans elle me regardait à travers des lunettes, et c'est à peine si elle me voyait ; l'asservissement l'avait accoutumée à l'inquiétude, faisait trembler ses mains durcies, ses pauvres mains si déformées par le travail, si gercées, si abîmées, avec le bout des doigts rongé par la morsure des aiguilles. Mais c'est à cause d'elle, autant qu'à cause de moi, que la révolte me secouait, et mon amertume me venait de sa misère autant que de mes aspirations.

Et pourtant, ce soir-là, je la reçus sans aménité. Je lui répondis sèchement et la laissai perplexe et navrée dans le corridor, devant ma porte brutalement repoussée…

Je restai étendu sur mon lit, furieux contre la rudesse et la misère de la vie, plein de rage à la pensée de l'arrogant Rawdon, et exaspéré par la froideur de la lettre de Nettie, par la conscience de ma faiblesse et de mon insignifiance, par cent humiliations que je jugeais intolérables, irréparables. Mon pauvre petit cerveau, las et cependant incapable de s'arrêter, tournait sans cesse le moulin de ses tourments : Nettie, Rawdon, ma mère, Gabbitas, Nettie…

Tout à coup, mes émotions s'épuisèrent par leur excès même ; une horloge sonnait minuit. J'avais le bénéfice de l'âge, somme toute, et ces brusques réactions m'étaient coutumières ; me relevant en sursaut, je me déshabillai à la hâte dans l'obscurité, et ma tête fut à peine sur l'oreiller que je m'assoupis.

Comment dormit ma mère, cette nuit-là, je ne saurais le dire. Pour étrange que cela puisse paraître, je ne me reproche pas ma conduite à son égard, cependant que par ailleurs ma conscience me rappelle désagréablement mon arrogance vis-à-vis de Parload. Je regrette mon habituelle façon d'agir à l'égard de ma mère avant le Changement ; c'est, sur ma mémoire, une cicatrice dont je souffrirai jusqu'à mon dernier jour, mais je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il était difficile qu'il n'en fût pas ainsi, sous le régime ancien. En ces jours de trouble et de ténèbres, on était empoigné par le besoin, par le travail, par des passions excessives, avant même d'avoir disposé d'une année de réflexion ; on se trouvait accaparé par une tâche réclamant l'application la plus intense, de telle sorte que la pensée avait peine à croître et à s'épanouir ; elle s'étiolait et mourait dans les cerveaux. À vingt-cinq ans, peu de femmes étaient capables d'une idée nouvelle, à trente et un ou trente-deux ans peu d'hommes restaient en état de réceptivité mentale. La récrimination contre les choses existantes était taxée d'immoralité ; de fait, c'était une cause permanente de tracas et de perplexité. Et pourtant la seule protestation, le seul effort

contrecarrant cette tendance qu'ont toutes choses humaines à se ralentir et à s'obstruer, à se détériorer et à se détraquer dangereusement, venait des jeunes, de la jeunesse sans préjugés et sans pitié. Dans ces temps-là, aux yeux des hommes de pensée même, cette alternative constituait une des lois inexorables de notre existence : ou nous devions nous soumettre à nos aînés et nous laisser étouffer par eux, ou nous devions les braver, leur désobéir, les pousser de côté, pour avancer d'un pas sur la route du progrès, avant de nous ossifier à notre tour et de devenir l'obstacle pour les nouveaux arrivants.

Cet acte d'écarter brutalement ma mère, ma retraite silencieuse vers des méditations solitaires, c'était là un incident symbolique des dures relations d'enfants à parents. Il n'en pouvait être autrement, semblait-il ; et cet antagonisme fatal formait comme la rançon du progrès. Nous ne nous doutions pas, alors, que des cerveaux pouvaient mûrir sans devenir inaccessibles à la tendresse, ni que des enfants pouvaient honorer leurs parents tout en pensant par eux-mêmes. Nous étions irritables et impatients, parce que nous étouffions dans les ténèbres, respirant le poison d'un air vicié. Cette activité pondérée des cerveaux, aujourd'hui universelle, cette vigueur réfléchie, ce jugement qui permet d'agir à coup sûr et qui se manifeste de façon éclatante dans notre civilisation, étaient choses éparses, disjointes, insoupçonnées, à travers l'atmosphère corruptrice de notre état antérieur.

Ainsi s'achevait le premier fascicule. Je le replaçai sur la table et cherchai le second.

– Eh bien ? – dit l'homme qui écrivait.

– Est-ce un roman ?

– C'est mon histoire.

– Mais vous… Au sein de toute cette beauté… Vous n'êtes pas ce garnement mal éduqué de qui je viens de lire les aventures ?

Il sourit.

– Un certain Changement se place entre lui et moi, – répondit-il. – Ne l'ai-je pas suffisamment donné à entendre ?

J'hésitai, sur le point de poser une question, mais, apercevant le second fascicule, je le pris en main.

CHAPITRE II
NETTIE

I

Je ne puis me souvenir de ce qu'il s'écoula de temps, entre ce soir-là, où Parload me désigna d'abord la Comète que j'avais feint de contempler – et l'après-midi du dimanche que je passai à Checkshill.

J'avais, en tout cas, eu le loisir de donner mon congé et de quitter mon emploi chez Rawdon, de chercher inutilement, bien qu'avec ardeur, une autre situation, d'accabler ma pauvre mère et Parload de duretés et d'injustices, et de traverser quelques phases de profonde misère morale. J'eus aussi le loisir d'échanger une correspondance passionnée avec Nettie, mais cela s'est échappé de ma mémoire. Je ne me souviens que de l'adieu grandiloquent que je lui écrivis, la rejetant de moi pour toujours. En retour, je reçus une petite missive fort nette, où il était dit que, quand bien même la fin de tout serait proche, rien ne m'excusait d'écrire de pareilles inepties. Je répliquai sur un ton que je voulus rendre satirique. Elle ne répondit pas. Trois ou même quatre semaines durent s'écouler ainsi, puisque la Comète qui, au début, n'avait été qu'un point imperceptible au firmament, visible seulement par le moyen d'un télescope, était devenue un grand astre blanc, plus brillant que Jupiter, et projetait une ombre bien à elle. La Comète préoccupait vivement les hommes ; tous en parlaient ; chacun, au coucher du soleil, observait son éclat croissant. Elle remplissait de sa

renommée les journaux, les cafés-concerts, les palissades couvertes d'affiches.

C'est bien cela. La Comète brillait déjà de toute sa gloire, quand je me rendis auprès de Nettie pour une explication définitive. Et Parload avait dépensé une somme de deux livres sterling, lentement amassée, pour s'acheter un spectroscope, de façon à pouvoir, chaque nuit, observer, pour et par lui-même, la ligne mystérieuse et troublante qui rayait la masse verte de l'astre. Combien de fois dus-je, avant de me révolter, contempler ce symbole flou et vacillant de tout l'inconnu qui s'élançait sur nous, hors du vide surhumain ? Je ne sais, mais je finis par éclater sous l'obsession, et je reprochai amèrement à Parload de perdre son temps en dilettantisme astronomique.

– Nous voici, – dis-je, – sur le point de tourner la page la plus tragique de l'histoire de ce pays-ci. Les patrons menacent de fermer leurs ateliers et leurs usines : voici venir la misère et la faim, voici toute l'organisation capitaliste prête à crever comme un abcès purulent, et tu passes tes heures à admirer bouche bée cette petite tache de rien qui luit dans le ciel.

Parload me dévisagea.

– Eh bien ! oui, – fit-il lentement, comme si je venais de lui révéler une idée nouvelle. – Est-ce que ?... Je me demande pourquoi tu me... ?

– Je veux organiser des meetings du soir sur la lande de Howden.

– Tu espères te faire écouter ?

– Ils écouteront tant que l'on voudra.

– Ils n'écoutaient guère, l'autre fois, – remarqua Parload, examinant son cher instrument d'optique.

– Il y a eu une manifestation de sans-travail à Swathinglea, dimanche. On a lancé des pierres.

Parload ne répondit pas d'abord, et je continuai sur le même sujet. Il semblait recueillir sa pensée.

– Somme toute, – déclara-t-il enfin, en tendant timidement la main vers son spectroscope, – elle signifie bien quelque chose.

– La Comète ?

– Oui.

– Que peut-elle signifier ? Tu ne prétends pas me faire croire à l'astrologie ? Qu'importe ce qui brille dans le ciel, quand les hommes meurent de faim sur la terre !

– C'est... c'est de science qu'il s'agit.

– La science... Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est du socialisme.

Mais il semblait toujours peu disposé à abandonner sa comète.

– Le socialisme... rien de mieux, – dit-il. – Mais si cette affaire, là-haut, venait à heurter la Terre, ça pourrait aussi nous concerner...

– Ce qui nous concerne, ce sont les créatures humaines.

– Et si elle allait nous écrabouiller tous ?

– Oh ! – fis-je. – Nous tombons dans l'extravagance.

– Je me le demande, – murmura Parload, encore bien indécis.

Il jeta un regard vers la Comète, et parut sur le point de répéter ce qu'il savait du croisement de sa trajectoire avec l'orbite terrestre, et des conséquences possibles. Aussi l'interrompis-je par une citation empruntée à un auteur aujourd'hui oublié, Ruskin, volcan de beau langage et de divagations saugrenues, qui avait grand succès auprès des jeunes gens éloquents et émotifs d'alors. Il y était question de la vanité de la science et de l'importance suprême de la Vie. Parload m'écoutait, les yeux mi-clos levés au ciel, caressant du bout des doigts son spectroscope. Il sembla soudain prendre son parti.

– Non, je ne suis pas de ton avis, Leadford. Tu ne comprends rien à la science.

Parload osait rarement de ces contradictions brutales. J'avais si bien l'habitude de mener à ma guise la conversation que sa brève riposte m'étourdit comme un choc.

– Tu n'es pas de mon avis ? – répétai-je.

– Nullement, – fit Parload.

– Mais en quoi ?

– Je crois que la science est plus importante que le socialisme, – expliqua-t-il. – Le socialisme, c'est de la théorie... La science est plus que cela.

C'est là tout ce qu'il trouvait à dire !

Nous nous embarquâmes dans une de ces étranges controverses où les jeunes gens sans culture apportent tant de feu. La science ou le socialisme ? C'était comme si nous eussions discuté pour déterminer lequel vaut le mieux, d'être gaucher ou d'aimer les oignons. Le parallèle était tout à fait impossible à établir. Mais enfin, les ressources de ma faconde me permirent d'exaspérer Parload, et, quant à moi, son opposition seule suffisait à m'exaspérer. Cela se termina sur le ton de la dispute.

– Oh ! fort bien, – m'écriai-je, – du moment que tu en viens là !

Et je refermai la porte derrière moi si violemment qu'on aurait, à moins de bruit, dynamité sa maison. Furieux, je me précipitai dans la rue, bien persuadé qu'avant que j'eusse tourné le coin il serait à nouveau en adoration devant sa sacro-sainte ligne verte.

Il me fallut une heure de marche pour retrouver le calme. Et c'était Parload qui m'avait initié au socialisme… le renégat ! Les idées les plus abracadabrantes me traversaient le cerveau en ces jours de folie. J'avoue, ce soir-là, que je vécus, en esprit, la plus belle des Révolutions, d'après le modèle français : je siégeais dans un Comité de Salut Public, et condamnais à mort les renégats. Parload était là, parmi les prévenus, les mains liées derrière le dos, traître et conscient trop tard de ses égarements, prêt pour l'échafaud ; à travers une porte ouverte, on entendait la voix de la justice, la rude justice du peuple. J'étais navré, mais le devoir avant tout…

– Si nous châtions ceux-là qui voudraient nous livrer aux tyrans, – dis-je, la voix triste mais assurée, – combien davantage devons-nous châtier ceux qui se désintéressent de l'État pour s'abandonner aux vaines recherches scientifiques.

Et, avec une sombre satisfaction, je l'envoyai à la guillotine.

– Ah ! Parload ! Parload ! Si tu m'avais seulement écouté !

Néanmoins, notre dispute me peina extrêmement. Il était mon seul interlocuteur, et il m'en coûtait beaucoup de l'éviter, soir après soir, et de penser du mal de lui, sans personne pour écouter mes récriminations. Ce fut une triste période pour moi, avant ma dernière visite à Checkshill. Mes longues heures d'oisiveté me pesaient aux mains. J'étais hors de chez moi toute la journée, moitié pour rendre apparemment plausible la fable que je cherchais assidûment une situation, moitié pour échapper à la persistante question que je lisais dans les yeux de ma mère.

– Pourquoi t'es-tu fâché avec M. Rawdon ? Pourquoi ? Pourquoi ?... Pourquoi persistes-tu à aller rôder avec une figure renfrognée, au risque d'offenser encore ce qui est au-dessus de nous ?

Je tuais le temps, le matin, dans la salle des journaux, à la bibliothèque publique, rédigeant d'invraisemblables demandes pour des emplois impossibles. J'offris, entre autres, mes services à une agence de police privée, sinistre spéculation qui tirait profit de basses jalousies désormais disparues de la terre ; à une annonce demandant des arrimeurs, je répondis que j'ignorais ce que pouvaient être les fonctions d'un arrimeur, mais que j'étais tout disposé à me mettre au courant. L'après-midi et le soir, j'errais entre les ombres et les lumières de ma vallée natale, haïssant toute l'humanité, jusqu'à ce que mes promenades fussent interrompues par suite de cette constatation, que j'usais mes souliers.

Ô l'époque stagnante de torpeur et d'indécision !

Je vois bien que j'étais un jeune homme de caractère exécrable, dévoré de convoitise et capable de beaucoup de haine. Mais enfin… il y avait une excuse à mes ressentiments.

C'était mal à moi de haïr des individus, de me montrer grossier, brutal et vindicatif, mais c'eût été aussi peu digne d'accepter sans révolte la vie telle qu'elle s'offrait à moi. Je sais maintenant clairement que les conditions de mon existence étaient intolérables, mais je ne le ressentais alors qu'obscurément et avec une intensité variable. Mon travail était fastidieux et fatigant, et me prenait une part disproportionnée de mon temps ; j'étais mal vêtu, mal nourri, mal logé, mal instruit, mal éduqué ; ma volonté était réprimée et ligotée jusqu'à la torture ; je n'avais aucune fierté raisonnable de moi-même, ni aucune occasion raisonnable de redresser quoi que ce fût de ces imperfections. Je menais une vie à peine digne d'être vécue. Le fait que, des gens qui m'entouraient, très peu jouissaient d'un sort meilleur et que beaucoup en avaient un pire, ne peut qu'excuser mon ressentiment. Dans de telles conditions d'existence la satisfaction docile eût été une honte. Si certains étaient résignés et contents, le mal pour la collectivité en augmentait. Sans doute, ce fut irréfléchi et sot à moi d'abandonner ma place ; mais tout était à ce point incohérent et vain, dans notre organisation sociale, que je ne me sens pas le courage de blâmer mes actes d'alors, à part la peine et l'inquiétude que je causais à ma mère.

Envisagez un instant le fait qui résume bien tant d'abus : le *lock-out*, la grève patronale.

Cette année-là avait été mauvaise, une année de désordre économique universel. Par un manque de direction intelligente, le grand trust américain du fer, – groupe de maîtres de forges énergiques, mais sans largeur de vue, – avait coulé plus de fonte que le monde entier n'en pouvait consommer. On ne savait supputer, il est vrai, dans ces temps-là, quelle serait la

demande, et y proportionner l'offre. Ces usiniers en avaient décidé ainsi de leur propre chef, sans avertir leurs collègues du dehors. Pendant la période d'excessive activité, ils avaient attiré et embauché un grand nombre d'ouvriers et avaient accru les moyens de production. Il eût été manifestement juste que les gens coupables de telles sottises en souffrissent ; mais il était possible, en ces temps de jadis, il était courant que les auteurs responsables de ces véritables désastres fissent retomber sur d'autres les conséquences déplorables de leur incapacité. On ne voyait rien d'immoral à ce qu'un de ces « rois » industriels, après avoir engagé ses ouvriers dans une surproduction disproportionnée de quelque article, les abandonnât et les renvoyât. Rien, non plus, n'empêchait de provoquer de soudaines baisses de prix destinées à ruiner un concurrent ou à lui voler une clientèle nécessaire pour rétablir des affaires qui périclitaient, rejetant ainsi sur ce concurrent une part du châtiment mérité par le manque de prévoyance d'un autre. C'est cette opération que les maîtres de forges américains tentaient à ce moment sur le marché britannique. Les patrons anglais se préoccupaient naturellement de faire supporter leurs pertes, dans la mesure du possible, par leurs ouvriers ; et, en même temps, ils s'agitaient pour obtenir le vote de lois élaborées non pas dans le but de restreindre la surproduction, mais pour les garantir, eux, contre l'importation d'articles en baisse. On s'ingéniait non pas à guérir la maladie, mais à pallier ses conséquences. La science organisatrice faisait défaut pour corriger ces effets et ces causes, mais personne n'en avait cure, et, pour répondre aux besoins de la situation, il s'était constitué un singulier consortium de protectionnistes, qui, pour riposter aux attaques convulsives de la production étrangère, proposaient de vagues mesures de représailles et combinaient leur plan pour aboutir très évidemment à des spéculations financières. Les éléments malhonnêtes ou aventureux étaient si manifestes dans cette combinaison, que le sentiment ambiant d'insécurité et de défiance menaçait de devenir de l'affolement, et, dans la terreur générale de voir la puissance financière se

concentrer entre de pareilles mains, on entendait des hommes d'État, fidèles à des principes d'un autre âge, déclarer véhémentement que ces importations désastreuses étaient un danger illusoire, ou même un bienfait pour l'industrie nationale. Personne n'osait regarder en face la difficulté et démêler la vérité dans l'enchevêtrement de ces questions. Tout cela, pour l'observateur rassis, se résumait en un chaos de récriminations déclamatoires contre une série de cataclysmes économiques irrationnels ; les prix de vente et de revient étaient bousculés comme par un tremblement de terre, culbutaient les uns sur les autres comme des tours qui s'écroulent, et, pendant ce temps, les masses laborieuses s'en tiraient au petit bonheur, vivaient leur vie de souffrance, inquiètes, sans organisation, impuissantes, si ce n'est pour des soubresauts de protestation violente et sans effet.

Il vous est à peu près impossible de vous figurer aujourd'hui la construction défectueuse et le mauvais fonctionnement de la machine sociale d'alors. Il fut un moment où des milliers d'hommes mouraient de faim dans les Indes, alors qu'en Amérique on brûlait le blé surabondant et inutilisable. Tout ceci, n'est-il pas vrai, a des allures de cauchemar ? C'était un rêve, en effet, un rêve dont personne sur terre n'espérait plus s'éveiller. À nous autres, jeunes gens positifs et rationnels, comme l'est la jeunesse, il ne semblait pas possible d'attribuer à la seule ignorance, au seul manque de réflexion et de sentiments humains, ces grèves, ces *lock-outs*, ces surproductions et leur corollaire de misères. Il nous fallait, au drame, des personnages plus vivants que ces intelligences brouillées, que ces démons impalpables comme des fantômes. Nous cherchions un refuge dans ces leurres communs aux ignorants misérables, dans la croyance à de vastes complots, cruels et insensés, ourdis contre les pauvres. Vous vous rendrez assez bien compte de notre état d'esprit à cet égard en consultant, dans les bibliothèques, les collections des journaux socialistes publiés en Allemagne et en Amérique, à cette époque,

et en examinant les caricatures qui représentaient le Capital et le Travail.

II

J'avais donné congé à Nettie dans une épître éloquente, et je cherchais à me persuader que l'affaire était terminée.

– Fini avec les femmes ! – avais-je dit à Parload.

Puis, il y eut un silence de plus d'une semaine.

Avant que les huit jours fussent écoulés j'étais déjà à me demander, pris d'une émotion croissante, ce qui allait se passer entre Nettie et moi.

Je me surpris bientôt à penser sans cesse à elle, me la figurant, tantôt avec une satisfaction stoïque, tantôt avec un remords sympathique, livrée aux lamentations, aux regrets, devant cette ruine définitive de nos amours. Au fond du cœur, je ne croyais pas plus à la fin de nos relations qu'à la fin du monde. N'avions-nous pas échangé des baisers, ne nous étions-nous pas rapprochés dans une atmosphère de susurrements intimes, n'avions-nous pas perdu l'un par l'autre notre virginale timidité ? Elle était à moi, sans aucun doute possible, et moi à elle, et nos séparations, nos querelles définitives, nos âpres récriminations n'étaient que le commentaire varié de ce fait positif et indiscutable. Tels étaient mes sentiments véritables, quelque forme que prissent mes pensées.

Nettie entrait naturellement dans toutes mes prévisions d'avenir, elle était mêlée à tous mes rêves. Le samedi soir, je la vis en songe, les cheveux en désordre, la figure toute rougie et baignée de larmes ; elle se détourna quand je lui adressai la

parole. Ce songe me laissa comme une sensation de détresse et d'inquiétude. Au réveil, j'éprouvai un désir fou de la revoir.

Ce dimanche-là, ma mère me pria avec insistance de l'accompagner à l'église. Elle avait pour cela deux motifs : la bienfaisante influence qu'aurait sur mes efforts de la semaine suivante, pour trouver une place, cet acte religieux, et puis, M. Gabbitas, avec quelque mystère, avait déclaré, de derrière ses lunettes, qu'il s'occuperait de moi ; il s'agissait de le garder en haleine. Prêt d'abord à m'exécuter, je finis par refuser, tout entier à mon désir de revoir Nettie ; et je partis de pied ferme pour franchir les vingt-cinq kilomètres qui nous séparaient de Checkshill.

Un accident de chaussure, dirai-je, allongea mon voyage. Une de mes semelles céda, et après que j'eus amputé la blessée un clou trouva moyen de me torturer. Toutefois, l'opération avait rendu à mon brodequin une apparence tout au moins décente et rien ne trahissait sa triste situation.

Après m'être réconforté, dans une auberge, d'un morceau de pain et de fromage, je parvins à Checkshill vers quatre heures.

Je ne pris pas l'avenue qui mène directement au château, par le milieu du parc ; mais, coupant par le chemin de traverse, je dépassai la loge du second jardinier, et je m'engageai dans une allée que Nettie fréquentait de préférence. Contournant un ravin, on atteignait un joli bouquet de bois où nous nous donnions nos rendez-vous ; puis, de là, bordé de houx, un étroit sentier longeait la haie du parc.

Je crois suivre encore ces chemins. Tout le long parcours qui avait précédé s'efface de ma mémoire ; il ne m'en reste qu'une impression de poussière et de pied endolori. Mais la petite vallée, où je fus saisi d'un tourbillon de doutes, de

pressentiments, d'espoirs, est présente aujourd'hui, dans mes souvenirs, comme symbolique, inoubliable, cadre essentiel à l'intelligence de ce qu'il me faut narrer maintenant... Où la rencontrerais-je ? Que dirait-elle ? Ces questions, je me les étais déjà posées, en leur donnant une réponse. Elles se formulaient de nouveau, plus pressantes, plus troublantes, et je n'avais plus rien à répondre. À mesure que je me rapprochais de Nettie, elle cessait d'être la projection de mon égoïsme, la gardienne de ma vanité sexuelle ; elle prenait corps et s'affirmait une individualité distincte de la mienne, un mystère, un sphinx, que je n'avais évité que pour l'affronter de face. J'éprouve quelque difficulté à décrire avec netteté le caractère de ces amours d'autrefois, si étrangères à nos mœurs d'aujourd'hui.

La jeunesse d'alors abordait sans préparation aucune l'éveil et les émotions de l'adolescence. Une conspiration de silences énervants enveloppait les jeunes gens. Aucune initiation n'intervenait. On écrivait des livres, des romans étrangement conventionnels, qui insistaient sur certains côtés de l'amour et stimulaient le désir naturel de le connaître. Il n'était question que de confiance absolue et réciproque, de loyauté parfaite, d'attachement ne finissant qu'avec la mort. L'essentiel de l'amour, dans sa complexité, était en grande partie voilé. On lisait ces fictions, on entrevoyait ceci ou cela, selon les hasards de l'éducation, on s'étonnait, on oubliait, et l'on grandissait de la sorte. Puis, survenaient d'étranges émotions, des désirs nouveaux et troublants, des rêves singulièrement alourdis de sensations ; un besoin bizarre d'abandon de soi bouleversait l'habituel égoïsme de l'enfance des deux sexes. Comme des voyageurs égarés, qui se seraient couchés dans le lit d'un torrent tropical, se réveillent avec de l'eau jusqu'au cou, notre être s'échappait hors de soi à la recherche d'un autre être, et nous ne savions pourquoi. La passion, sans répit, de nous abandonner à un être de l'autre sexe nous poussait irrésistiblement. Nous étions torturés de honte en souffrant de ce désir ; nous nous en cachions comme d'une faute, prêts, néanmoins, à le satisfaire

envers et contre tout l'univers. C'est dans de pareilles conditions que nous entrions en contact inopiné et des plus accidentels avec un autre être poussé par un désir aussi aveugle.

Nous étions obsédés par nos lectures, par les conversations qu'on tenait autour de nous sur l'éternité des liens conjugaux. Puis nous découvrions bientôt que l'autre être était, comme nous, fait d'égoïsme, d'idées, d'impulsions en désaccord avec les nôtres. Il en était ainsi pour tous les jeunes gens de ma classe sociale et pour la plupart des jeunes gens du monde entier.

Je m'en allai à la recherche de Nettie, ce beau dimanche, et la rencontrai soudain, élancée et gracile, avec ses yeux de gazelle, son doux visage qu'ombrageait un chapeau de paille, jolie Vénus dont j'avais résolu de m'assurer la possession exclusive.

Ignorante encore de ma présence, debout, immobile, elle m'apparut comme mon complément féminin, comme l'incarnation de ma vie intime, et elle était, pourtant, un être différent et inconnu, une individualité comme moi.

Elle tenait à la main un petit livre, qu'elle avait dû lire en marchant. Telle elle se présenta à ma vue, les yeux levés vers la haie grise et, comme je le crois maintenant, elle écoutait, elle attendait. Ses lèvres étaient entrouvertes et infléchies par un léger sourire.

III

Avec quelle précision je revois encore son sursaut quand elle entendit mon pas, son ébahissement, et la stupéfaction de ses yeux ; nous étions tous deux trop ignorants et trop gauches pour que notre dialogue soit intelligible, strictement rapporté ici ; pourtant, je relaterai nos premières paroles, car,

insignifiantes pour moi alors, elles prirent dans la suite tout leur sens.

– Vous, Willie ! – fit-elle.

– Oui, me voici, – dis-je, tout à coup oublieux de toutes les phrases que je me proposais de lui débiter. – J'ai voulu vous surprendre…

– Me surprendre ?

– Oui.

Elle me dévisagea un instant. Je puis évoquer nettement l'image de sa jolie figure, son doux masque impénétrable avec ses yeux qui scrutaient mes traits. Elle eut un drôle de petit rire, pâlit, et, dès qu'elle eut parlé, sa joue redevint rose.

– Me surprendre à quoi ? – demanda-t-elle, en élevant la voix.

J'étais trop avide de m'expliquer pour saisir l'étrangeté de cette question et l'interpréter.

– Je voulais vous démontrer que je n'avais pas l'intention de dire tout ce que j'ai mis dans ma lettre…

IV

À seize ans, nous étions du même âge, nous étions camarades… Deux ans avaient passé, la métamorphose était complète chez elle, cependant que moi j'abordais à peine la longue adolescence de l'homme.

Elle eut tôt fait de démêler cette situation nouvelle ; les motifs secrets de son petit cerveau vif et déjà mûri déterminèrent instantanément son attitude. Elle me traita désormais avec cette intelligence précise qu'une jeune femme possède du caractère d'un enfant.

– Mais comment êtes-vous venu ? – demanda-t-elle.

Je lui répondis que j'étais venu à pied.

– À pied !

Et aussitôt elle m'entraîna vers le jardin. Je devais être fatigué, il fallait rentrer bien vite avec elle pour me reposer ; c'était l'heure du thé (les Stuart avaient l'habitude démodée du thé de cinq heures), tout le monde serait tellement surpris de me voir !

– À pied ! quelle idée ! Mais, – supposait-elle, – ce n'est rien pour un homme. À quelle heure êtes-vous donc parti ?

Et, pendant tout ce temps, elle me gardait à distance, sans même un effleurement de main.

– Mais, Nettie, je suis venu pour vous parler.

– Mon cher ami, du thé avant tout, s'il vous plaît ; et puis, ne sommes-nous pas en train de causer ?

Cette expression « mon cher ami » était nouvelle dans sa bouche et sonnait bizarrement à mon oreille. Nettie hâta le pas.

– Je voulais vous expliquer… – commençai-je.

Quoi que j'eusse voulu expliquer, je n'en eus pas l'occasion et je lui bredouillai quelques paroles décousues, auxquelles elle répondit par des exclamations plus que par des mots.

Quand nous eûmes dépassé la charmille, elle ralentit un peu son pas et nous descendîmes ainsi la côte, sous les hêtres, jusqu'aux jardins ; pendant tout ce trajet, elle ne me quitta pas des yeux, ses yeux clairs et francs de jeune fille, mais je me rends compte, aujourd'hui, qu'elle jetait de temps à autre vers la charmille un regard furtif, et son bavardage insignifiant dissimulait une pensée active.

Son costume marquait bien la distance qui nous séparait. Le décrirai-je ? Les termes familiers aux femmes me manqueraient pour cette tâche. Toujours est-il que sa brune chevelure aux reflets brillants, qui, naguère, pendait sur son dos, en natte épaisse nouée d'un ruban rouge, se relevait maintenant en ondulations compliquées au-dessus de son oreille et des douces lignes de sa nuque ; sa robe était blanche et lui frôlait la pointe des pieds, sa taille svelte, naguère encore indiquée par une ligne circulaire et conventionnelle, était à présent superbe et flexible. Une année auparavant à peine, sa jolie figure svelte de fillette sortait d'une gaine insignifiante que supportait une paire de bas marron extrêmement agiles ; aujourd'hui, un corps se dessinait avec insistance sous son vêtement : tout, en elle, le geste de sa main ramassant les plis de sa jupe, l'attitude gracieusement penchée qui lui était devenue naturelle, faisait les délices de mes yeux. Une légère écharpe de mousseline vert d'eau, qu'un nouvel instinct de coquetterie avait jetée sur ses épaules, se moulait par instants sur les rondeurs naissantes de son buste, ou tantôt volait en avant, poussée par un souffle de brise, et, comme un bras indépendant et timide, ayant à s'acquitter de quelque tâche secrète, venait continuellement m'effleurer. S'en apercevant soudain, elle saisit l'impudent et le fixa à sa taille, en l'accablant de reproches.

Les jardins étaient entourés d'un mur de clôture élevé. Une grille verte y donnait accès. Je l'ouvris en m'effaçant devant ma compagne, car c'était là une de mes rares notions de politesse, et aussi, parce qu'en passant ainsi devant moi Nettie me frôlait une seconde. Puis, ce fut l'élégant arroi des parterres fleuris, autour de la loge du jardinier, et la longue perspective des serres. Nous cheminâmes dans l'ombre d'une épaisse haie d'ifs, qui contournait cette pièce d'eau près de laquelle nous avions échangé nos serments ; et nous parvînmes au porche tout couvert de glycines retombantes.

La porte était grande ouverte, et Nettie en franchit le seuil devant moi.

– Devinez qui vient nous voir ! – cria-t-elle.

La voix de son père s'entendit indistincte, venue du fond de la salle, en même temps que le bruit d'une chaise, ce qui me fit penser qu'on interrompait sa sieste.

– Mère ! – appelait-elle de sa jeune voix claire. – Mimi !

Mimi, c'était sa sœur. Nettie leur raconta, sur le ton de l'émerveillement, comment j'étais venu à pied de Clayton, et, groupés autour de moi, ils faisaient écho à sa surprise.

– Assieds-toi, Willie, – dit le père, – maintenant que te voilà arrivé. Comment va ta mère ?

Le brave homme m'examinait curieusement en parlant ; il avait revêtu ses habits du dimanche en drap marron, mais, pour dormir plus confortablement, il avait déboutonné son gilet. Le jardinier Stuart était un roux aux yeux bruns, et je me souviens encore de l'éclat de ses cheveux fauves qui tombaient sur ses joues et se mélangeaient à sa barbe épaisse ; il était de courte taille, mais solidement bâti, et il n'y avait d'énorme en sa

personne que sa barbe et sa moustache. Sa fille avait hérité de tout ce qui, chez lui, pouvait être un élément de beauté, – sa peau blanche, ses yeux noisette au regard animé, – et elle avait marié tout cela à une certaine vivacité qu'elle tenait de sa mère. Je me rappelle celle-ci comme une femme au regard perçant et d'une activité inlassable ; je ne la vois plus aujourd'hui qu'en train d'apporter ou de remporter des plats, et elle m'accueillait toujours aimablement, par amitié pour ma mère et pour moi-même. Mimi était une jouvencelle de quatorze ans, qui se résume dans ma mémoire par un regard clair et fixe, dans un visage pâle comme celui de Mme Stuart. Tous ces gens se montraient très aimables à mon égard et s'accordaient pour me reconnaître une intelligence éveillée ; ils se tenaient autour de moi comme un peu gênés.

– Approche-lui une chaise, Mimi.

Nous causâmes sans abandon ; tous étaient pris à l'improviste par ma soudaine apparition, par ma tenue poussiéreuse, mon allure fatiguée, ma mine hâve. Et Nettie ne resta pas pour soutenir la conversation.

– Allons, bon ! – s'écria-t-elle soudain ; puis, comme ennuyée, elle ajouta : – C'est assommant !

Et elle sortit en courant.

– Mon Dieu ! quelle fille nous avons là ! Je ne sais pas ce qui lui arrive, – dit Mme Stuart.

Une bonne demi-heure se passa avant que Nettie reparût. Cela me sembla bien long, et pourtant elle avait couru, car elle rentra tout essoufflée. Dans l'intervalle, j'avais laissé entendre, dans la conversation, que j'avais quitté ma place chez Rawdon.

– Je puis trouver une meilleure situation, – conclus-je.

– J'avais laissé mon livre dans le bosquet, – fit Nettie hors d'haleine. – Le thé est-il prêt ?

Elle ne s'embarrassa d'aucune autre excuse. Même l'intimité de la table dressée ne nous mit pas à l'aise. Le thé, dans le ménage du jardinier-chef, était un repas sérieux : un grand gâteau, des pâtisseries diverses, des confitures, des fruits, tout un bel étalage garnissait la table. J'étais là, sombre, gauche, préoccupé, intrigué par ce que je ne m'expliquais pas dans l'attitude de Nettie, ne parlant qu'à peine, reluquant la jeune fille par-dessus le grand gâteau, et toute l'éloquence emmagasinée dans mon esprit, depuis vingt-quatre heures que je préparais mon discours, tout avait fui, tout avait culbuté dans quelque coin obscur de mon cerveau. Le père s'ingéniait à me faire parler ; il avait du goût pour la facilité avec laquelle je discourais, car il ne formulait ses idées qu'avec de pénibles efforts et il se complaisait dans l'étonnement que lui causait ma volubilité. À vrai dire, dans cette société, je me montrais d'habitude plus loquace qu'avec Parload, bien que, pour le monde en général, je fusse un jeune garçon timide.

– Tu devrais écrire cela pour les journaux, – avait-il coutume de me dire. – Voilà ce que tu devrais faire ! Je n'ai jamais entendu si bien débiter tant de sornettes ! – Ou encore : – Tu en as un bagou jeune homme, on aurait dû faire de toi un avocat.

Mais cet après-midi-là, même à ses yeux, je ne fus pas brillant. À défaut d'autre sujet, il en revint à la situation que je cherchais, mais sans un meilleur résultat.

V

Longtemps je craignis d'être obligé de m'en retourner à Clayton sans plus échanger un mot avec Nettie ; elle semblait indifférente au désir que j'avais d'une conversation particulière et j'étais sur le point de lui demander devant tout le monde un moment d'entretien. Je ne dus qu'à une manœuvre visible de sa mère, qui avait étudié ma figure, de sortir avec Nettie pour aller faire je ne sais plus quoi dans l'une des serres. Notre mission, – une porte à fermer, ou une fenêtre à ouvrir, – n'était qu'un prétexte, et ne fut pas remplie, que je sache.

Nettie, après avoir hésité, obéit. Elle me précéda à travers les serres. Dans une atmosphère chaude et moite, une longue allée au dallage de briques suivait une claire-voie supportant, des deux côtés, des pots de fougères et des plantes grimpantes qui tapissaient la route de leur feuillage, et, dans cette pénombre verte, Nettie se retourna vers moi, comme une créature aux abois.

– Cette fougère est charmante, n'est-ce pas ? – me dit-elle, et le regard de ses yeux interrogeait : – Eh bien ?

– Nettie, – débutai-je, – j'ai été un sot en t'écrivant comme je l'ai fait.

Elle m'étonna par le geste d'assentiment qui lui échappa. Sa figure s'empourpra, mais, sans proférer un mot, elle attendit.

– Nettie, – bafouillai-je, – je ne puis me passer de toi, je t'aime.

– Si vous m'aimiez, – fit-elle de sa voix nette, suivant des yeux le jeu de ses doigts blancs dans les feuilles d'une sélaginelle, – pourriez-vous m'écrire de pareilles choses ?

– Ce n'était pas ce que je voulais dire, – répliquai-je, – du moins, pas toujours.

À part moi, je les trouvais très bien, ces lettres, et je pensais que Nettie était bien sotte de ne pas les apprécier. Mais je sentais l'impossibilité, en ce moment-là, de lui exprimer cette opinion.

– Toujours est-il que vous les avez écrites.

– Oui, et j'ai fait aussi dix-sept milles à pied pour te dire qu'elles traduisent mal…

– Vous le dites, mais peut-être qu'elles traduisent bien…

J'étais décontenancé, puis je bredouillai :

– Elles traduisent mal mes sentiments.

– Vous vous imaginez que vous m'aimez, Willie, mais, en réalité, vous ne m'aimez pas.

– Si, je t'aime, Nettie, tu le sais bien.

Pour toute réponse, elle secoua la tête.

J'eus alors un mouvement que je crus héroïque.

– Nettie, je te préfère… à mes opinions.

Elle effeuillait toujours la sélaginelle et articula, sans lever les yeux.

– Vous le croyez à présent.

J'éclatai en protestations.

– Non, non, – interrompit-elle, – ce n'est plus comme autrefois.

– Mais pourquoi deux lettres changeraient-elles tout… ?

– Ce n'est pas seulement les deux lettres, mais tout a changé entre nous… et pour de bon.

Elle avait hésité, cherchant ses expressions ; puis, levant brusquement les yeux, elle fit un pas, comme pour me notifier que la conversation avait assez duré.

Mais je n'entendais pas que l'entretien se terminât si brusquement.

– Pour de bon ? – répétai-je. – Ah ! Non ! Nettie, tu ne penses pas ce que tu dis.

– Si fait, – répondit-elle fermement, l'attitude résolue et me regardant bien en face.

Elle semblait prête à affronter l'éclat qui devait suivre sa décision.

Vous ne doutez pas que mon éloquence me revint. Mais je ne submergeai pas la récalcitrante sous le flot de mes paroles. Elle tint bon, opposant une digue de contradictions à mes arguments. Nous en arrivâmes absurdement à discuter si j'étais capable ou non de l'aimer. Ma détresse s'augmentait de la voir là, devant moi, plus jolie et plus ravissante que jadis, mais hostile, et, pour quelque cause mystérieuse, désormais inaccessible pour moi.

Jamais nous ne nous étions trouvés seuls, auparavant, sans échanger quelques caresses innocentes, sans éprouver une petite exaltation, comme coupable, mais délicieuse.

Je plaidai ma cause, j'abondai en arguments. J'en tirai de la brutalité même de mes lettres, pour prouver la force de l'amour qui me poussait vers elle. J'exagérai avec éloquence la longueur des heures passées loin d'elle, et le crève-cœur que j'avais éprouvé à la trouver changée et indifférente. Elle me regardait, comprenant le sentiment de mes discours, bien qu'elle perçût difficilement le sens des mots. Bref, mon éloquence fut réelle, j'y avais mis mon cœur et mon âme.

Lentement, une autre expression envahit sa physionomie, comme l'aurore, imperceptiblement, éclaire l'aube : j'eus l'espoir que je parviendrais à l'attendrir, que sa dureté mollirait, que la fermeté céderait à l'indécision. Notre vieille familiarité était un atout pour moi, mais Nettie se raidit de nouveau, ne me permettant pas de l'approcher.

– Non, – dit-elle, faisant un pas encore pour fuir.

Elle posa la main sur mon bras. Une bienveillance imprévue et délicieuse sonnait dans sa voix.

– Ce n'est pas possible, Willie. Tout a changé… tout… Nous nous sommes leurrés. Jeunes sots que nous étions, nous nous sommes trompés. Ce n'est plus la même chose, aujourd'hui, tout cela est fini.

Et elle s'en fut.

– Nettie ! – appelai-je, la poursuivant, dans l'étroite allée, de mes protestations d'amour qui l'accompagnaient comme une accusation ; elle fuyait, comme honteuse d'une faute, je m'en rends bien compte aujourd'hui.

Elle refusa tout nouveau tête-à-tête.

Mais je vis que mes paroles avaient modifié du tout au tout l'attitude tranchante qu'elle avait eue. À plusieurs reprises, j'avais senti sur moi le regard de ses yeux noisette, empreint d'une expression toute nouvelle, faite d'étonnement et de pitié sympathique, comme si elle eût convenu à part elle qu'un lien nous unissait. Et pourtant, elle gardait une réserve défensive.

En rentrant dans la salle du cottage, je me pris à causer plus librement, avec son père, de la nationalisation des chemins de fer. De savoir que je pouvais encore exercer quelque action sur Nettie m'éclaira l'esprit et m'allégea le cœur, au point que j'émis des plaisanteries à l'intention de « Mimi ». Mme Stuart en conclut que mes affaires de cœur allaient mieux, hélas ! et sa bonne figure en fut tout illuminée.

Quant à Nettie, elle demeura pensive, et parla peu. Elle était tiraillée par des forces contradictoires que je ne pouvais deviner ; soudain, elle sortit furtivement de la pièce et monta l'escalier.

VI

J'étais trop las pour retourner à pied à Clayton, mais j'avais en poche un shilling et un penny, prix du billet de Checkshill à Two Mile Stone. Quand le moment arriva de me diriger vers la gare, Nettie m'étonna par la sollicitude qu'elle manifesta à mon endroit : il fallait à tout prix partir par la route... la nuit était trop obscure pour s'aventurer dans la traverse... J'arguai du clair de lune.

– Il aura le clair de comète, par-dessus le marché, – ajouta le vieux Stuart.

– Non, – insista Nettie, – il faut que vous preniez la route.

Je résistai. Elle était debout à mon côté.

– Pour me faire plaisir ? – implora-t-elle, à mi-voix et avec un regard extraordinairement persuasif, qui m'intrigua. Même, alors, je me demandai pourquoi ce détour pouvait lui « faire plaisir ».

J'eusse sans doute cédé, si elle n'avait malencontreusement ajouté :

– Auprès des massifs de houx et de la charmille, il fait noir comme dans un four ; et puis, il y a le chenil.

– Je n'ai pas plus peur du noir que des chiens de chasse, – affirmai-je.

– Mais la meute ! – supplia-t-elle. – Si un des chiens vient à s'échapper !

C'était bien une raison de jeune fille, à qui il reste à apprendre que la peur n'est un argument que pour ses pareilles. Je me figurai ces grandes bêtes efflanquées, hurlant à bout de chaînes, et le tintamarre qu'elles feraient au bruit de mes pas, dans la nuit, à l'orée du bois, et cette idée bannit le désir que j'avais de lui faire plaisir. Sensible, comme tous les tempéraments imaginatifs, à la terreur, et capable de panique, mais préoccupé sans cesse de dissimuler ces faiblesses et de les vaincre, il m'était impossible d'éviter une traverse, la nuit, à cause d'une vingtaine de chiens sûrement enchaînés.

Je partis donc malgré elle, tout fier et joyeux de me montrer brave à si bon compte, mais quelque peu fâché de la contrarier…

Un léger nuage voilait la lune et le sentier sous les hêtres était sombre et indistinct. Mes amours ne m'absorbaient pas au point que, suivant mon habitude, je ne prisse la précaution de me confectionner une massue en nouant un gros caillou dans le coin de mon mouchoir, que je fixai ensuite à mon poignet ; puis, glissant la main ainsi armée dans ma poche, je poursuivis ma route sans appréhension.

En débouchant d'entre les massifs de houx, au coin de la charmille, je tressaillis en me trouvant inopinément en face d'un homme en habit, le cigare à la bouche.

Je marchais sur l'herbe, qui étouffait le bruit de mes pas. L'homme était éclairé en plein par la lune, son cigare luisait comme une étoile rouge, et je ne me rendis pas compte, sur le moment, que je m'avançais vers lui silencieusement et abrité par l'ombre lourde des feuillages.

– Hé bien ! – fit-il, sur un ton de provocation aimable, – je suis le premier.

Sortant de l'ombre, je lui répondis sur le ton du défi :

– Premier ou second, je m'en moque un peu.

J'avais eu vite fait d'interpréter ses paroles. Cette traverse était un sujet continuel de contestations entre les habitants du village et les gens du château : il est inutile de dire dans quel camp je me rangeais.

– Comment ? – interrogea-t-il, interloqué.

– Vous pensiez que j'allais filer, peut-être ? – fis-je, en m'avançant sur lui.

Toute ma haine pour sa classe avait bouillonné en moi à la vue de son habit, et à ce que je prenais naïvement pour une provocation. Je le reconnus. C'était Édouard Verrall, le fils de la propriétaire de cet immense domaine, qui possédait en outre la moitié des actions de la manufacture Rawdon et avait des intérêts, des commandites, des revenus et des hypothèques dans tout le district des Quatre Villes. Édouard Verrall était un beau garçon, disait-on, et très intelligent. On parlait déjà pour lui d'un siège au Parlement. Il avait remporté des succès flatteurs à l'Université, et l'on s'ingéniait à le rendre populaire parmi nous. Il acceptait avec tranquillité, et comme une chose toute naturelle, des avantages pour lesquels j'aurais donné ma tête à couper. Pourtant je me croyais fermement mieux que son égal. Il se dressait là, comme le symbole de mes humiliations et de mes amertumes. Je ressentais encore à sa vue la fureur où m'avait mis le regard admirateur de ma mère, un jour qu'il avait arrêté son automobile devant notre porte.

– Tu vois, c'est M. Verrall fils, qu'on dit si intelligent !

– Tant mieux, – lui avais-je répliqué, – qu'il aille au diable, lui et sa clique.

Cela dit en passant.

La surprise du jeune gentleman parut sans bornes de se trouver en face d'un étranger. Il changea de ton.

– Qui diable êtes-vous donc ?

– Et vous ? – ripostai-je.

– Et alors ?

– Et alors, je suis ce sentier parce que ça me plait ; c'est un passage communal, tout comme cette terre appartenait à la

commune avant que vous ne l'ayez accaparée. Vous avez volé la terre et vous voudriez voler encore le passage. Vous nous prierez demain de déguerpir de la face du globe. Pour ma part, je n'y suis pas disposé, entendez-vous bien ?

Plus âgé que moi de deux ans, il avait l'avantage de la taille ; mais je serrais, dans ma poche, la massue improvisée, et j'étais tout prêt à accepter le combat. Il recula d'un pas quand je marchai sur lui.

– Socialiste, j'imagine, – fit-il, sur le qui-vive, mais calme et sûr de lui, et d'un ton quelque peu protecteur.

– Nous sommes un million de socialistes, – m'écriai-je.

– Oui, nous sommes tous socialistes, aujourd'hui, – observa-t-il sans émotion, – et je n'ai pas la moindre prétention de discuter votre droit de passage.

– Et vous faites bien, – rétorquai-je.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Il tira une bouffée de son cigare et il y eut un silence.

– Vous allez prendre le train ?

Comme il eût semblé grotesque de ne pas répondre, je lui dis que oui.

– Jolie soirée pour une promenade, – ajouta-t-il.

J'hésitai un instant ; le sentier, libre désormais, m'invitait à continuer ma route, et je n'avais pas autre chose à faire.

– Bonsoir, – prononça-t-il, en me voyant partir. – Bonsoir, – grommelai-je entre les dents.

Je bouillonnais, je sentais que j'allais éclater en jurons, tant, dans cette rencontre, il s'était adjugé le beau rôle.

Deux souvenirs, sans aucun rapport entre eux, sont unis ici dans ma mémoire.

Le sentier franchissait une prairie ; c'est là que je m'aperçus soudain que mon corps projetait deux ombres devant moi.

La chose me saisit au point d'interrompre le cours de ma colère. Me retournant d'une pièce, je levai les yeux vers la lune et vers la grande comète blanche, qu'un nuage venait de dévoiler.

Cette dernière se trouvait à quelque vingt degrés de la lune. Quel merveilleux spectacle, en somme, que cette masse livide, flottant dans l'azur sombre du ciel ! Son éclat semblait plus intense que celui de l'astre, mais l'ombre portée par elle, bien que très nette de contour, était cependant moins dense que l'ombre lunaire... Je continuai mon chemin, suivant mes deux silhouettes.

C'est à ce moment que, sans me rendre compte de ce mélange d'idées, devant ces ombres, l'une plus légère et comme féminine, l'autre plus longue et mieux accusée, la pensée me vint, certaine, que le jeune homme de tantôt était venu à un rendez-vous, et que Nettie, debout à son côté, mêlait, comme à mes pieds, son ombre avec celle de Verrall. J'en eus la certitude.

Je tenais le fil : toute cette journée, étrange pour moi jusqu'alors, se reconstruisait ; les faits s'ordonnaient

logiquement, chaque détail prenait un sens ; l'inexplicable, l'étrange attitude de Nettie s'expliquait.

Le regard coupable qui m'avait accueilli, sa présence insolite dans le parc, sa hâte à m'introduire dans le cottage, le livre oublié qu'elle était partie chercher en courant, son insistance pour que je prenne la grande route, sa pitié à peine dissimulée, tout me fut clair.

Dans la vaste prairie, toute baignée de clair de lune, et qu'entourait confusément une ligne lointaine d'arbres peu élevés, sous le dôme de cette nuit merveilleusement sereine et lumineuse, je m'arrêtai soudain, comme frappé d'immobilité, avec ces deux petites ombres symboliques qui raillaient mon désespoir… Puis, au bout d'un long moment, avec un geste impuissant et un cri de rage étouffé, je retrouvai mes forces. Toutefois, cette tardive conviction de mon infortune laissait mon esprit abasourdi ; mes pensées semblaient avoir fait halte pour contempler avec ébahissement ma découverte. Cependant, mes jambes avaient machinalement repris leur activité, et, dans les ténèbres tièdes, m'emportaient vers les petites lumières de la gare de Checkshill, jusqu'au guichet de distribution des billets et jusque dans le train…

Je me souviens encore de la façon dont je me réveillai de cet étourdissement : j'étais seul dans un de ces sordides compartiments de troisième classe, tels qu'il en existait alors, et je fus subitement pris d'un accès de rage frénétique. Avec un hurlement d'animal blessé, je me levai, et, de toute ma force, je frappai à coups de poing répétés le panneau de bois qui me faisait face…

Il est quelque peu singulier que je ne puisse renouer complètement la suite de ces sensations ; mais je me retrouve, quelques instants plus tard, penché hors de la portière ouverte, envisageant la possibilité d'un saut dans le vide. Ce devait être

un saut tragique, qui m'eût ramené à toutes jambes vers elle, le reproche aux lèvres, le geste vengeur. Combien de temps cela dura-t-il ? Je tergiversai, j'hésitai, et, au bout du compte, à l'arrêt suivant, j'étais blotti dans un coin du compartiment, ayant abandonné toute idée de rejoindre l'infidèle. Je serrais sous mon bras mon poing meurtri, dont je ne sentais pas encore la douleur, et je retournais dans mon esprit de mirifiques projets d'action, de quelque action d'éclat où s'exprimerait mon indignation sans bornes.

CHAPITRE III
LE REVOLVER

I

– Cette comète va entrer en collision avec la Terre, – dit un des deux hommes qui pénétrèrent dans le compartiment.

– Ah ! – fit l'autre. – On prétend qu'elle est composée de gaz, cette comète. Nous n'allons pas sauter, j'espère ?

Que m'importait, à moi ? Je pensais à la revanche, à la revanche contre les conditions premières de mon être. Je pensais à Nettie et à son amant. J'étais fermement résolu à ce qu'il ne l'eût pas, et même à les tuer tous deux pour l'en empêcher. Le reste m'était indifférent, pourvu que mon but fût atteint. Toutes mes passions réprimées s'étaient changées en rage. J'eusse accepté les supplices éternels, cette nuit-là, si j'avais été certain de ma vengeance. Cent possibilités d'agir, cent situations orageuses, une tourmente de projets violents, traversaient mon esprit exaspéré. La seule perspective que je pouvais endurer était celle du triomphe inexorable, gigantesque et cruel de mon être humilié.

Et Nettie ? Je l'aimais toujours, mais maintenant avec la jalousie la plus intense, avec la plus âpre et la plus insondable haine qu'inspirent l'orgueil blessé et le désir bafoué.

II

Je descendis d'un bon pas la côte de Clayton Crest, car la menue somme dont je disposais me permettait le voyage par le train jusqu'à Two Mile Stone seulement, et il me fallait franchir à pied le reste de la distance. Je me souviens très clairement d'un individu à voix grêle qui haranguait, sous un réverbère, contre une palissade, une maigre foule de ces flâneurs du dimanche soir. C'était un homme de petite taille, chauve, avec la barbe courte et sa couronne de cheveux blonds et frisés. Dans sa prédication quasi démente, il annonçait la fin prochaine du monde.

Je crois que c'était la première fois que j'entendais associer l'idée de la fin du monde avec le fait de l'approche de la Comète. Le prédicateur ajoutait, à ses arguments, un extraordinaire galimatias sur la politique internationale et les prophéties du livre de Daniel.

Je m'arrêtai un instant pour l'écouter. En toute autre circonstance, je ne l'aurais même pas regardé. Mais l'auditoire barrait le chemin, et son expression bizarre et effarée, avec le geste de son doigt levé, me retint.

– Voici la fin de tous vos péchés et de toutes vos folies ! – hurlait-il. – Là ! Voici l'Étoile du Jugement, les jugements du Très-Haut ! L'Heure est venue pour tout homme de mourir… pour tout homme de mourir !…

Sa voix se changea en un curieux jappement.

– Et après la mort, le jugement, le jugement !

Je continuai ma route, me faufilant à travers les assistants, et cette voix étrange et dure me poursuivait. Je repris l'ordre de pensées qui m'avaient occupé auparavant : où je pourrais

acheter un revolver et comment j'apprendrais à m'en servir... Probablement, j'aurais tout à fait oublié mon prédicant, s'il n'avait fait partie du rêve hideux qui termina le court somme que je fis cette nuit-là. Presque tout le temps, je restai éveillé, songeant à Nettie et à son amant.

Ensuite trois jours s'écoulèrent, trois jours extraordinaires qui, maintenant, semblent avoir été consacrés principalement à une seule affaire, et cette affaire dominante était l'achat d'un revolver.

Je m'en tenais résolument à l'idée qu'une action d'éclat et de violence me réhabiliterait aux yeux de Nettie, ou bien qu'il me faudrait la tuer. Je ne sortais pas de là. J'avais le sentiment qu'en passant sur cette humiliation mon dernier grain d'honneur et d'orgueil s'en irait et que, pour le reste de ma vie, je me rendrais indigne du moindre respect, indigne de l'amour d'aucune femme. Entre chacun de mes accès de colère, l'orgueil me maintenait dans ma résolution.

Cependant ce n'était pas chose facile que l'acquisition d'un revolver.

J'éprouvais une sorte de timidité en pensant au moment où il me faudrait affronter l'armurier, et je tenais tout spécialement à avoir une histoire toute prête, pour le cas où il croirait à propos de s'enquérir de la raison d'un tel achat. J'avais projeté de raconter que je me rendais au Texas, et que cette arme pourrait me servir là-bas. Le Texas, à cette époque, avait la réputation d'être une contrée sauvage et sans lois. Comme je ne connaissais rien du calibre et de la portée de ces engins, je voulais être capable de demander, sans broncher, à quelle distance, avec mon arme, je pourrais tuer un homme ou une femme. Pour ce qui concernait le côté pratique de mon affaire, j'étais à peu près de sang-froid. J'eus du mal à trouver un armurier. Il y avait bien à Clayton, chez des marchands de

bicyclettes, quelques carabines de chasse et autres armes légères. Mais les explications de ces gens m'avaient démontré que leurs quelques revolvers étaient impropres à servir mon projet. Ce fut dans la vitrine d'un prêteur sur gages, dans l'étroite Rue Haute de Swathinglea, que je trouvai l'arme de mon choix, un assez gros revolver suffisamment incommode et étiqueté « d'ordonnance dans l'armée américaine ».

J'avais, en vue de cet achat, retiré les cinquante et quelques francs qui me restaient à la caisse d'épargne, et le marché fut facilement conclu. Le prêteur sur gages m'indiqua où je pouvais faire l'emplette de munitions, et je rentrai chez moi, ce soir-là, les poches bourrées : j'étais un homme armé.

L'achat de mon revolver fut, dis-je, l'affaire principale de cette période. Mais n'allez pas penser que j'étais absorbé au point d'être insensible aux événements inquiétants qui se déroulaient autour de moi, pendant que je parcourais les rues, cherchant le moyen de mettre mon projet à exécution. Partout on entendait d'étranges rumeurs ; la région entière des Quatre Villes grondait et s'irritait sous ses portes basses. Les groupes qui, naguère, se rendaient joyeux au travail passaient maintenant silencieusement, et toute gaieté semblait réprimée. À chaque coin de rue, se formaient des attroupements comme des corpuscules s'amassent dans les veines pendant la première période d'une inflammation. Les femmes paraissaient inquiètes et tourmentées. Les fondeurs venaient de repousser la réduction proposée de leurs salaires ; le *lock-out* patronal s'en était aussitôt suivi. Le chômage commençait. Le Comité de Conciliation s'efforçait d'empêcher une rupture entre les mineurs et les Compagnies, mais le jeune lord Redcar, le plus grand possesseur de mines, propriétaire de tout Swathinglea et de la moitié de Clayton, assumait une attitude hautaine, qui allait rendre la grève inévitable. C'était un jeune homme d'une beauté et d'une distinction remarquables. Sa fierté se révoltait à l'idée d'être mené par « un tas de mineurs rétifs », et il

entendait bien, disait-il, en avoir raison. La vie l'avait somptueusement traité depuis ses plus jeunes années. Un revenu considérable, produit par l'activité de plus de cinq mille individus, avait payé les frais de son éducation aristocratique, et de nobles et romanesques ambitions emplissaient son esprit généreusement nourri. De bonne heure, il s'était distingué à Oxford par ses allures méprisantes envers la démocratie. Quelque chose plaisait dans son duel ardent avec la foule : on voyait, d'un côté, le jeune et brillant patricien, pittoresquement seul, de l'autre, la multitude inexpressive et laide, sordidement vêtue d'habits confectionnés, avec sa culture inférieure, foule mal nourrie, envieuse, basse, ayant l'horreur du travail et un appétit féroce pour les bonnes choses auxquelles elle goûte rarement. Dans les tableaux de ce genre, on omettait ordinairement le gendarme, le solide et vigoureux gendarme, protégeant le jeune noble, et l'on feignait d'ignorer ce fait que, tandis que lord Redcar disposait à sa fantaisie, de par la loi, du pain et du logis de l'ouvrier, celui-ci ne pouvait même effleurer sa personne qu'en enfreignant gravement cette même loi.

Lord Redcar résidait à Lowchester House, magnifique château situé à cinq milles environ au-delà de Checkshill ; mais, pour prouver le peu de cas qu'il faisait de ses antagonistes, et aussi sans doute pour se tenir au courant des négociations qui se poursuivaient encore, il se montrait quotidiennement dans les Quatre Villes ou aux alentours, conduisant sa formidable automobile qui le menait à cent kilomètres à l'heure. Le respect passionné qu'on a, en Angleterre, pour des adversaires aux prises aurait dû suffire, on pouvait le croire, pour enlever tout semblant de danger à ces témérités ; cependant, il reçut parfois, au passage, des insultes ; une fois même une Irlandaise ivre lui montra le poing…

Une foule sombre et tranquille, s'augmentant chaque jour et composée de femmes surtout, – comme souvent un nuage pèse longtemps au sommet d'une montagne, – s'obstinait à

rester sur la place du Marché, devant l'Hôtel de Ville, où se tenait la conférence…

Je me croyais le droit, moi aussi, de regarder, avec une animosité spéciale, passer lord Redcar dans son automobile, parce que notre toit était percé.

Nous louions notre petite maison à bail ; le propriétaire, nommé Pettigrew, était un vieillard mesquin et avare qui habitait, à Overcastle, une villa ornée de chiens et de chèvres en plâtre, et, malgré les conditions formelles du bail, il se refusait à procéder aux plus indispensables réparations. Il abusait de la timidité de ma mère. Une fois, très longtemps auparavant, elle avait été en retard pour son loyer et il avait consenti à lui accorder un mois de grâce ; depuis, sentant qu'elle aurait peut-être encore besoin d'une pareille faveur, elle était devenue son esclave soumise. Elle redoutait même de lui parler de la réparation urgente de la toiture, craignant de l'offenser. Mais, une nuit, la pluie inonda son lit et trempa sa misérable couverture rapiécée, ce qui lui valut un rhume épouvantable. Alors, elle me fit écrire au vieux Pettigrew, une lettre polie à l'excès, le suppliant de nous octroyer la faveur de tenir son engagement. Dans l'imbécillité générale de ces temps-là, la loi boiteuse et partiale était un mystère impénétrable pour les gens du commun. Bien que nul ne fût censé ignorer la loi, les stipulations du Code étaient à ce point énigmatiques et incertaines que nul n'arrivait à les interpréter d'une manière précise et fixe, et il était infiniment dangereux, pour les pauvres, de mettre en mouvement la machine judiciaire. En l'absence du Code clair et net qui régit nos relations actuelles, l'étrange législation d'alors demeurait l'indéchiffrable secret des spécialistes professionnels. Les gens sans ressources, et surmenés par le labeur, devaient constamment accepter sans récriminations une foule d'abus mesquins et d'iniquités graves, faute non seulement de pouvoir pénétrer les inextricables subtilités de la loi, mais encore d'être à même de fournir la

dépense de temps, d'énergie et d'argent, qu'exigeait une invraisemblable procédure. Point de justice, alors, pour quiconque ne pouvait s'assurer, au prix de monstrueux honoraires, les services loyaux et la déférence d'un avocat fameux ; la masse de la population se contentait de la protection, souvent brutale, de la police, et de quelques avis ironiques accordés à regret par des magistrats. La loi civile, plus que toute autre, était une arme redoutable dans les mains de la classe possédante, et je ne sais pas d'injustice qui aurait incité ma mère à y avoir recours.

Pour incroyable que tout ceci puisse paraître, c'était l'exacte vérité.

Cependant, quand j'appris que le vieux Pettigrew était venu raconter à ma mère une histoire de rhumatismes, qu'il avait inspecté le toit et l'avait déclaré en état satisfaisant, je me laissai aller à un de ces mouvements d'indignation qui m'étaient alors habituels, et me décidai à prendre l'affaire en main. J'écrivis au vieil avare en termes hautains et techniques autant que je le pouvais, lui enjoignant d'avoir à réparer notre toiture « suivant conventions », et que, si cette réparation n'était effectuée sous les huit jours, des poursuites lui seraient intentées. Je n'avais pas prévenu ma mère de cette arrogante mise en demeure ; aussi, quand le vieux Pettigrew se présenta tenant ma lettre à la main et en proie à une émotion mal dissimulée, ma mère ne fut guère moins émue que lui.

– Comment as-tu pu écrire à M. Pettigrew sur ce ton-là ? – me demanda-t-elle quand je rentrai.

Je ripostai que le vieux Pettigrew était une abominable canaille, ou quelque chose de semblable, et quand je sus qu'elle avait tout arrangé avec lui, peu s'en fallut que, je la traitasse de même, je l'avoue à ma honte. Comment avait-elle arrangé l'affaire ? Elle se refusa à me le dire... Je ne le devinais que trop.

Aussi, quand elle voulut me faire promettre de ne plus m'en mêler, je refusai de mon côté.

Complètement libre de mon temps, je m'en fus du même pas, et furieux par-delà toute expression, chez le vieux Pettigrew, dans l'intention de lui exposer la question tout au long et, selon moi, sous son vrai jour. Le vieux Pettigrew m'aperçut montant les marches de son perron. Je crois voir encore, à travers la jalousie, son vieux nez, son front plissé au-dessus des yeux, et son petit toupet de cheveux gris. Il donna l'ordre à la domestique de mettre la chaîne à la porte et de me répondre qu'il ne voulait pas me recevoir. Aussi je dus de nouveau recourir à la plume.

Une idée lumineuse me vint. Ne sachant quel genre de procédure employer au juste, je m'avisai d'en appeler à lord Redcar, puisqu'il était le propriétaire foncier, et le seigneur féodal, pour ainsi dire, en lui démontrant que le gage du revenu qui lui était dû se dépréciait entre les mains du vieux Pettigrew. J'ajoutai quelques observations générales sur les baux à longs termes, sur l'impôt des terrains de rapport et sur la propriété privée de la terre. Mais lord Redcar, qui tenait à prouver sa répugnance pour la démocratie en manifestant un mépris injurieux envers ses inférieurs, s'attira pour longtemps ma haine en faisant griffonner, par son secrétaire, une lettre qui contenait, avec ses compliments, la prière de ne pas l'importuner de mes affaires et de laisser les siennes tranquilles. Je ressentis une colère violente et déchirai la lettre en mille morceaux que je lançai aux quatre coins de la chambre, ce qui m'obligea à les ramasser un à un, à quatre pattes, afin que ma mère ne s'aperçût pas de cette nouvelle incartade.

J'en étais encore à méditer une riposte terrible, une mise en accusation de la classe à laquelle appartenait lord Redcar, et la condamnation de la morale, des mœurs, des crimes économiques et politiques de tous ces riches, quand l'infidélité

de Nettie vint chasser tous autres soucis, pas assez complètement, toutefois, pour que je ne me sois maintes fois soulagé en proférant à haute voix des invectives, lorsque, dans ma longue recherche d'une arme à ma convenance, je croisais l'automobile ronflante du jeune lord.

Quelque temps après, je découvris que ma mère s'était blessée au genou et qu'elle boitait. Pour éviter de me fournir un nouveau prétexte à emportement, elle avait poussé seule son lit pour qu'il ne restât pas sous la fissure du toit, et, dans ses efforts, s'était violemment cognée. Tous ses pauvres meubles, maintenant, se réfugiaient contre les murs délabrés de la mansarde ; le plafond s'écaillait et se décolorait ; une cuvette occupait le centre de la pièce...

Il est nécessaire que je replace les choses devant vous telles qu'elles étaient, que je vous étale les preuves du peu de confort et de commodité dont on jouissait alors ; que je vous indique quel vent de révolte soufflait cet été là par les rues torrides, l'inquiétude que faisait naître la perspective de la grève, les rumeurs, les indignations, les réunions publiques et les attroupements, les articles combatifs des journaux locaux, la gravité qui croissait sur les figures des agents de police, les piquets de grévistes qui dévisageaient quiconque approchait des forges silencieuses d'où la fumée ne s'élevait plus. Mais ces impressions, dans mon cerveau, s'entrechoquaient sans ordre, elles formaient un fond mobile, aux teintes changeantes, pour le noir projet que je méditais et dont un revolver devait être l'instrument essentiel.

Le long des rues qui s'assombrissaient, parmi les foules moroses, la pensée de Nettie, de ma Nettie et de son aristocratique amoureux, entretenait, dans mon esprit, mon ardent désir de vengeance.

III

Ce fut trois jours après – c'est-à-dire le mercredi – que se produisit la première des sinistres échauffourées qui finirent par la sanglante affaire de Peacock Grove et la totale inondation des houillères de Swathinglea. De ces troubles, c'était le seul que je devais voir, et ce fut seulement un des conflits préliminaires de la lutte.

Les comptes rendus qui en ont été publiés varient à l'infini. À les lire, on conçoit l'extraordinaire mépris de la vérité qui a déshonoré la presse d'alors. J'ai, dans mon bureau, plusieurs des journaux de cette époque, – à vrai dire, j'en ai réuni toute une collection, – et je viens d'en relire trois ou quatre de cette date-là, pour me rafraîchir la mémoire au moment de relater mes impressions.

Ils sont là devant moi, sous la forme d'étranges feuilles effrangées ; le papier bon marché est devenu brun et cassant, et s'est coupé dans les plis ; l'encre est effacée ou déteinte, et il me faut un soin extrême pour les manier, pour relire leurs articles fulminants. À les feuilleter ainsi dans ce calme, leur caractère général, leur disposition, leur ton, leurs arguments et leurs exhortations semblent provenir de la collaboration incohérente d'hommes ivres et fous. Ils font l'effet de ces rauques hurlements, de ces clameurs de foule que l'on entend, affaiblis, à travers un phonographe…

C'est seulement le lundi que, casées après les nouvelles de la guerre, parurent quelques dépêches relatant que des choses graves se passaient à Clayton et à Swathinglea.

Vers le soir se déroulèrent les événements dont je fus le témoin. Après le déjeuner, désirant m'exercer à tirer le revolver, j'avais gagné, à quatre ou cinq milles de distance, par-delà une lande déserte, un petit bois retiré, plein de jacinthes bleues, à

mi-chemin de la grande route, entre Leet et Stafford. Toute l'après-midi, je m'habituai au maniement de l'arme et, avec une âpre persistance, m'entraînai à perfectionner mon tir. J'avais apporté, pour me servir de cible, un vieux cadre de cerf-volant, garni de papier épais, sur lequel je notai et numérotai chacun des trous percés par mes balles, de façon à m'assurer des progrès que je ferais. À la fin, je constatai avec plaisir qu'à trente pas je pouvais, neuf fois sur dix, atteindre une carte à jouer ; au jour tombant, je finis par ne plus distinguer les cercles et le point de mire que j'avais tracés au crayon, et je retournai chez moi par Swathinglea, dans cette humeur chagrine qui souvent accompagne la faim chez l'homme en proie à la révolte.

La route que je suivais s'encaissait entre deux rangées de pauvres habitations ouvrières, entassées les unes sur les autres ; à partir du réverbère et de la boîte aux lettres, qui marquaient le point de départ du tramway à vapeur, elle s'arrogeait le titre de Grande Rue de Swathinglea. Jusqu'à cet endroit, la route sale, dans une atmosphère étouffante, avait été d'un rare calme et d'un vide inaccoutumé ; mais, après le coin où se groupaient les cabarets, elle devenait très animée et populeuse. Tout était encore paisible ; les enfants eux-mêmes restaient tranquilles ; mais on voyait de nombreux groupes qui semblaient tous regarder dans la direction des grilles qui fermaient l'entrée du puits de mine, dénommé Bantock Burden.

Des piquets de grévistes surveillaient les approches, bien que les mineurs n'eussent pas encore officiellement quitté le travail et que les conférences entre patrons et ouvriers se poursuivissent à l'Hôtel de Ville de Clayton. Mais un des ouvriers employés à la mine de Bantock Burden, Jack Briscoe, un socialiste, s'était fait remarquer par une lettre violente publiée dans le principal journal socialiste anglais, le Clairon, lettre dans laquelle il osait critiquer l'attitude de lord Redcar. Cette publication avait été suivie d'un renvoi immédiat. Ainsi que lord Redcar l'écrivit, un jour ou deux plus tard, au Times, –

j'ai ce numéro du Times, avec la collection complète des journaux de Londres d'un mois avant le Changement, – « l'homme fut payé et mis à la porte : tout patron qui se respecte doit faire de même ». Le renvoi avait eu lieu la veille, et les ouvriers, dans cette conjoncture qui était après tout embarrassante et bien discutable, ne surent pas tout de suite adopter une ligne de conduite précise. Presque aussitôt les mineurs des houillères de lord Redcar, au-delà du canal qui divise Swathinglea, se mirent en grève sans avertissement préalable, commettant ainsi, par cette brusque cessation du travail, une rupture de contrat. Mais, dans ces sortes de conflits, les ouvriers de ces temps-là se plaçaient constamment en fâcheuse posture, à cause de cet irrésistible désir, si naturel aux esprits sans éducation, d'agir avec une promptitude dramatique. Pourtant tous les ouvriers n'étaient pas sortis du puits de Bantock Burden. La mésintelligence régnait, ou l'indécision pour le moins ; la mine continuait à fonctionner, on y travaillait encore, et le bruit courait que lord Redcar, prévoyant la grève, avait fait venir de Durham des équipes qui étaient déjà descendues dans le puits. Mais il est absolument impossible de démêler avec certitude ce qui se passa alors. Les journaux affirment bien des choses, mais rien qui soit digne de confiance.

Je crois que j'eusse assisté fort placidement, somme toute, à cette crise stagnante du drame industriel, si, en même temps que j'y pénétrais moi-même, lord Redcar n'était apparu sur la scène et n'en eût incontinent troublé la sérénité.

Il avait déclaré que si les ouvriers voulaient la lutte il était prêt à leur livrer la plus belle bataille qu'ils eussent jamais rêvée, et, toute l'après-midi, il s'était activement employé à provoquer les hostilités et à embaucher avec le plus d'ostentation possible les « jambes noires » qui, disait-il, – et on le croyait, – devaient remplacer les grévistes dans ses mines.

Je fus témoin oculaire de toute l'affaire et... je ne sais pas ce qui s'est passé.

Imaginez-vous comment la chose se présenta à moi.

Je descendais une route raide et pavée, creusée entre deux trottoirs surélevés de peut-être six pieds, sur lesquels s'ouvraient, en séries monotones, les portes des petits cottages bas et noircis. La perspective des toits d'ardoises trapus et des cheminées pelotonnées allait à la dérive vers les terrains irréguliers qui précédaient la mine, – terrains couverts d'une boue noire, sillonnée par les roues des chariots, avec un coin d'herbe desséchée vers la gauche et les grilles du carreau de la mine sur la droite. De là partait la Grand-rue, avec ses boutiques et les rails des tramways à vapeur, tantôt brillant sous l'éclat des lumières, tantôt se perdant dans l'ombre, pour scintiller à nouveau sous les rayons jaunâtres d'un réverbère qu'on venait d'allumer.

Plus loin, s'étendait un marécage ténébreux de maisonnettes aux toits fumants, d'où émergeaient çà et là de pauvres églises, des cabarets, des écoles, jusqu'aux cheminées gigantesques des usines de Swathinglea. À droite, s'érigeant par-dessus les alentours, une grande claire-voie, portant une roue énorme, marquait les puits de Bantock Burden, et d'autres structures semblables se profilaient, selon une perspective irrégulière, au long du filon. C'était, sous la voûte immense et harmonieuse du soir, une vision de vie concentrée et sombre, que dominaient ces grandes roues, et là-haut, merveilleuse souveraine des profondeurs célestes, glissait la grande Comète livide et éblouissante.

La lueur pâlissante du couchant projetait toutes les silhouettes contre l'ouest ; la Comète s'élevait dans l'est, au-dessus du vacarme et de la fumée des forges. La lune ne paraissait pas encore.

La Comète commençait à prendre cette forme nuageuse que des milliers de dessins et de photographies nous ont rendue familière. D'abord, elle n'avait été visible qu'au télescope ; puis, elle avait grandi et était devenue peu à peu l'étoile la plus belle et la plus brillante des cieux ; maintenant, ses dimensions dépassaient celles de la lune, et notre firmament n'a jamais contenu d'astre plus éclatant. Aucune photographie n'a jamais rendu sa beauté ; jamais, à aucun moment, on ne lui vit cette sorte de chevelure que l'on prête aux comètes. Les astronomes parlaient de sa double queue dont l'une, selon eux, la précédait et l'autre traînait derrière elle : mais, en réalité, elle avait la forme d'un ovoïde lumineux dont le centre était plus opaque et plus resplendissant. Elle se leva, ce soir-là, dans une brume teintée jaune, et ce ne fut que plus tard, dans la soirée, qu'elle s'affirma d'un blanc livide.

L'attention se trouvait forcément attirée vers elle ; malgré mes préoccupations terrestres, je ne pus m'empêcher de la contempler un moment et de m'imaginer qu'après tout cet étrange et glorieux astre devait avoir sa signification, et je prévoyais qu'il influencerait ma vie d'une façon quelconque. Mais comment ?

Je pensais à Parload ; je songeais à la frayeur et à l'inquiétude que produisait la Comète et à l'assurance que donnaient des savants qu'elle ne pesait au plus que quelques centaines de tonnes et qu'alors même qu'elle viendrait à heurter la Terre rien de bien grave ne s'ensuivrait. Quoi qu'on prétende, me dis-je enfin, quelle influence réelle les astres ont-ils jamais eue sur les choses humaines et terrestres ?

Mais, à mesure qu'on descendait la côte, à travers la masse plus dense des maisons, au milieu des groupes de gens, la situation critique faisait oublier la Comète.

Préoccupé de moi-même, de mes noirs projets concernant Nettie et mon honneur, je me faufilais au travers de cette foule compacte, réunie là on ne sait pourquoi, lorsque, soudain, toute la scène se changea en drame…

Un irrésistible magnétisme, qui s'empara de moi aussi, comme les flots attrapent un brin de paille, attira l'attention de tous vers la Rue Haute. Tout à coup la foule fit entendre un mugissement uniforme. Ce n'était pas un mot, mais un son où se mêlaient la menace et la protestation ; quelque chose comme des « ah ! » et des « oh ! oh » ! prolongés qui s'enflaient avec une rauque intensité. « Tou-ou tou-ou », soufflait la trompe de lord Redcar en ridicule répartie : « tou-ou, tou-ou ». On entendait l'auto bourdonner et haleter, tandis que la foule le forçait de ralentir à la descente.

Tout le monde se dirigeait vers les grilles de la mine ; je suivis les autres.

Soudain, un cri s'éleva et, entre les formes noires qui s'agitaient devant moi, je vis l'automobile s'arrêter, puis se remettre en marche, et j'aperçus quelque chose qui se tordait sur le sol…

On a certifié, plus tard, que lord Redcar avait volontairement renversé un gamin qui ne se rangeait pas ; on affirma, avec autant d'acharnement, que le prétendu gamin était un homme qui, ayant voulu traverser la chaussée devant l'automobile, n'y parvint que tout juste à temps et que son pied glissa sur le rail du tramway. J'ai les deux comptes rendus sous des titres flamboyants, dans les journaux fanés du temps. On n'arriva jamais à savoir la vérité. Mais, dans ce tumulte aveugle de colère, pouvait-il exister même une vérité ?

Il y eut une ruée en avant ; la trompe de la voiture lança ses appels ; en une poussée violente, la foule s'écarta de dix mètres

vers la droite, et on entendit une détonation comme celle d'un revolver.

Au premier moment, tout le monde voulut fuir ; une femme portant un enfant enveloppé d'un châle se jeta sur moi, dans son égarement, et m'envoya rouler en arrière. On avait cru à une détonation d'arme à feu, mais en réalité le bruit provenait des gaz mal carburés qui avaient fait explosion dans le tuyau d'échappement, produisant une fumée légère et bleuâtre. La foule, dans son recul, avait laissé libre un large espace autour de l'auto.

L'homme ou le gamin était resté seul à terre, bras et jambes étendus. La voiture était arrêtée, et six ou sept formes noires l'entouraient et s'y cramponnaient comme pour l'empêcher de repartir ; l'une d'elles, Mitchell, un meneur bien connu, discutait, sur un ton bas mais enflammé, avec lord Redcar. J'étais trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient. Derrière moi, les grilles du puits s'ouvraient, et de cette direction allait peut-être venir du secours pour l'automobile. Entre la voiture et la grille s'étendaient environ cinquante mètres d'espace libre, tout boueux, et les roues et la tête du puits s'élevaient noires contre le ciel. J'étais là, avec plusieurs autres qui, rangés en demi-cercle, regardaient, sans avoir encore pris parti dans la discussion.

Il était naturel, je suppose, que ma main serrât mon revolver dans ma poche.

Je m'avançai avec les plus vagues intentions, bousculé par quelques hommes qui me dépassaient, dans leur hâte de grossir le groupe entourant la voiture.

Lord Redcar, dans sa pelisse de fourrure, dominait l'attroupement ; ses gestes étaient menaçants et sa voix tonnait. Il faisait grand effet, je dois l'avouer, ce superbe jeune homme,

avec sa tête énergique et le beau timbre de sa voix, prenant d'instinct l'attitude impressionnante. Mes yeux ne le quittaient pas. Il était comme le symbole triomphant des privilèges aristocratiques, de tout ce qui remplissait mon âme de haine et de ressentiment. Le chauffeur, ramassé sur son siège, épiait la foule par-dessous le bras de son maître. Mais Mitchell, lui aussi, apparaissait en puissant relief, et sa voix était ferme et vibrante :

– Vous avez renversé ce gamin, – répétait inlassablement l'ouvrier, – et vous ne partirez pas sans qu'on sache s'il est blessé.

– Je partirai ou je resterai, si ça me plaît, – répondait Redcar.

Puis, s'adressant au chauffeur :

– Descendez, vous, et allez-y voir.

– Vous ferez mieux de ne pas bouger, – dit Mitchell.

Et le chauffeur demeura courbé et hésitant sur le marchepied.

L'homme assis à l'arrière de la voiture se dressa, et, se penchant, murmura quelque chose à Redcar. Je le remarquai pour la première fois. C'était le jeune Verrall. Sa belle figure se dessinait clairement à la lueur verte de la Comète.

Je cessai d'entendre la suite de la querelle qui s'envenimait entre lord Redcar et Mitchell. Ils étaient rejetés à l'arrière-plan de mon esprit par ce nouvel incident : le jeune Verrall était là !

La vengeance que je projetais venait s'offrir à moi.

Une collision se produisait ici, qui certainement dégénérerait en échauffourée ; et voilà que…

Qu'avais-je à faire ? Je réfléchis rapidement, et, si ma mémoire ne me trompe pas, je dus agir sans perdre une seconde. Ma main serra plus violemment mon revolver, et je me souvins qu'il était déchargé. Ma décision fut prise aussitôt. Tournant les talons, je me frayai un passage dans la foule irritée qui, maintenant, s'avançait en larges flots vers l'auto.

Là, de l'autre côté de la route, parmi les tas de gravats et de mâchefer, je serais tranquille et hors de vue pour charger mon arme…

Un grand gaillard me croisa, les poings crispés, et s'arrêta un instant à ma vue.

– Quoi ! – s'écria-t-il. – Vous n'avez pas peur d'eux, j'espère ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, puis, regardant l'homme en face, je lui montrai presque mon arme. Son expression changea. Il parut perplexe et s'en fut avec un grognement.

Derrière moi, les voix se faisaient de plus en plus âpres et courroucées.

J'hésitai l'espace d'une seconde, attiré par la dispute, puis je courus vers les talus. Quelque chose me disait de ne pas me laisser surprendre en train de charger. J'étais donc assez de sang-froid pour songer aux suites de ce que j'allais faire.

J'observai une fois encore la scène de l'altercation devenue bataille, peut-être, puis, sautant dans un creux, je m'agenouillai dans l'herbe et pris mon arme avec des doigts tremblants. Je

glissai une balle dans le barillet, me relevai, revins sur mes pas, songeai aux éventualités, restai un instant en suspens, et enfin je retournai glisser les cinq autres balles. Je le fis lentement, car je me sentais un peu nerveux ; j'inspectai le tout : si j'avais oublié quelque chose ? Pendant quelques secondes, je m'affaissai sur mes talons, luttant contre une impulsion contraire. Je réagis, et le grand météore livide envahit momentanément toute ma pensée. Pour la première fois, je rattachai son apparition à la crise de violence féroce qui semblait fondre sur l'humanité ; j'unissais ce fait à celui que j'étais résolu d'accomplir. J'allais tirer sur le jeune Verrall sous la bénédiction, pour ainsi dire, de cette lueur livide…

Mais, dans ce projet, que devenait Nettie ?

Il me fut impossible de résoudre cette évidente difficulté.

Je regrimpai le talus et me dirigeai lentement vers la bagarre.

Pas de doute possible, je devais le tuer…

Je veux que vous soyez bien convaincu que, à ce moment particulier, je n'avais nullement l'intention d'assassiner le jeune Verrall. Je ne m'étais jamais représenté des circonstances comme celles-ci ; je n'avais jamais pensé qu'il pût avoir quelque rapport avec lord Redcar et notre noir monde de l'industrie. Il faisait partie de ce Checkshill si lointain, et si différent, d'un monde de parcs et de jardins, de la contrée aux émotions chaleureuses et ensoleillées : il était à côté de Nettie.

Son apparition ici me déroutait… J'étais pris par surprise, trop épuisé de faim et de fatigue pour réfléchir bien clairement. Je ne voyais plus que le fait brutal de notre antagonisme. Dans le tumulte de mes émotions passées, j'avais constamment songé à notre rencontre probable, à des agressions, à des voies de fait,

et à présent toutes ces pensées me revenaient comme d'irrévocables résolutions.

Un cri aigu de femme, et la foule se ferma de nouveau sur le groupe : la lutte avait commencé. D'un bond, lord Redcar avait terrassé Mitchell et du secours lui arrivait de la mine ; je jouai des coudes et fus emporté jusqu'au centre de la bataille, entre deux grands ouvriers qui me soulevaient sans que je pusse mouvoir les bras ; la poussée m'échoua contre l'angle de l'auto, et je me trouvai face à face avec le jeune Verrall, qui descendait du tonneau ; ses traits, sous la lumière jaune du phare, semblaient contorsionnés, car les ombres s'y allongeaient de la lueur projetée par la Comète ; l'effet ne dura qu'un instant, mais j'en fus décontenancé. Dès son premier pas, et bien qu'il ne m'eût pas reconnu, il devina mon intention de l'attaquer ; son coup de poing, lancé au hasard de l'ombre, m'atteignit à la joue. Lâchant mon revolver, je sortis vivement ma main droite de ma poche, esquissai une parade, puis mon poing détendu le frappa en pleine poitrine.

Il chancela, et, sous le reflet qui l'éclaira pendant une seconde, je vis son expression d'étonnement quand il me reconnut.

– Tu me reconnais, pourceau ! – hurlai-je, en lui portant un second coup. Un poing énorme s'abattit sur ma mâchoire et me fit tournoyer sur moi-même tout étourdi. J'entrevis, dominant le remous, la carrure poilue de lord Redcar, dressé comme un héros d'Homère.

Ma chute me donna l'impression qu'il surgissait de terre comme un géant. Je perdis l'équilibre, et il m'ignora. De sa grande voix blanche, il criait des conseils au jeune Verrall.

– File, Teddy, ça se gâte !

Je fus foulé aux pieds ; les clous d'un soulier de mineur m'écorchèrent la cheville ; on trébuchait sur mon corps, et le tourbillon de cris et de jurons passa au-dessus de moi ; dans l'intervalle d'une seconde, j'aperçus le chauffeur, le jeune Verrall et lord Redcar, – celui-ci retroussant grotesquement les longs pans de sa pelisse, – qui gagnaient à toute allure, sous les rayons froids de la Comète, les grilles de la mine. Je me soulevai sur les poignets. Le jeune Verrall... J'avais complètement oublié mon revolver, je n'étais qu'une masse de boue noire... Accablé par un sentiment d'impuissance ridicule, je me remis péniblement sur mes jambes. J'eus un moment d'hésitation, mais, me détournant de la mine, je repris en boitant le chemin de la maison ; vaincu, endolori, confus et honteux, je n'eus pas même assez de courage pour prêter la main à la démolition et à l'incendie de l'automobile.

IV

Pendant la nuit, la fièvre, la douleur physique, la fatigue, et peut-être aussi l'indigestion de mon souper de pain et de fromage, m'éveillèrent d'un sommeil agité pour me mettre en face de mon désespoir. J'étais une âme perdue au milieu des chagrins, de la honte, du déshonneur, des mauvais traitements, des ruines irréparables. Ma rage s'en prit au Dieu que je niais et que je blasphémais. Ma fièvre, due autant à la surexcitation de mes passions juvéniles qu'à la souffrance et à l'accablement, dressait devant moi l'image de Nettie, une image étrangement déformée, et, dans les cauchemars qui m'assaillaient pendant les intervalles d'assoupissement, sa présence dominait ma misère. Son charme physique, sa grâce et sa beauté m'apparaissaient avec une intensité exagérée ; elle incarnait mon honneur blessé ; elle résumait tous mes désirs et tout mon orgueil ; et ce n'était pas seulement une perte que d'en être dépossédé, mais un opprobre. Elle me représentait la vie et toutes les joies dont je serais privé, et elle narguait en moi un

être impuissant et vaincu. Mon âme s'élevait vers elle, et, aussitôt, je retombais, la mâchoire endolorie, la tête lourde, foulé dans la boue par mes rivaux.

Ma fureur s'exaspérait en folie ; je grinçais des dents, mes ongles s'incrustaient dans mes paumes, et, si je cessais mes invectives et mes blasphèmes, c'est que les mots me faisaient défaut. Vers l'aube, je quittai mon lit et allai m'asseoir devant la glace, mon revolver à la main. M'étant ressaisi, je replaçai l'arme dans un tiroir que je fermai à clef, et, à l'abri de cette sinistre tentation, je m'endormis pour quelques heures.

De pareilles nuits d'insomnie et de misère n'étaient pas rares sous le règne du vieil ordre aboli. Dans quelque ville du monde que ce fût, pas une seule nuit de l'année ne se passait sans qu'à côté de gens qui goûtaient le repos bienfaisant du sommeil il y eût ceux qui veillaient, plongés dans les dernières profondeurs de l'affliction et du désespoir. Et c'est par milliers que des malheureux, assaillis par les déboires et les maux de tous genres, aux confins de la folie, agonisaient au milieu d'un univers enténébré et dévasté, et songeaient à se délivrer du poids intolérable de l'existence.

Le lendemain, je fus en proie à une morne léthargie. Assis dans l'ombre de notre cuisine en sous-sol, le pied bandé, je m'abandonnai à mon rêve éploré et m'essayai à lire par intervalles ; ma visite projetée à Checkshill était devenue impossible. Autour de moi, ma vieille mère s'occupait, et le regard de ses yeux bruns suivait avec étonnement, sur mes traits, les ombres et les froncements silencieux de mes pensées ; je ne lui avais rien raconté de mes aventures, dont elle ne voyait que les effets. Simplement, de grand matin, pendant que je sommeillais, elle avait brossé la boue de mes vêtements.

Ah ! sans doute, aujourd'hui on ne traite plus de la sorte une mère ; cela doit, je suppose, m'être une consolation. Et puis

comment pourriez-vous vous imaginer cette petite pièce sans lumière, sale, sans ordre, avec sa table de bois blanc, son papier de tenture déchiré, les casseroles, les bouillottes groupées sur le petit fourneau bon marché, mais si peu économique, les cendres accumulées sous le foyer, le garde-feu rouillé où s'appuyait mon pied malade. Vraiment, jusqu'à quel point pouvez-vous même vous figurer le garnement hâve que j'étais, avec ses traits tirés, sa barbe de deux jours, son cou nu, assis dans un fauteuil au siège de paille, et, active autour de lui, allant, venant, cette petite vieille timide, au tablier sale, rayonnant d'entre ses paupières plissées le muet dévouement de l'amour maternel.

Sortie dans la matinée pour faire emplette de quelques légumes, elle m'avait rapporté un journal à un sou, comme ceux que j'ai là sur mon bureau, avec cette différence, que la feuille était encore humide de la presse, tandis que celles-ci, desséchées et raides, craquent sous le toucher ; je possède encore l'exemplaire de cet organe, qui s'appelait emphatiquement : le Nouveau Journal, mais ses acheteurs, c'est-à-dire tout le monde, l'appelaient : le Braillard. Ce matin-là, les colonnes étaient pleines de nouvelles sensationnelles, sous des manchettes plus sensationnelles encore, à ce point que je fus tiré de mes rêvasseries égoïstes par des préoccupations plus générales : il n'était question de rien moins que de la guerre imminente entre l'Angleterre et l'Allemagne.

De tous les phénomènes monstrueusement irrationnels de l'époque passée, la guerre fut certainement le plus fou. En réalité, elle fut peut-être moins malfaisante que d'autres maux de ce temps-là, que par exemple l'acquiescement général à la propriété individuelle du sol ; mais l'horreur des effets de la guerre était si clairement perceptible que, même dans ces jours de désordre étouffant, elle scandalisait.

Les guerres modernes n'avaient aucune raison concevable ; les résultats en étaient nuls, hors le massacre et la mutilation de

milliers de malheureux, la destruction d'un matériel incalculable et le gaspillage d'énergies inappréciables. La vieille guerre, dite barbare, avait au moins cet effet que la tribu qui y faisait preuve de supériorité physique et de discipline annexait les terres de sa voisine, confisquait les femmes, perpétuant et augmentant ainsi sa propre supériorité, transformant le développement de l'humanité. Hors donc quelques modifications dans le coloris des cartes, quelques émissions de timbres-poste nouveaux et quelques volte-face dans les relations de plusieurs personnalités accidentellement en vue, ces guerres dites modernes n'avaient que des effets négatifs. Dans l'une des dernières de ces crises épileptiques internationales, par exemple, les Anglais, à grand renfort de dysenterie et d'exécrables couplets patriotiques, et en perdant environ trois cents hommes sur le terrain, finirent par subjuguer les Boers de l'Afrique du Sud, à raison de quelque trois mille livres sterling par tête, alors que la dixième partie des frais de cette folle expédition aurait suffi pour l'achat de gré à gré de cet absurde pastiche de nation. Au reste, la substitution de quelques fonctionnaires à d'autres et l'accession au pouvoir d'un nouveau syndicat aussi corrompu que celui qu'il remplaçait furent les seules modifications amenées par cet immense effort. Ajoutons, pour être complet, qu'un jeune homme un peu exalté, habitant l'Autriche, se suicida à la nouvelle que le Transvaal avait cessé d'être une « nation ». Ceux qui parcoururent le théâtre de la guerre, quand tout fut fini, durent reconnaître que la population n'avait pas changé ; appauvrie sans doute, elle reprenait le cours de ses vieilles habitudes et de ses erreurs, le Noir se terrait dans son kraal misérable, le Blanc dans sa bicoque laide et mal distribuée.

Cependant nous autres, en Angleterre, nous voyions tout cela à travers le mirage des journaux et sous une lumière de folie. Mon adolescence, de ma quatorzième à ma dix-septième année, marcha au rythme de ce grand tumulte futile : les applaudissements, les cris de la foule, les angoisses, les

chansons patriotiques, les drapeaux qu'agitaient au vent des mains fébriles, les injustices dont fut victime le généreux Buller, la gloire de l'héroïque Dewet, qui toujours s'échappait (car en cela consistait son héroïsme). Et il ne nous vint jamais à l'esprit que la population totale que nous combattions était moindre que la moitié de celle qui grouillait ici à l'étroit entre les limites des Quatre Villes.

Mais, avant comme après ce stupide conflit, un antagonisme plus vaste prenait corps, s'affirmait lentement, silencieusement, comme l'inévitable ; échappant un instant à l'attention publique, il surgissait soudain sous une forme plus vive, ou étendait ses effets à quelque nouvelle province de la pensée : c'était l'antagonisme de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne.

Il m'est vraiment peu aisé de me faire comprendre. Ce qui fut clair et facilement intelligible aux pères de la génération actuelle ne saurait être conçu par celle-ci sans un effort d'imagination rétrospective dont les éléments font défaut.

D'une part, voici quarante et un millions d'Anglais, dans un état indescriptible d'incohérence économique et morale, et n'ayant ni le courage ni l'énergie, voire l'intelligence, d'y porter remède, dans un état que personne n'osait analyser ni éclaircir ; et toute l'activité, tous les intérêts de ces Anglais sont inextricablement liés aux états d'incohérence variée de trois cent cinquante millions d'individus épars sur la face du globe. D'autre part, voici contre nous cinquante-six millions d'Allemands, dans un état de confusion sociale égal au nôtre… Cependant, les petits êtres bruyants qui rédigeaient les journaux, écrivaient des livres, débitaient des discours, et prétendaient figurer, en ces temps de démence mondiale, le cerveau de l'humanité, – s'ingéniaient à déterminer, déterminaient de fait les nations à consacrer à la préparation d'une guerre dévastatrice et ruineuse leurs communes réserves

d'énergies matérielle, morale et intellectuelle. Je suis forcé de vous affirmer ces choses, que vous y croyiez ou non, car elles sont d'une importance essentielle pour l'intelligence de ma narration, et je dois ajouter qu'il ne se serait pas trouvé un homme capable de vous exposer quel bénéfice permanent on tirerait de cette formidable collision, quel profit compenserait tant de destruction et de souffrances, – quelle que dût être l'issue de la lutte.

Cette obsession guerrière correspondait, dans le microcosme national, à l'envie haineuse et égoïste qui agitait mon microcosme individuel. Par elle, on pouvait mesurer de combien l'émotivité générale dépassait l'intelligence commune ; en elle, se retrouvait l'héritage de fureur animale que nous légua la brute dont nous descendons primitivement. De même qu'esclave de mon dépit et de mon ressentiment j'errais, mon revolver au poing, en quête d'on ne sait quel crime vague et indéterminé, de même ces nations, surexcitées et délirantes, parcouraient le globe avec leurs marines et leurs armées formidables, prêtes à en venir aux coups.

Toutefois, elles n'avaient pas même une Nettie comme prétexte. Il n'existait, de part et d'autre, que des griefs illusoires.

Et la presse était l'instrument principal qui entretenait l'hostilité réciproque de ces deux peuples innombrables. La presse, – ces « journaux » qui nous paraissent aujourd'hui d'aussi étranges phénomènes que les « nations », les « empires », les « trusts » et les autres monstrueux groupements de jadis, – la presse était un accident imprévu dans ce développement irrationnel de toutes choses. Elle était survenue, comme la mauvaise herbe dans un jardin abandonné, – comme tout, en somme, était survenu dans notre monde, – parce qu'une claire volonté avait manqué pour faire lever quelque chose de mieux. Vers la fin, la presse était aux mains de ce type de « jeunes arrivistes » sans cerveau, incapables de se

rendre compte que leur travail était sans but, et besognant le néant avec un zèle et un orgueil inconcevables ; car, pour comprendre vraiment cette étrange époque, à laquelle la Comète mit un terme, il faut se la figurer débordante d'énergie vaine et d'une activité aussi fébrile que futilement dirigée.

Laissez-moi vous expliquer comment se « fabriquait » quotidiennement un journal. Figurez-vous tout d'abord un bâtiment hâtivement construit, d'après des plans conçus plus hâtivement encore, au fond de quelque ruelle infecte et encombrée de chiffons de papier, dans les bas-fonds du vieux Londres. Avec une vélocité de projectiles, une nuée d'hommes mal vêtus y entre et en sort ; à l'intérieur, au fond d'une sorte de cuisine infernale, des machines, sous le pianotage précipité des compositeurs, fondent et classent des caractères de métal ; au-dessus, dans des alvéoles très éclairés, des hommes échevelés écrivent, courbés sur leur papier. La pulsation sonore des téléphones, le cliquetis du télégraphe, la hâte des exprès se mêlent au va-et-vient affolant d'hommes en sueur qui serrent des paquets d'épreuves et de copie. Voici maintenant le tintamarre des machines, les grands cylindres multipliant leurs révolutions, comme atteints à leur tour de folie ; des mécaniciens, qui, semble-t-il, n'eurent jamais le temps de se laver les mains depuis leur naissance, se précipitent, armés de burettes, et le ruban indéfini du papier se déroule avec une rapidité frissonnante. Le directeur arrive comme un bolide, sur une auto aux explosions sonores : il a sauté à terre avant que la machine fût arrêtée ; les mains pleines de manuscrits et de lettres, il s'engouffre dans la fournaise, décidé à talonner son personnel et réussissant, en effet, à se fourrer dans les jambes de tout le monde. À sa vue, les petits messagers qui attendent sur le banc du vestibule se lèvent et courent çà et là. Animez encore le tableau, en imaginant des collisions, des jurons, un brouhaha assourdissant, une incohérence illimitée. À mesure que la nuit s'avance, tous les rouages complexes de cette machine folle fonctionnent vertigineusement dans un crescendo

de hâte et de surexcitation. Dans les locaux bourdonnants et trépidants, seules les aiguilles de l'horloge poursuivent leur course lente et mesurée.

Enfin, le résultat de tous ces efforts va paraître. Sous l'aube grise, les rues sombres et désertes sont soudain envahies par un flot de voitures au galop et d'hommes au pas de course. L'édifice crache des journaux à chaque issue, des paquets, des rouleaux, des torrents de papier qui sont lancés et attrapés en une sorte de joute turbulente, et la horde frénétique se disperse aux quatre coins de l'horizon, comme des semeurs fantastiques. Le bâtiment a vomi son activité, qui devient désormais tout extérieure ; les scribes des petits alvéoles bâillent, descendent de leurs sièges et regagnent leur logis ; les compositeurs s'en vont étirant leurs membres ankylosés, les machines se ralentissent et se taisent : le journal est fait.

On le distribue à présent.

D'immenses ballots encombrent les gares, des trains les emportent qu'une seconde de plus ils auraient manqués ; en route, ils se fragmentent, et, sous forme de projectiles, sont jetés au passage sur des quais de gares où avidement on les recueille, ils se fragmentent encore en paquets de toutes dimensions, par cent, par dix journaux, par unités enfin. L'aube arrive, sans qu'on le remarque dans le tumulte des crieurs qui parcourent les rues à toutes jambes, glissent leurs journaux dans les boîtes aux lettres, les poussent sous les portes, les disposent à la devanture des kiosques et des étalages. Pendant l'espace de quelques heures, le pays entier est parsemé de feuilles blanches ; des placards sont affichés où des titres énormes vocifèrent, pour l'œil du passant, le mensonge du jour ; hommes, femmes, lisent dans les compartiments des wagons, à la table du déjeuner, dans leurs lits ; des mères, des fils, des filles attendent impatiemment que le père ait fini ; – des millions d'êtres, épars sur la surface du pays, lisent, lisent sans

désemparer, ou aspirent fiévreusement à lire – c'est une inondation de papier imprimé. L'océan a projeté son écume dont les blancs flocons ont pointillé la grève, et, avant que la vague se retire, l'écume s'est évaporée, tout cet effort, tout ce paroxysme tapageur, toute cette surexcitation superflue n'est plus que néant et ne fut jamais qu'insanité, sottise malfaisante, force gaspillée, dépourvue de sens et de raison d'être.

C'était une de ces feuilles que je tenais, assis auprès de ma mère dans la cuisine en sous-sol, entre le garde-feu où reposait mon pied et les épluchures de pommes de terre tombant des doigts actifs de la ménagère. Les en-têtes m'avaient secoué comme un glapissement, et j'en oubliais mes propres malheurs. Ce papier répandait un miasme de fièvre, le mal me saisit comme il saisissait les quarante et un millions d'Anglais qu'infectaient ces mensonges. Provoquant au même instant une réaction identique, la feuille sensationnelle dressait, en ligne de bataille debout et face à l'ennemi, toutes ces inconsciences.

La Comète était oubliée ; en vain, à la seconde page, une manchette énonçait : « Les savants disent que la Comète entrera en collision avec la Terre ; les conséquences en seront-elles graves ? » ; nous n'avions d'yeux que pour l'Allemagne ; cette entité malveillante surgissait à mes yeux sous les apparences d'un empereur corseté, aux moustaches agressives, déployant une envergure héraldique et noire, et muni d'un sabre colossal. Cet entêté avait insulté notre drapeau. Le monstre, à en croire le Nouveau Journal, avait apparu dans notre ciel, le geste menaçant, et crachant, sans métaphore, sur l'étendard impollué de ma nation. Somme toute, quelqu'un avait hissé un drapeau anglais sur la rive droite d'un fleuve des Tropiques, dont je n'avais jamais entendu parler, et un officier allemand ivre, obéissant ou n'obéissant pas à des instructions d'ailleurs ambiguës, l'avait jeté bas. En suite de quoi, un des si précieux indigènes de ces régions, indiscutablement sujet britannique, avait reçu une balle dans le mollet. Les circonstances de

l'incident étaient rien moins que clairement établies ; de fait, rien n'était bien établi, si ce n'est que nous n'étions pas disposés à supporter les outrages de l'Allemagne ; de quelque façon que les choses se fussent passées, nous étions décidés à exiger des excuses et une réparation que, de leur côté, les Allemands n'étaient nullement disposés à nous accorder.

ENFIN ! NOUS AVONS LA GUERRE ! ! !

disait la manchette, et mon cœur bondissait d'un patriotique assentiment.

Mon imagination ne me montrait plus que batailles et victoires sur terre et sur mer, bombardements, tranchées, amoncellements de cadavres... Ah ! Nettie reculait bien loin de ma pensée.

Le lendemain, toutefois, je me mis en marche vers Checkshill, plein d'un espoir nouveau, tout à moi-même et à mes amours, complètement insoucieux des comètes, des grèves et des guerres.

V

Je dois le répéter, en partant pour Checkshill, je n'avais pas de projets meurtriers ; à vrai dire, je n'avais aucun projet. Sans doute, mon esprit débordait d'imaginations dramatiques, de scènes de menaces, de reproches terribles, mais l'idée d'un meurtre ne m'était pas venue. Le revolver devait seulement compenser mon infériorité d'âge et de vigueur, en face de mon rival ; et encore, ce revolver, je l'emportais parce que j'étais un jeune imbécile et que sa possession dramatisait un peu mon geste.

Mon pied avait repris de la force et tout au long de cette course de vingt-cinq kilomètres, je me sentais envahi par un espoir irraisonné. Était-ce la continuation d'un rêve interrompu, mais, au réveil, j'étais persuadé que Nettie se repentait de son attitude à mon égard, qu'elle me rendait toute son affection, en dépit de ce que j'avais imaginé. Nettie allait dissiper tous mes soupçons. J'en arrivai même à me convaincre que mon interprétation de ce que j'avais vu était absolument chimérique... Mais tout de même le revolver faisait bien dans ma poche.

Quand je pénétrai dans le parc, ces réflexions m'absorbaient encore. Mes yeux baissés rencontrèrent quelques dernières jacinthes, et ainsi je revécus la scène de nos aveux : avoir cueilli ces fleurs ensemble, pour ne devenir l'un pour l'autre que des étrangers indifférents, ce n'était pas possible ! Un attendrissement m'envahissait, et le cœur m'en battait encore, quand j'abordai l'allée des houx ; puis, soudain, l'image éthérée de mon premier amour se précisa, ce fut la Nettie du désir, celle que guettait dans l'ombre le monsieur en habit dont la silhouette m'était apparue au clair de lune ; la lumière printanière pâlit, et je me retrouvai dans les ténèbres de mon ressentiment. Le cœur lourd, je traversai les jardins et, au seuil de la petite porte verte qui donne accès dans l'enclos, je fus pris d'un tremblement tel que je ne pus saisir le loquet. Je vis clairement, dans mon esprit, l'aboutissement fatal de tout ceci ; un froid m'envahit, je devais être blême ; j'eus pitié de moi-même, et m'étonnai de la grimace involontaire qui plissa mes joues mouillées de larmes. Vaincu par mon émotion, je cédai à une violente crise de désolation. Lâchement, je réclamais une minute de répit. Tournant le dos à la porte, je m'éloignai en titubant et m'affalai enfin sur l'herbe, la poitrine secouée de sanglots... Le calme me revint peu à peu, et je restai quelques minutes étendu sans bouger ; l'idée me hantait de renoncer à mes desseins. Puis, soudain, mon émotion s'évanouit comme un nuage et je pénétrai fort posément dans l'enclos.

À travers le vitrage d'une des serres, j'aperçus le vieux Stuart : il regardait devant lui, les mains dans les poches, si profondément absorbé qu'il ne me remarqua même pas ; l'aspect général du cottage présentait quelque chose d'insolite. Quand, après une courte hésitation, je fus arrivé devant la façade, je remarquai qu'une des fenêtres du premier, entrebâillée, laissait pendre un brise-bise au bout de sa tringle décrochée ; cela donnait à la maison une physionomie négligée fort peu en rapport avec son apparence coutumière. La porte était grande ouverte et le silence régnait, absolu. Chose inouïe, à deux heures de l'après-midi, il y avait encore, sur une des chaises de la salle, trois assiettes sales l'une dans l'autre, avec des couteaux et des fourchettes. J'entrai, déconcerté par ce désordre ; mais soudain, revenant sur mes pas, je saisis le heurtoir et rompis le silence en appelant d'une voix que je rendis aussi gracieuse que possible. Pas de réponse. J'étais là, immobile, et, dans l'attente, ma main glissa instinctivement jusqu'à mon arme. Un pas se fit entendre au premier et tout retomba dans le silence. La tension de mes nerfs me rendit toutes mes facultés : je portais la main de nouveau sur le heurtoir quand Mimi se montra dans l'encadrement de la porte ; nous nous dévisageâmes un instant sans mot dire ; elle était toute décoiffée et sa figure portait des traces de larmes ; elle sembla sur le point de parler, puis descendit quatre à quatre le perron.

– Écoute, Mimi, – m'écriai-je, en courant après elle. – Qu'est-ce qu'il y a, Mimi ? Où est Nettie ?

Mais la fillette disparut à l'angle de la maison. Au moment où je me demandais si je devais la rejoindre, j'entendis une voix au premier.

– Willie ! – C'était la voix de Mme Stuart. – Willie, est-ce toi ?

– Oui, c'est moi, – criai-je. – Où êtes-vous tous ? Où est Nettie ? J'ai quelque chose à lui dire.

Elle ne répondit pas, mais, au frou-frou de sa jupe, je jugeai qu'elle avait gagné le palier. J'avançai jusqu'au pied de l'escalier, espérant qu'elle allait descendre. Et tout à coup, le plus étrange amalgame de sons, de sanglots, de paroles inarticulées, retentit au-dessus de ma tête ; c'étaient des bruits gutturaux, des exclamations angoissées, des paroles étouffées qui éclatèrent enfin en un grand cri de détresse. On aurait pu supposer que c'étaient les vagissements d'un enfant désolé.

– Je ne peux pas ! – geignait la voix. – Peux pas... peux pas... – continua-t-elle à bredouiller.

Cette émission de sons étranges ne pouvait, me disais-je, provenir d'une petite femme aux allures maternelles et bienveillantes, en qui je n'avais vu jusqu'alors que l'inégalable confectionneuse de gâteaux secs : j'en fus littéralement épouvanté. Gravissant l'escalier quatre à quatre, je me trouvai en face de Mme Stuart qui, affalée, les coudes sur la commode, devant la porte de sa chambre à coucher, était en proie à un accès de larmes, comme je n'en vis jamais ; une torsade de cheveux, échappée de son chignon, pendillait en spirale entre ses épaules. Je n'avais jamais remarqué qu'elle eût des cheveux gris. Entre deux sanglots, Mme Stuart se lamentait.

– Oh ! faut-il que j'aie la honte de te dire une chose pareille, Willie !

Et sa tête retombait, le flot de larmes coupant ses paroles. Je restai muet d'étonnement, puis me rapprochai d'elle. Je me rappelle encore que son mouchoir était trempé comme un linge qu'on sortirait de l'eau.

– Oh ! faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour maudit ! – répétait-elle, larmoyante. – J'aurais préféré la voir morte à mes pieds !

Je commençais à comprendre.

– Où est Nettie ? Parlez, parlez, je vous en supplie, – articulai-je, la gorge serrée.

– Faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour ! – reprit Mme Stuart, en guise de réponse.

J'attendis que le calme lui fût revenu. Je ne pensais plus à mon arme et ne pouvais plus desserrer les dents. Bientôt, Mme Stuart parut plus maîtresse d'elle-même, et, se redressant, elle essuya ses paupières boursouflées.

– Willie, elle est partie, – dit-elle, dans son dernier sanglot. – Elle s'est sauvée, elle a quitté les siens. Oh ! quelle honte, Willie ! Quel péché !

S'affalant sur mon épaule, elle m'étreignait, dans sa douleur, souhaitant encore que sa fille fût morte. Tremblant de tout mon être, mais d'une voix dont je cherchais à maîtriser l'émotion :

– Savez-vous où elle est allée ?

Je ne pus rien tirer de la pauvre femme, toute à son affliction, et je dus lui prodiguer des paroles d'espoir et de consolation, alors que mon âme succombait sous le poids des choses irrévocables.

– Nous n'en savons rien, – soupira-t-elle. Puis, avec une sorte de volubilité : – Hier matin, elle est sortie. « Tu te fais belle, lui ai-je dit, pour une visite du matin. » – « À belle

journée, belle parure », répliqua-t-elle. Oh ! Willie, ce sont ses dernières paroles… pas un mot de plus, Willie, à moi qui l'ai nourrie de mon lait !

– Calmez-vous, voyons, calmez-vous, – murmurai-je. – Vous ne savez pas où elle est ?

– Elle est partie toute souriante, tirée à quatre épingles, partie pour toujours de cette maison, comme heureuse de s'en aller. – (Et un écho dans mon cœur répétait : « heureuse de s'en aller ».) – « Tu es bien belle, ce matin, lui ai-je dit, bien belle. » « Laisse la fillette se pomponner, pendant qu'elle est jeune », fit le père. Et elle avait préparé un paquet de ses effets, qu'elle avait caché dans la haie. Oh ! elle est partie pour toujours, c'est sûr !

Mme Stuart s'était calmée, et, après une courte interruption, elle reprit :

– Qu'elle se pomponne, pendant qu'elle est jeune !… Comment continuer à vivre maintenant, Willie ?… Oh ! il n'a rien dit, lui, mais il est comme une bête frappée à mort. C'est au cœur que le coup a porté, c'était sa fille préférée ; jamais il n'a aimé Mimi comme il aimait celle-là. Ah ! elle lui fait saigner le cœur…

– Mais où donc est-elle partie ?

– Est-ce que nous savons, nous ? Elle a abandonné les siens, elle veut agir à sa guise. Oh ! Willie, j'en mourrai ! Ah ! je voudrais qu'elle et moi nous fussions couchées dans la même tombe…

– Mais, – dis-je avec effort et en humectant de ma langue mes lèvres desséchées, – il se peut qu'elle vous ait quittés pour se marier.

– Oh ! si cela pouvait être ! J'ai prié pour cela ! J'ai prié le bon Dieu qu'il ait pitié d'elle… de lui, de celui avec qui elle est…

Je sursautai.

– Qui ça ?

– Dans sa lettre, elle a dit que c'était un gentleman, oui, elle l'a dit que c'était un gentleman.

– Elle vous a donc écrit ? Puis-je voir la lettre ?

– C'est son père qui l'a.

– Mais alors, si elle a écrit ?… Quand a-t-elle écrit ?

– La lettre est arrivée ce matin.

– Mais d'où venait-elle, cette lettre ? On peut savoir par le cachet…

– Elle ne dit pas où elle est. Elle nous prévient seulement qu'elle est heureuse… Elle raconte que l'amour l'a prise comme un ouragan…

– Quelle blague ! – interrompis-je avec un juron. – Où est la lettre ? Montrez-la-moi. Et quant à votre gentleman…

Elle me fixa tout à coup.

– Vous savez qui c'est ? – soufflai-je.

– Willie ! – protesta-t-elle.

– Vous savez qui c'est, qu'elle l'ait nommé ou non ?

Son regard essaya une muette dénégation.

– C'est le jeune Verrall ?

Nos regards s'étaient compris.

Elle retomba affalée sur la commode, serrant dans sa main son mouchoir trempé, et je vis bien que je n'en tirerais plus rien, qu'elle avait fui l'obsédante interrogation de mes yeux.

Toute la pitié qu'avait pu m'inspirer son chagrin se dissipa du coup. Elle savait aussi bien que moi que le séducteur de sa fille était le fils de leur maîtresse ; elle le savait depuis longtemps, elle l'avait deviné. Je la regardai un instant encore, stupéfait et écœuré. Puis, ma pensée se reporta soudain vers le vieux Stuart, debout là-bas, dans la serre, et je redescendis l'escalier ; en levant les yeux une dernière fois, je vis la mère Stuart qui, courbée encore à moitié, se relevait pour regagner sa chambre.

VI

Le vieux Stuart faisait pitié.

Je le retrouvai, toujours inerte, dans la serre où je l'avais d'abord aperçu. Il ne fit pas un mouvement à mon approche ; un simple coup d'œil de mon côté, puis il reprit sa contemplation des pots et des fleurs, devant lui.

– Eh bien, Willie, c'est un jour noir pour nous tous, – dit-il.

– Qu'allez-vous faire ? – questionnai-je.

– La mère en est si affectée que je suis venu ici.

– Qu'avez-vous l'intention de faire ?

– Que veux-tu qu'un homme fasse en un cas pareil ?

– Qu'un homme fasse ! – criai-je. – Qu'un homme fasse !...

– Il devrait l'épouser.

– Pour ça oui ! – répliquai-je – il faudra bien qu'il l'épouse !

– Il le devrait, – reprit le père. – C'est... c'est cruel. Mais moi, que veux-tu que je fasse ? Supposons qu'il ne veuille pas réparer... Et c'est probable qu'il ne le voudra pas... que faire, alors ?

Sa tête retomba sous le poids de son désespoir.

– Tiens, vois-tu ce cottage ? – fit-il, poursuivant l'argumentation intérieure que j'avais dû interrompre, – nous y avons passé notre vie, on peut dire... En déguerpir ! À mon âge... on ne peut pourtant aller mourir dans un taudis !

Je restais muet, m'efforçant, dans l'intervalle de ses phrases décousues, de deviner sa pensée. Je n'hésitais pas à trouver abominables sa léthargie morale et la flottante pauvreté de ses raisonnements.

– Vous avez sa lettre ? – demandai-je brusquement.

Il glissa la main dans sa poche de gousset, demeura immobile un temps, puis, comme sortant d'un songe, tira la missive de son enveloppe et me la tendit. Enfin, se tournant vers moi pour la première fois :

– Qu'est-ce que tu as au menton, Willie ?

– Ce n'est rien, je me suis cogné.

Et j'ouvris la lettre. C'était un papier de fantaisie vert pâle, et le style me parut plus médiocre et plus banalement prétentieux encore que de coutume.

L'écriture ne trahissait aucune émotion ; les caractères étaient arrondis, droits et nets, au point de rappeler un cahier de classe. Les lettres de Nettie m'avaient toujours fait l'effet d'un masque sur son image ; elles s'abaissaient comme un rideau devant le charme changeant de son visage ; le son clair de sa voix légère s'étouffait dans le souvenir, comme si l'on se fût trouvé tout à coup en face d'un autre être, né de cette page calligraphiée.

Voici la lettre :

Ma chère Mère,

Ne vous tourmentez pas de mon départ. Je suis en lieu sûr avec quelqu'un qui m'entoure d'affection. Je suis désolée à cause de vous tous, mais cela devait arriver. L'amour est chose étrange et s'empare de vous, soudain, on ne sait comment. N'allez pas croire que j'éprouve de la honte ; je suis fière de mon amour, et vous n'avez pas à vous soucier outre mesure de mon sort. Je suis très, très heureuse (ceci souligné plusieurs fois).

Mille baisers à Père et à Mimi.

Votre fille qui vous aime.

NETTIE.

Le drôle de petit document ! Je le vois maintenant tel qu'il est, enfantin et simple, mais, à ce moment-là, je ne le lus

qu'avec un sentiment d'angoisse et de rage contenue. Cette lecture me plongea dans un abîme de honte et de désespoir. Il me semblait que je ne pouvais plus relever la tête avant d'avoir accompli ma vengeance. Je restai en contemplation devant cette écriture d'écolière, redoutant de parler ou de bouger ; enfin, je jetai les yeux sur Stuart ; il tenait l'enveloppe entre ses doigts calleux, et fixait, de son regard baissé, le timbre de la poste.

– On ne peut même pas savoir où elle est, – dit-il en retournant l'enveloppe avec un geste impuissant. – C'est dur pour nous, Willie… elle n'avait vraiment pas à se plaindre… Choyée par tous, on ne lui laissait même pas faire le ménage, et la voilà envolée comme un oiseau qui a senti ses ailes… Pas un mot de confiance envers nous, c'est ça qui me renverse… Elle risque… Mais voilà… qu'est-ce qui va lui arriver ?

– Et à lui, qu'est-ce qui va lui arriver ?

Il remua la tête, comme pour témoigner que la solution de ce problème dépassait ses moyens.

– Vous allez les relancer, – continuai-je d'une voix tranquille. – Vous allez le forcer à l'épouser.

– Où veux-tu que j'aille ? – interrogea-t-il, désarmé, en me tendant l'enveloppe, – et qu'est-ce que je pourrais faire, quand même je saurais… Comment veux-tu que je laisse les jardins ?

– Bon Dieu ! – m'écriai-je. – Les jardins ! Il s'agit de votre honneur, mon bonhomme. Si elle était ma fille… si… si elle était à moi, je… je mettrais la terre sens dessus dessous… Et vous allez supporter ça !…

Je suffoquais.

– Que faire ?

– Forcez-le à l'épouser ! Cravachez-le, je vous dis, cravachez-le !

Il se gratta pensivement les poils de la joue, entrouvrit la bouche, et secoua la tête. Puis, avec un ton d'intolérable et douce sagesse, il dit :

– Des gens comme nous, vois-tu, Willie, ne peuvent pas faire ces choses-là.

Je manquai devenir fou ; je l'aurais giflé. Jadis, étant gamin, je trouvai un jour un oiseau mutilé par un chat, et, dans un accès d'horreur et de pitié, je l'achevai. C'est ce sentiment que j'éprouvais devant cette âme éclopée, se débattant dans la poussière devant moi ; puis, tout à coup, je me désintéressai de lui et de sa misère.

– Voyons ? – fis-je.

Il me tendit l'enveloppe, comme à contrecœur.

– Voilà, – dit-il, et son gros doigt m'indiqua le timbre. – Y connais-tu quelque chose ?

Le timbre adhésif, habituel en ces temps-là, était oblitéré par le cachet circulaire de la poste, lequel portait le nom du bureau expéditeur et la date d'expédition ; l'impression était imparfaite, par défaut d'encrage, et la moitié des lettres manquaient. Je pouvais distinguer :

HAP AMP. et au-dessous

D. S. O.

Je devinai le nom, dans un éclair intuitif : Shaphambury !... Les lacunes mêmes façonnaient ce nom pour mon esprit, et peut-être aussi, à peine visibles, d'autres lettres se laissaient-elles deviner. C'était une ville de la côte est, dans le Norfolk ou le Suffolk.

– Comment ! – m'écriai-je.

Mais je m'interrompis soudain. Pourquoi le lui dire après tout ?

Le vieux Stuart avait vivement levé les yeux, et me dévisageait presque peureusement.

– Tu n'as pas trouvé ? – balbutia-t-il.

Je casai ce nom, Shaphambury, dans ma mémoire, et lui repassai l'enveloppe.

– J'ai cru d'abord que ça pourrait être Hampton.

– Comment, Hampton ? Où trouves-tu Hampton, Willie ? Tu y vois encore moins que moi.

Il glissa la lettre dans l'enveloppe et se redressa pour la replacer dans son gousset.

Décidé à mettre tous les atouts dans mon jeu, j'écrivis, très vivement et à l'abri de son regard, sur ma manchette défraîchie, le mot Shaphambury. Je me retournai ensuite d'un air fort tranquille et commençai une phrase banale... laquelle ? Je ne sais, mais je n'eus pas le temps d'achever, car, en levant les yeux, je vis une troisième personne devant la porte de la serre.

VII

C'était Mme Verrall, mère.

Je voudrais vous dépeindre exactement cette vieille petite dame, extraordinairement blonde, au profil aquilin, avec une physionomie timide, malgré un grand air de dignité assumée. Elle était fort richement mise. « Richement mise », j'aimerais souligner ces mots. Il n'est personne au monde aujourd'hui qui soit aussi richement mis que l'était cette vieille dame ; cette somptuosité nous est inconnue désormais. Mais n'allez pas vous figurer des coupes extravagantes ou des splendeurs de coloris : le noir et le marron dominaient dans cette toilette, dont toute l'opulence provenait de la valeur des étoffes et des garnitures. Elle affectionnait les soies brochées, aux dessins compliqués, les coûteuses dentelles noires sur transparents de satin crème ou mauve, les empiècements et parements ouvragés où s'enlaçaient des tortils de velours, et, en hiver, des fourrures rares. Elle était exquisément gantée ; des chaînes d'or et de perles orgueilleusement simples et d'innombrables bracelets enserraient sa petite personne ; il était évident que le moindre détail de sa toilette avait plus coûté que la garde-robe d'une douzaine de jeunes filles comme Nettie ; son chapeau affectait une modestie qui dédaignait toute parure. La richesse, voilà la première impression que donnait cette vieille dame ; la seconde était une irréprochable propreté : on sentait que la vieille Mme Verrall était impeccablement propre. Vous auriez pu faire bouillir ma pauvre vieille mère dans l'eau de cristaux pendant un mois qu'elle n'aurait jamais été aussi propre que Mme Verrall l'était manifestement et tous les jours. Mais ce qui dominait sa tournure générale, c'était la confiance en soi et la certitude de la subordination du monde entier à sa grandeur.

Bien que pâle et un peu essoufflée, ce jour-là, elle n'avait rien perdu de cette assurance ; elle venait évidemment

entretenir le vieux Stuart de l'explosion de passion qui avait jeté un pont naturel sur l'abîme qui séparait leurs deux familles.

Me voici de nouveau réduit à employer des mots inintelligibles pour mes plus jeunes lecteurs. Ceux qui connaissent notre monde tel qu'il est depuis le Grand Changement jugeront inconcevable une bonne partie de ce que je vais raconter. Je ne puis plus m'en référer au témoignage des journaux de jadis : l'état de choses que je décris était si bien accepté par tous qu'on n'eût jamais songé à l'analyser ni à le commenter. L'Angleterre et l'Amérique, tout comme le reste du monde civilisé, étaient alors partagées en deux classes : les gens bien assis et ceux qui se tenaient debout : – ceux qui jouissaient de la sécurité et ceux qui en manquaient totalement. Il n'y avait dans ces deux pays aucune vraie noblesse ; les lords anglais, par une erreur commune, étaient considérés comme nobles, mais ni la loi ni les coutumes n'anoblissaient leurs familles ; la noblesse pauvre de Russie, par exemple, ne trouvait nulle analogie parmi nous ; une pairie était un titre de possession héréditaire, qui, comme le domaine foncier, n'intéressait que les aînés de la maison ; il n'entraînait, ce titre, aucun lustre de noblesse oblige ; tout le reste du monde était, en droit et en fait, roturier. Mais, par suite de l'établissement de la propriété privée du sol, – née en Angleterre grâce à la déchéance progressive des obligations féodales, en Amérique grâce à l'absence absolue de prévoyance politique, – de vastes domaines avaient fini par se fixer entre les mains d'une petite minorité avec laquelle toutes nouvelles entreprises publiques ou privées devaient nécessairement compter. Cette minorité était amalgamée non pas par quelque tradition de services antérieurs et de distinction originelle, mais par la sympathie naturelle qui lie ceux dont les intérêts sont identiques et qui mènent une existence large et luxueuse. Cette classe était sans frontières bien définies : de vigoureuses individualités, par des moyens le plus souvent violents et douteux, se poussaient sans cesse au rang des gens bien assis, hors de l'insécurité, et vers la certitude du

lendemain ; par contre, les fils et les filles des familles assises pouvaient souvent, soit en gaspillant leurs biens, soit en se mariant dans la classe sans sécurité, soit à la suite d'une conduite dépravée, retomber dans la vie d'anxiété et d'incertitude matérielle, lot commun du plus grand nombre, c'est-à-dire de ceux qui, dépourvus de tout bien foncier, n'arrivaient à exister légalement qu'en travaillant directement ou indirectement pour la classe solidement assise. Et telle fut, avant le Grand Changement, la pauvreté de notre intelligence, tel fut l'égoïsme de nos sentiments que fort peu de ces jouisseurs auraient pu concevoir que cet ordre de choses ne fût fatal et naturel.

C'est la vie de ceux que talonnait cette insécurité quotidienne que j'expose ici, et je voudrais vous faire sentir quelque peu son amertume désespérée ; toutefois, n'allez pas vous imaginer que les autres vécussent des heures de bonheur paradisiaque. Ils étaient forcés de contempler à leurs pieds, sans rien y démêler, l'abîme où grouillait la foule en détresse ; la vie autour d'eux était laide ; laides les sordides masures, laide la cohue en guenilles ; laids les étalages vulgaires où s'approvisionnait un peuple miséreux. Sous la tranquillité superficielle de leur esprit s'agitait un doute, une appréhension, et non seulement ne se préoccupaient-ils pas des questions d'économie sociale, mais ils affichaient un désir instinctif de n'y pas penser. Leur sécurité n'était pas telle qu'ils ne redoutassent de reglisser à l'abîme, et leur ingéniosité s'inquiétait sans cesse et peu noblement de s'unir les uns aux autres par de nouveaux liens, de cultiver leurs « relations » et leurs intérêts, de consolider et d'améliorer leur position. Lisez seulement ceux de leurs livres qui nous restent : c'est dans Thackeray que vous trouverez la plus savoureuse description de ces existences. La maladie n'avait nul égard aux distinctions de classes, et leurs serviteurs donnaient aux gens bien assis de constants ennuis ; à chaque génération ils se lamentent sur la décadence de la fidélité chez les serviteurs, fidélité hypothétique qu'aucune

génération ne connut jamais : un monde pourri dans un de ses membres est pourri dans tout le corps social. Persuadés qu'il n'y avait pas assez de biens pour tous, les gens bien assis attribuaient une fatalité divine à cet état de choses et ils sauvegardaient passionnément leurs prétendus droits à la part disproportionnée qu'ils détenaient. Ils se groupaient mondainement en « Société », et leur choix de ce mot pour qualifier leur groupement dit assez bien la valeur de leur philosophie sociale ; aussi bien, si vous pouvez vous rendre compte de ces idées qui forment la base du vieux système, vous percevrez facilement l'horreur que provoquait chez ces gens le mariage d'un des leurs dans la classe dépourvue de sécurité matérielle. Leurs filles et leurs femmes se prêtaient rarement à ces mésalliances, et pour l'un et l'autre sexe, la chose prenait l'allure d'un crime et d'un désastre social : tout était préférable à cette monstruosité.

Le sort abominable des filles pauvres qui, cédant à la nature, avaient négligé la formalité du mariage ne vous est guère connu, et vous ne concevez pas sans difficulté la situation de Nettie et du jeune Verrall l'un ou l'autre devait nécessairement pâtir, et comme tous deux étaient en proie à une grande exaltation émotionnelle, et capables par conséquent des plus étranges générosités réciproques, voici la question qui se posait à cette mère inquiète : son fils serait-il la victime élue, et Nettie, en conclusion de ce commerce téméraire, ne reparaîtrait-elle pas comme la maîtresse légale du château de Checkshill ? Les chances n'étaient pas grandes en faveur de cette éventualité, mais il y en avait des exemples.

Ces lois sociales et ces coutumes nous semblent aujourd'hui l'invention de quelque fou à l'esprit pernicieux ; c'étaient toutefois des faits incontestés et la règle quotidienne de ce monde évanoui. Par contre, tout rêve d'amélioration y était taxé de démence. Pensez-y un instant. La jeune fille que j'adorais de toute mon âme et à laquelle j'étais prêt à sacrifier

ma vie n'était pas digne d'épouser le jeune Verrall ! Et pourtant, je n'avais qu'à regarder ce beau jeune homme à la figure sans caractère, pour reconnaître en lui un être plus faible et nullement meilleur que moi. Elle serait son jouet jusqu'à ce que, lassé, il la rejetât, et le poison social avait à ce point corrompu la nature de Nettie, l'habit du jeune oisif, son allure dégagée, son argent lui avaient paru choses si belles, comparées à ma misère, qu'elle avait consenti à tout sans arrière-pensée. Et, néanmoins, le fait de critiquer ces conventions sociales était la marque, alors, de ce qu'on appelait : la haine des classes, et des prédicateurs bien nés nous sermonnaient longuement, à la moindre récrimination contre une injustice tellement criante qu'aucun homme aujourd'hui vivant ne consentirait à la subir ou à en profiter.

À quoi bon prêcher l'amour et la paix, quand ce n'était partout que lutte et exécration ? S'il existait, dans le désarroi de ce vieux monde, un espoir, on ne le pouvait entrevoir que dans la révolte et la guerre à mort.

Si vous avez saisi tout ce qu'avaient de honteux et de grotesque ces conditions d'existence, vous êtes à même de conjecturer de quelle façon j'interprétai d'emblée l'apparition de Mme Verrall.

Elle venait proposer un compromis. Et les Stuart étaient prêts à transiger, ce n'était que trop évident.

Une révolte de dégoût, en face de ces pourparlers qui allaient avoir lieu entre Stuart et la châtelaine, m'amena à agir avec violence et avec un manque de bon sens absolu. J'éprouvais le besoin de m'évader, pour ne pas être témoin de la scène, pour ne pas même voir le premier geste du vieux Stuart, de m'évader à tout prix.

– Je file, – dis-je, en lui tournant le dos sans dire adieu.

Je ne pouvais m'esquiver qu'en passant devant la vieille dame ; aussi, je marchai droit sur elle : à mon approche, elle ouvrit la bouche, écarquilla les yeux, plissa le front. Elle me prenait évidemment, à première vue, pour un quidam assez alarmant et, devant ma façon de foncer sur elle, pour ainsi dire, elle demeura bouche bée, en haut des trois ou quatre marches qui descendaient dans la serre. Mon allure était si déterminée qu'elle recula d'un pas pour me laisser place, avec un air de dignité offensée.

Je ne fis aucun signe de salutation, et pourtant je la saluai, somme toute, à ma façon. Ce n'est pas le cas ici de m'excuser, et si j'ai seulement pu vous exposer clairement les circonstances de temps, de lieu et de personnes, vous comprendrez et vous me pardonnerez… Je débordais du désir brutal et irrésistible d'insulter une opulente propriétaire.

J'interpellai cette pauvre petite vieille, si richement accoutrée, dans les termes suivants, où je l'englobais dans un pluriel injurieux :

– Odieux voleurs de terre, vous voilà donc venus pour leur offrir de l'argent ?

Et, sans attendre sa riposte, je la dépassai brutalement, les poings fermés, ayant hâte de me sentir loin d'elle.

Quel effet avais-je pu produire sur cette vieille dame pour qui je n'avais été, jusqu'à ce jour, qu'une petite entité humaine, entr'aperçue peut-être comme une tache noire insignifiante, cheminant au long de ses futaies ? Que signifiait pour elle mon apparition, au moment précis où, en proie à une douleur intime, elle venait, parée de son prestige, chercher dans ses propres serres le vieux Stuart, son jardinier ? Avec un grossissement cinématographique, je m'étais avancé vers elle, du fond de

l'allée, grandissant à chaque pas, jusqu'à me dresser, magnifié, au-dessus d'elle, comme le fantôme presque d'une révolution, cependant qu'à ses oreilles retentissait le grondement déplacé de mes insultes inintelligibles. Elle avait cru sans doute voir surgir l'anéantissement ; puis, soudain, le fantôme s'était évanoui, le monde reprenait, à ses yeux, son cours normal, et mon passage ne laissait dans son esprit que le sentiment d'un vague péril.

Mon erreur d'alors était de considérer globalement les riches comme de volontaires exploiteurs, pleinement conscients de l'iniquité de leurs privilèges, clairement renseignés sur leurs injustices qu'ils se refusaient obstinément à redresser. De fait, la vieille Mme Verrall était aussi incapable d'un doute sur la parfaite moralité des droits de sa famille à dominer toute une partie du pays qu'elle eût été incapable de critiquer les Trente-Neuf Articles fondamentaux de l'Église Établie, ou d'examiner la légitimité des autres assises sur lesquelles reposait sa sécurité.

Elle avait pu ressentir de la peur, mais y démêler quoi que ce soit, elle ne l'avait certainement pas essayé.

Nul de sa classe ne comprit, en ces jours de révolte, les soudaines lueurs de haine jaillies de l'ombre. Pour ces gens, c'était comme une sinistre figure de chemineau qu'éclaire soudain la lanterne d'une voiture et que la nuit engloutit de nouveau, – un cauchemar auquel il ne faut pas attacher d'importance, et dont on écarte l'obsession au réveil.

CHAPITRE IV
LA GUERRE

I

De l'heure où j'avais craché l'insulte à la figure de la vieille Mme Verrall, je devins un être représentatif : je me sentais le délégué de tous les déshérités du monde. Pour moi, inutile de prétendre aux satisfactions de l'orgueil et du plaisir... désormais, je clamerais la révolte contre Dieu et les hommes ; désormais, plus d'hésitation, plus de fluctuation de volonté ; mon siège était fait, ma résolution prise : je devais protester et mourir.

Je tuerais Nettie, Nettie qui m'avait souri, qui s'était promise à moi et s'était donnée à un autre, Nettie qui personnifiait maintenant les délices mortes, les imaginations fanées d'un cœur adolescent, toutes les joies de la vie inaccessibles à présent. Je tuerais Verrall, symbole, lui, de tous ceux qui profitaient de l'injustice incurable régnant dans notre ordre social. Je les tuerais tous deux, et, cet acte accompli, je me brûlerais la cervelle, et ma vengeance serait la conséquence de mon refus à me soumettre à cette existence.

Ma décision était irrévocable, et ma fureur croissait monstrueusement, cependant qu'au-dessus de moi, effaçant l'éclat des étoiles, triomphant de la pâle lumière de la lune à son dernier quartier, le gigantesque météore voguait vers le zénith.

« Il faut que je les tue ! Il faut que je les tue ! » criais-je à pleine voix, pendant cet accès de rage frénétique. Depuis longtemps, en proie à une fièvre de faim et de fatigue, j'errais sur la varenne, vers Lowchester, et, maintenant que la nuit était tombée, je me trouvais avoir pris instinctivement le chemin de la maison. J'avais franchi ainsi quelque vingt-cinq kilomètres, sans songer même au repos, et je n'avais rien mangé ni bu depuis le matin. À coup sûr, je devais avoir perdu la raison, mais le souvenir m'est resté de mes divagations.

Parfois je marchais en pleurant à travers cette atmosphère lumineuse qui n'était ni le jour ni la nuit. D'autres fois, j'apostrophais et j'invectivais ce que j'appelais l'Esprit de Toutes Choses, m'adressant toujours au glorieux phénomène du firmament.

– Pourquoi suis-je ici à souffrir tant d'ignominie ? – clamais-je vers le ciel. – Pourquoi m'avoir donné un orgueil que rien ne satisfait ? Est-ce une farce que le monde ? Est-ce un mauvais tour que tu joues à tes hôtes ? Moi-même, j'aurais plus d'esprit que cela… Oui, tu pourrais apprendre, de moi, un peu de décence et de pitié. Pourquoi ne pas anéantir tout cela ? Me suis-je jamais amusé à tourmenter, jour après jour, quelque malheureux vermisseau, gâchant, pour qu'il s'y enlise, une boue répugnante, le meurtrissant, l'affamant, le raillant ? Pourquoi le fais-tu, toi ? Tes plaisanteries sont lourdes ! Essaie autre chose, entends-tu ? Invente un jeu moins infernalement douloureux. Tu éprouves mon âme, tu me façonnes à ta forge ? Allons donc ! Oublies-tu que j'ai des yeux pour voir ?… Comment m'expliqueras-tu le crapaud qu'écrase la charrette, l'oiseau que déchire le chat ?

Et j'accentuais tous ces blasphèmes d'un pauvre geste d'orateur démagogue.

– Répondras-tu ?

Huit jours auparavant, à peine, le clair de lune régnait encore, blanc et noir, à travers le parc et ses futaies ; cette nuit, la lumière était livide et ressemblait à un brouillard diaphane. Une brume blanche roulait nonchalamment au ras du sol, parmi les herbes, et les grands arbres dressaient au-dessus de cette mer translucide leurs silhouettes de fantômes. Immense, étrange et vaporeux m'apparaissait le monde, cette nuit-là, et pas une âme n'était dehors. Moi seul rôdais dans ce désert, et seule ma petite voix fêlée rompait la solennité de ce silencieux mystère. Tantôt j'éclatais encore en blasphèmes ; tantôt je continuais mon chemin, butant aux obstacles, l'esprit vide, et tantôt ma torture morale m'étreignait de nouveau. Parfois, brusquement, un bouillonnement de rage montait en moi, quand je pensais à Nettie, riant et se moquant de moi, quand je les voyais, elle et son Verrall, enlacés dans les bras l'un de l'autre.

– Ça ne sera pas ! – hurlais-je. – Ça ne sera pas !

Dans un de ces accès de furie, je sortis mon revolver de ma poche et je le déchargeai trois fois dans le silence de la nuit. Les balles sifflèrent en déchirant le calme nocturne ; les arbres interloqués se racontèrent, en échos diminués, ce que je venais de faire ; puis, avec la lenteur des choses inéluctables, la nuit vaste et patiente me submergea dans sa sérénité. Mes coups de feu, mes malédictions, mes blasphèmes, mes prières, – car, par instants, j'invoquais et j'implorais les puissances divines, – tout s'engloutit dans le silence inexorable. Ce fut, pourrais-je dire, comme un cri de détresse, tranquillisé soudain, étouffé, dilué dans l'écrasante quiétude du resplendissement de l'astre. Le retentissement de mes coups de feu, leur, choc sur l'ambiance, avait été énorme, puis s'était apaisé graduellement ; et je restai debout, sur place, stupéfait, le revolver à la main, ma surexcitation abattue par quelque chose que je ne parvenais pas

à comprendre. Enfin, je levai les yeux, vers le météore, que je fixai longuement.

– Qui es-tu ? – l'apostrophai-je.

J'étais comme un homme qui, dans une contrée déserte, entend soudain une voix…

Et cela aussi passa…

Je me souviens qu'en arrivant au sommet de Clayton Crest, la solitude me frappa ; la foule n'était pas là, qui tous les soirs venait contempler la Comète ; le chétif prédicateur qui exhortait les pécheurs à faire pénitence avant le Jugement n'était pas dans le terrain vague, au bout des palissades. C'est que minuit avait sonné depuis longtemps : tous avaient regagné leurs logis. Mais je n'y pensai pas tout d'abord, et c'est cette solitude qui me rendit perplexe ; même les réverbères, qu'on avait éteints à cause de l'éclat de la Comète, accentuaient l'aspect insolite de ces parages familiers. En passant devant le petit libraire de High Street, qui avait depuis longtemps clos ses volets, un placard oublié frappa ma vue ; j'y lus en grandes lettres ces mots :

LA GUERRE.

Figurez-vous les rues vides, où ne retentissait que l'écho de mes pas, et, soudain, mon arrêt en face du placard, dans le silence absolu de la ville endormie ; l'affiche hâtivement posée, un peu de travers, recroquevillée aux angles, mais distincte et éloquente à la lueur du météore, et sur laquelle hurlait ce mot sans réponse, terrible et prophétique d'un mal sans mesure : la Guerre.

II

Je m'éveillai dans cet état d'apaisement qui suit si souvent les violentes secousses morales.

Il était tard ; ma mère se tenait à mon chevet, m'apportant, sur un plateau éraillé, mon déjeuner du matin.

– Ne te lève pas encore, chéri, – dit-elle doucement, en posant le plateau sur mes genoux. – Tu es rentré à trois heures cette nuit, et tu devais être bien fatigué, car tu as dormi comme un plomb. Ah ! Tu m'en as fait une peur, avec ta figure pâle et tes yeux luisants... et tu trébuchais en grimpant l'escalier.

– J'ai été à Checkshill, – répliquai-je, cependant qu'un regard jeté sur la poche de mon veston à la proéminence significative me rassurait ; elle n'avait pas touché à mes vêtements... – Tu sais, peut-être...

– Oui, j'ai reçu une lettre hier soir.

Et, s'inclinant doucement vers moi, elle effleura mes cheveux d'un baiser. Pour un moment, nous restâmes là, sa joue contre ma tempe.

– Ne touche pas à mes frusques, maman, – dis-je vivement, au geste qu'elle fit de les ramasser. – Je suis encore capable de me donner un coup de brosse. – Et, comme elle s'en allait, je l'étonnai en murmurant doucement : – Pauvre vieille mère, va... Oui, je comprends... mais laisse-moi un peu...

Et avec la docilité d'une servante bien dressée, elle s'en fut. Pauvre cœur soumis, dont le vieux monde et moi nous avions si mal usé.

Il me sembla, ce matin-là, que j'étais désormais incapable d'un accès passionnel ; je me sentais l'esprit clair et la volonté ferme ; il n'y avait plus ni amour ni haine en moi, et, dans

l'inflexibilité de ma résolution, à peine restait-il une place pour la pitié, pitié de ma mère, de tout ce qui devait lui arriver. Je déjeunai sans hâte, réfléchissant au moyen de me renseigner sur Shaphambury et de m'y rendre ; je possédais pour tout avoir cinq shillings.

M'étant habillé avec soin, et rasé de plus près que d'habitude, ayant choisi le moins élimé de mes faux cols, j'allai à la bibliothèque communale pour étudier la carte. Shaphambury se trouvait sur la côte d'Essex ; le voyage était long et compliqué. Je montai à la gare consulter les indicateurs ; les employés ne purent guère me donner de renseignements exacts, mais le préposé aux billets m'aida à résoudre le problème : il me fallait au moins deux livres sterling. Je regagnai la bibliothèque publique pour réfléchir sur ce que j'avais à faire ; quoique je fusse absorbé dans mon projet, je remarquai une certaine animation de la foule, autour des journaux du matin, qu'on commentait bruyamment ; étonné un instant, je me renseignai vite : c'était la guerre avec l'Allemagne, naturellement. Une bataille navale se préparait, dans la mer du Nord. Que m'importait ! Je repris mes méditations.

Il y avait bien Parload. Irais-je me réconcilier avec lui et lui emprunter la somme ? Je supputai les chances de ce plan. Ensuite, l'idée me vint de vendre ou de mettre en gage quelque chose... Mais quoi ? C'était là le difficile. Je pensai à mon pardessus d'hiver, mais battant neuf il n'avait pas coûté une livre ; et puis à ma montre, mais on ne m'en donnerait que quelques shillings. En additionnant les deux, c'était un commencement. Non sans répugnance, mon esprit se porta sur la petite somme que thésaurisait ma mère en vue du loyer... Elle était très cachottière, à ce sujet ; je savais que les quelques pièces d'or étaient serrées au fond d'une boite à thé, dans sa chambre à coucher. Je savais aussi qu'il me serait presque impossible d'obtenir d'elle, de son plein gré, une partie de cette somme, et, tout en me répétant qu'en face de ma vengeance et

de ma mort aucun futile détail ne comptait, je n'arrivais pas à penser à la boite à thé sans être tourmenté de scrupules. Ne pourrais-je trouver ailleurs ? Peut-être qu'après avoir accumulé ce qui pouvait provenir de diverses sources, déciderais-je ma mère à parfaire la somme.

– Ah ! les autres ! – disais-je, sans haine pour la première fois, en pareil cas. – Ah ! ces fils des riches, ils n'en sont pas à baser leurs romans d'amour sur les générosités du mont-de-piété !... Quoi qu'il en soit, il faut aboutir.

Les heures s'écoulaient, mais je ne m'en inquiétais pas outre mesure. « Aller lentement, c'est aller vite », rabâchait en toute occasion Parload. Je voulais préparer soigneusement mon plan et agir ensuite comme une bombe.

En rentrant, je m'attardai devant la boutique d'un prêteur, mais je jugeai préférable de n'engager ma montre qu'en même temps que mon pardessus. Je déjeunai en silence, tout à mes projets.

III

Après avoir fait justice d'un pudding de pommes de terre, farci çà et là de côtes de choux et de morceaux de lard, j'endossai mon pardessus et sortis de la maison, pendant que ma mère était encore occupée dans son arrière-cuisine.

Cette arrière-cuisine, identique dans tous les sous-sols des maisons comme la nôtre et telles qu'on les concevait jadis, était un réduit humide, fétide et en partie souterrain, en prolongement de la pièce obscure servant de cuisine, de salle à manger et de salon. La saleté caractéristique de ce réduit était augmentée, dans notre cas, par l'ouverture de la soute à charbon, d'où débordaient d'innombrables grains de poussière

que le pied écrasait sur le carrelage ; c'était le refuge de la vaisselle à faire, lavage graisseux, consécutif à chaque repas. Il y régnait une atmosphère de vapeur froide, un relent de choux bouillis ; des maculatures noires et circulaires y disaient le passage des casseroles et des bouilloires enfumées ; des épluchures de pommes de terre étaient arrêtées au passage par la grille d'un tuyau d'écoulement ; des loques infectes, dont l'horreur ne se décrit pas, assumaient le nom de torchons à vaisselle. Tout cela surgit en ma mémoire, à ce nom d'arrière-cuisine. L'autel du sanctuaire était l'évier, augette de pierre qui répugnait au toucher, couverte d'une pellicule de graisse et repoussante pour les yeux ; au-dessus de l'évier s'avançait un robinet d'eau froide, disposé de telle façon que l'eau en rejaillissait nécessairement sur quiconque l'ouvrait ; c'était là notre seule prise d'eau. Qu'on se figure dans ce lieu une petite vieille, fort malhabile à ces travaux, une âme d'abnégation et de sacrifice, vêtue de hardes sordides dont les couleurs primitives se sont confondues en un gris sombre et poussiéreux ; aux pieds, des bottines usées et mal ajustées, et la tête couronnée d'une masse de cheveux gris en désordre : c'était ma mère ; ses pauvres mains déformées par un travail cruel étaient, l'hiver, couvertes de gerçures et d'engelures, et un gros rhume la faisait tousser sans cesse. Pendant qu'elle lave la vaisselle dans ce taudis, je sors subrepticement pour aller mettre en gage mon pardessus et ma montre, afin de pouvoir plus vite abandonner la dolente vieille.

J'éprouvai d'étranges hésitations quand le moment fut venu d'engager les deux objets négociables que je possédais. Redoutant, par timidité, de faire la chose à Clayton, où le prêteur me connaissait, je m'en fus jusqu'à Lynch Street, dans Swathinglea, chez l'homme à qui j'avais acheté mon revolver. Puis, peu soucieux de le mettre si à fond dans mes affaires, je revins sur mes pas. La somme que j'obtins finalement du prêteur de Clayton fut un peu inférieure au prix d'un billet simple pour Shaphambury. Sans renoncer à mon idée, je

retournai à la bibliothèque, afin de m'enquérir si, en faisant à pied une dizaine de kilomètres, je ne pourrais réaliser une économie sur le parcours en chemin de fer. Mais, voilà ! Mes bottines étaient dans un état déplorable ; la semelle gauche s'en allait par morceaux, et je dus convenir qu'un accident qui me déchausserait entraverait singulièrement l'exécution de mon plan ; la semelle tiendrait encore si je la ménageais, mais il ne fallait pas songer à une marche prolongée. J'allai trouver un cordonnier de Hacker Street, mais il me demanda quarante-huit heures pour la plus sommaire réparation.

Je rentrai chez moi quelques minutes avant trois heures, décidé, en tout état de cause, à prendre le train de cinq heures pour Birmingham. Toutefois, la question d'argent n'était pas résolue ; en vain, cherchai-je dans la maison un article de quelque valeur à mettre encore en gage. L'argenterie de ma mère, deux petites louches et une salière, était chez le prêteur depuis quelques semaines déjà, au juste depuis la veille du terme de juin. Néanmoins, mon esprit ne restait pas à court d'expédients hypothétiques.

En gravissant les marches du perron, je remarquai que M. Gabbitas levait soudain la tête, et, derrière ses rideaux rouge terne, m'épiait avec une expression à la fois alarmée et résolue. Tout à coup, il disparut, et, au moment où je m'engageais dans le corridor, il ouvrit brusquement sa porte et me barra le chemin.

Vous vous figurez assez bien, je pense, mon apparence misérable, mon air maussade et taciturne, avec mes vêtements de camelote, râpés et luisants, avec une cravate écarlate toute décolorée, un col et des manchettes éraillés. Ma main gauche s'obstine à plonger dans ma poche de veston, et serre nerveusement un objet qu'elle préfère ne pas lâcher. M. Gabbitas était moins grand que moi, et sa petite taille, jointe à une agilité de mouvements affectée, donnait à première vue

comme une impression d'oiseau. Cette impression, on eût dit qu'il s'efforçait de la produire ; mais, malgré ses petits gestes de tête, il n'avait vraiment rien de cette radieuse vitalité qui caractérise la gent ailée. D'ailleurs, on voit rarement un oiseau essoufflé et le bec ouvert.

M. Gabbitas portait le costume ecclésiastique de l'Église anglicane, qui reste peut-être le plus surprenant entre ceux du vieux monde, et ce costume mal ajusté se présentait sous la forme la moins avantageuse, avec son étoffe noire bon marché, et sa coupe désuète. Les longues basques de la jaquette accentuaient la forme cylindrique du torse et soulignaient les jambes déjà courtes du vicaire. Le nœud blanc, sous le col droit fermant sur la nuque, était visiblement usé. Les yeux derrière les besicles lançaient un regard innocent et le Révérend tenait entre ses dents peu soignées une pipe de bruyère. Son teint était blême, et, bien qu'il eût à peine trente-trois ou trente-quatre ans, sa chevelure poivre et sel s'éclaircissait sur le sommet de la tête.

Si vous pouviez le contempler, en chair et en os, devant vous, il vous apparaîtrait comme la figure la plus étrange dans son insouciance complète de toute beauté et de toute dignité physiques. Vous le trouveriez, à coup sûr, extraordinairement cocasse ; mais, en ces jours-là, il était non seulement acceptable, mais vu avec respect et considération. Il vivait encore il y a quelques années, mais bien changé. Je ne vis en lui, cet après-midi-là, qu'un petit être négligé, empoté, gauche. Son costume, certes, était disgracieux et baroque, mais si vous en aviez dépouillé l'homme, vous auriez aperçu une de ces panses bedonnantes, qui indiquent des muscles flasques et des appétits relâchés ; dans les épaules arrondies, dans la peau jaune et plissée, vous auriez reconnu la même indifférence envers la beauté pure, la même absence de sentiments esthétiques. Vous vous seriez rendu compte que cette déchéance datait de loin, de la naissance, que cette épave physique avait dérivé à vau-la-vie,

se nourrissant de ce qu'elle rencontrait, avalant les croyances qu'elle trouvait en chemin, inerte, et soumise aux forces qui la heurtaient ; de la sorte, elle avait assumé une manière d'existence. Ce n'était pas là l'enfant de l'orgueil et de la volonté, le fruit de la splendide passion d'amour c'était une créature de hasard. D'ailleurs, nous étions tous, alors, des créatures de hasard. Mais pourquoi diable prendre ce ton pour parler de ce pauvre vicaire inoffensif ?

– Comment va ? – dit-il, en affectant une familiarité amicale. – On ne vous a pas vu depuis des semaines. Entrez donc faire un brin de causette.

L'invitation de ce locataire de marque équivalait à un ordre. J'aurais bien voulu l'esquiver, mais je n'eus pas la présence d'esprit de trouver un prétexte pour me récuser.

– Heu... Volontiers, – répondis-je maladroitement. Et je franchis la porte qu'il tenait ouverte.

– Tout à fait charmé, mon ami ! Les interlocuteurs intelligents sont rares dans la paroisse.

– Que me veut-il donc ? – me demandais-je à part moi.

Il trottinait çà et là, avec des gestes d'hospitalité empressée, des phrases entrecoupées, se frottant les mains et me regardant par-dessus ses lunettes. Je pris place dans un fauteuil de cuir qui me rappelait, je ne sais trop pourquoi, celui de certain dentiste de Clayton.

– Il paraît que nous allons avoir du grabuge dans la mer du Nord, – remarqua-t-il d'un ton de plaisanterie innocente. – Enfin, on en est donc venu aux mains !

L'atmosphère intellectuelle de la pièce m'en imposait toujours et je m'en sentais, même en cette occasion, gêné malgré moi. Sur la table, devant la fenêtre, s'étalait un matériel photographique à côté des derniers albums de souvenirs continentaux collectionnés par le maître de céans. Des rayons ornés de festons de toile cirée supportaient ce qui me semblait alors un nombre incroyable de volumes ; il y en avait peut-être huit cents, y compris les albums photographiques du révérend gentleman et ses anciens livres de classe ; ces rayons étaient nichés dans les retraits de la muraille, de chaque côté de la cheminée, au-dessus de laquelle, contre la glace, un écu, aux armes de quelque collège d'Oxford, affirmait l'intellectualité du lieu. En outre, le mur opposé s'ornait d'une photographie où M. Gabbitas paradait en robe et en toque d'étudiant. Au-dessous, était placé le bureau, dont le couvercle, fermé en ce moment, dissimulait, je le savais, des casiers ; c'était le bureau d'un écrivain, me semblait-il, et, de fait, le pauvre homme y mettait au net des sermons de sa composition.

– Oui, – dit-il, debout devant la cheminée, – la guerre devait éclater tôt ou tard. Si nous réussissons à détruire leur flotte, ce sera une affaire terminée.

Il se dressa sur ses orteils et se laissa retomber sur les talons, le regard fixé sur une petite aquarelle de sa sœur, représentant un bouquet de violettes, et suspendue au-dessus d'un petit buffet qui servait à la fois de garde-manger et de cave.

– Oui, – fit-il, sentencieusement.

Je toussai, cherchant un prétexte à m'esquiver ; mais lui, m'invita à fumer – bizarre vieille habitude d'alors. Après mon refus poli, il aborda, sur le ton de la confidence, cette abominable question des grèves.

– La guerre n'y portera pas remède, – proféra-t-il gravement.

Puis, ce fut l'éternelle rengaine : l'insouciance des ouvriers pour le bien-être de leurs femmes et de leurs enfants, sacrifiés à la cause des syndicats. Du coup, j'oubliai mon désir de partir.

– Je ne suis pas de votre avis, – dis-je fermement. – Si les ouvriers ne se mettent pas en grève pour défendre leur syndicat, s'ils le laissent dissoudre, qui soutiendra leurs revendications quand on réduira leurs salaires ?

Il répliqua banalement que les patrons ne pouvaient pas accorder le salaire maximum, quand le charbon était au plus bas prix.

– Ce n'est pas la question, – ripostai-je. – Les patrons n'agissent pas loyalement envers les ouvriers, qui ont raison de se regimber.

Mais M. Gabbitas de répliquer :

– Peut-être pas... Il y a longtemps que j'exerce mon ministère dans les Quatre Villes, et l'injustice ne me semble pas toujours du côté des patrons.

– Ma foi non, le poids de l'injustice retombe toujours sur les ouvriers, – rétorquai-je, en dénaturant volontairement sa phrase.

L'entretien dégénérait en discussion.

– Au diable les patrons et les grèves, – grommelai-je tout bas ; mais j'étais incapable de trouver une excuse pour filer, et mon irritation se trahit dans le ton de ma voix.

Trois petites taches rouges apparurent sur les joues et le nez de M. Gabbitas, mais sa voix, à lui, ne manifesta aucunement le dépit que lui causaient mes contradictions.

– Voyez-vous, – repris-je, – je suis socialiste, et je ne pense pas que le monde ait été créé pour qu'une petite minorité danse sur toutes les autres têtes.

– Mon cher garçon, je suis aussi socialiste que vous, – riposta le Révérend Gabbitas. – Qui n'est pas socialiste, aujourd'hui ? Mais cela ne comporte nullement la haine des classes.

– C'est que vous n'avez pas senti sur vous le talon de la maudite Société. Moi, je l'ai senti.

– Allons, – commençait-il, quand un bruit, dans le corridor, lui coupa la parole.

Ma mère avait ouvert à quelqu'un et frappait timidement à la porte.

– Ouf ! – fis-je, mentalement, et je me levai d'une pièce ; mais son geste me retint.

– Non, non, restez, ce n'est que pour le secours des Dorcas. Entrez ! – Et, se retournant vers moi : – Notre conversation commençait à devenir intéressante. Accordez-moi un instant.

Miss Ramell, une personne un peu mûre, très adonnée aux bonnes œuvres paroissiales, pénétra dans la pièce. Je restai inaperçu, cependant qu'il la saluait et s'installait devant son bureau.

– Je ne vous interromps pas ? – fit miss Ramell.

– Oh ! nullement, – dit-il, tout en ouvrant le meuble.

J'étais debout et placé de façon à suivre tous ses mouvements. J'étais si vexé de mon impuissance à prendre congé que, sur le moment, en le voyant manier des pièces de monnaie, je ne songeai nullement à mes démarches du matin pour m'en procurer. L'air maussade, j'écoutais la conversation, et je vis, seulement « avec le devant de mes yeux », comme on dit au pays de Galles, le petit tiroir plat sur le fond duquel étaient éparpillés une quantité de souverains d'or.

– Ils sont si déraisonnables ! – se lamentait miss Ramell.

Qui donc aurait pu rester sage dans une organisation sociale qui frisait la démence ?

Je leur tournai le dos, posai un pied sur le garde-feu, et, un coude sur la tablette de la cheminée couverte de peluche à franges, j'étudiai les photographies, les pipes et les cendriers qui l'ornaient. Qu'avais-je donc à me procurer avant de retourner à la gare ?

Mais oui, c'est cela. J'éprouvai comme un soubresaut moral, mon esprit franchit d'un bond involontaire un abîme sans fond, et mon attention se porta sur les pièces d'or, au moment même où M. Gabbitas repoussait le tiroir.

– Je serais désolée de vous déranger plus longtemps, – minauda miss Ramell, reculant vers la porte.

M. Gabbitas, plein de prévenances, la reconduisit, la précéda dans le vestibule, et, un instant, j'eus la sensation nette que ses dix ou douze souverains étaient à ma portée.

La portée d'entrée se referma et M. Gabbitas reparut ; l'occasion de m'échapper était perdue.

IV

– Mais il faut que je parte, – protestai-je, pris du désir plus vif encore de décamper.

– Mon cher ami, insista-t-il, – jamais de la vie. À coup sûr, rien ne vous appelle ailleurs.

Et aussitôt, pour nourrir la conversation interrompue, il me posa cette question inattendue :

– À propos, vous ne m'avez jamais dit ce que vous pensiez du petit livre de Burble.

Furieux d'être ainsi retenu, je me demandai pourquoi, après tout, je mitigerais et atténuerais mes opinions par déférence pour mon hôte ? Pourquoi afficherais-je une sorte d'infériorité intellectuelle et sociale en face de lui ? Il me demandait mon opinion sur Burble, je la lui donnerais et sans périphrase... Peut-être qu'alors il me laisserait partir. Refusant de m'asseoir, je m'appuyai au coin de la cheminée.

– Vous voulez parler du petit livre que vous m'avez prêté l'été dernier ?

– C'est raisonné serré, n'est-ce pas ? – fit-il, me réitérant, du geste de sa main plate, son invitation à user du fauteuil et s'armant d'un sourire persuasif.

Je restai debout.

– Je ne fais pas grand cas de sa puissance de raisonnement, – répliquai-je.

– Il fut un des évêques les plus distingués que Londres ait jamais connus, – objecta-t-il.

– Ça se peut, mais la cause qu'il défend de son mieux m'a paru fameusement faible.

– Vous voulez dire ?

– Tout bonnement qu'il fait fausse route et qu'il n'arrive pas à démontrer ce qu'il veut. Le Christianisme, du reste, est une fable, votre bonhomme sait bien qu'il s'abuse avec ça, et il déraisonne à gogo.

M. Gabbitas pâlit, et l'aménité disparut de son attitude ; ses yeux et sa bouche s'arrondirent, ses sourcils s'arquèrent prodigieusement, et sa figure sembla toute ronde.

– Je suis fâché que vous jugiez de la sorte, – souffla-t-il enfin, en reprenant haleine.

Il ne m'invitait plus à m'asseoir, mais, marchant d'un pas saccadé vers la fenêtre, il se retourna tout d'une pièce.

– Vous voudrez bien admettre, je suppose… – commença-t-il d'un ton de condescendance intellectuelle peu fait pour me calmer, et la discussion continua.

Je vous en épargnerai les détails. Si vous en êtes curieux, vous en retrouverez les éléments dans quelque coin de musée ou de bibliothèque ; feuilletez, par exemple, les brochures de l'Association de la Presse Rationaliste, où j'avais puisé mes arguments, et, pour les ripostes de mon contradicteur, elles traînaient dans ces limbes étranges où grouillent les « Réfutations » de l'orthodoxie ; toute cette littérature gît aujourd'hui, confondue et oubliée, comme dans la fosse commune les morts de quelque grande bataille. Nos jeunes

contemporains ne liraient tout cela qu'avec une impatience étonnée ; on se figure mal que des individus sains d'esprit se soient imaginé qu'ils finiraient par s'entendre dans ces controverses amphigouriques. Toutes les vieilles méthodes de raisonnement systématique, les absurdités saugrenues de la vieille logique d'Aristote ont rejoint dans l'oubli les grimoires des alchimistes et les précis de magie.

Vous ne pouvez pas plus comprendre nos disputes théologiques que les scrupules de ces anciens peuples qui ne parlaient de leurs dieux que par allusions, ou ceux des sauvages qui se laissaient mourir pour avoir été photographiés, ou encore ceux des paysans du temps d'Elisabeth, qui se détournaient de leur chemin et regagnaient leur cabane parce qu'ils avaient vu trois corbeaux ; moi-même, qui ai passé par tout cela, je ne puis me rappeler nos controverses qu'avec incrédulité.

Aujourd'hui, nous comprenons la foi, nous vivons tous par la foi ; mais, en ces vieux temps, la foi se confondait pour tous avec la croyance à une foule de traditions peu authentiques. Je pense même que croyants ou athées en étaient tous au même point ; leurs moyens intellectuels ne leur permettaient pas de concevoir la foi que nous connaissons ; il leur fallait quelque chose à toucher, quelque chose à dire, un objet, une formule, comme leurs ancêtres barbares n'admettaient pas l'échange sans un signe monétaire. S'ils n'en étaient plus à adorer des fétiches de bois ou de pierre, ou à chercher l'exaucement de leurs désirs dans des pèlerinages et des cérémonies, ils en étaient encore aux images parlées, aux mots imprimés, aux formules consacrées... Mais pourquoi ressusciter les échos de ces vieilles logomachies ?

Toujours est-il que nous nous échauffâmes promptement la bile à rechercher Dieu et la vérité, et que, d'un côté comme de l'autre, de jolies bêtises furent proférées ; impartialement, avec l'expérience de mes soixante-seize ans, je puis affirmer sans

injustice que si ma dialectique était faible celle du Révérend Gabbitas valait encore moins.

De petits points roses se promenaient sur ses joues, sa voix prenait des tons aigus, nous nous interrompions de plus en plus vivement ; nous inventions des faits, nous invoquions des autorités dont j'écorchais les noms. Au cours du débat, ayant remarqué que la haute critique allemande en imposait à Gabbitas, je lui lançai, avec un effet foudroyant, les noms de Karl Marx et d'Engels, que je proclamai de grands exégètes ! Toute la discussion fut d'une sottise désarmante ; le ton se haussait et l'irritation allait croissant. Ma pauvre mère, besognant dans l'escalier, entendait certainement ma voix, et, tout alarmée, devait m'adjurer tout bas :

– Mon cher enfant, n'offense pas la société ni la religion. Oh ! ne les offense pas ! M. Gabbitas est bien avec elles, efforce-toi de penser ce que pense M. Gabbitas.

Quoi qu'il en fût, nous conservions encore, dans cette controverse, le ton de la déférence mutuelle. Je ne sais comment la supériorité morale du Christianisme sur toute autre religion fut mise en cause : dès lors la hardiesse de nos affirmations et de nos généralisations ne connut plus de limites, nos données historiques étant de part et d'autre des plus vagues. J'en arrivai à prétendre que la morale chrétienne n'était qu'une morale d'esclaves et je citai Nietzsche, un philosophe allemand fort en vogue à l'époque, et dont je me déclarai le disciple.

Pour un disciple, je dois avouer que je connaissais mal les ouvrages de mon auteur. Au vrai, tout ce que je connaissais de lui me venait de la lecture d'un article de deux colonnes paru la semaine précédente dans le Clairon, mon journal socialiste. Mais voilà : le Révérend Gabbitas ne lisait pas *le Clairon*.

Est-ce demander grand effort à votre crédulité que de dire que M. Gabbitas ignorait absolument jusqu'au nom de Nietzsche, malgré les attaques ingénieuses et imprévues que cet écrivain avait dirigées contre la religion que le révérend gentleman avait mission de défendre ?

– Je suis un disciple de Nietzsche ! – m'écriai-je derechef, avec l'air d'en avoir dit long.

Il se cabra si drôlement en entendant ce vocable insolite que je ne pus résister au désir de le répéter encore une fois.

– Naturellement, vous savez ce qu'en dit Nietzsche ? – questionnai-je malicieusement.

– Il a été réfuté victorieusement, – répondit-il, espérant sans doute s'en tirer par cette affirmation aventurée.

– Et par qui, s'il vous plaît ? – lui répliquai-je, du tac au tac. – Je vous serais bien reconnaissant de me renseigner.

Et, avec une satisfaction impitoyable, j'attendis sa réplique.

V

Un incident heureux permit à M. Gabbitas d'esquiver le défi, mais il fut cause aussi que je fis un pas de plus vers ma perte.

Le piaffement d'un équipage, qui s'arrêta dans un grondement de roues, attira mon attention.

– Tiens ! – s'exclama le Révérend, se précipitant vers la fenêtre. – Mais, c'est Mme Verrall ! Voilà Mme Verrall ! Que peut-elle bien me vouloir ?

Se retournant vers moi, il me montra une figure où un rayonnement de satisfaction avait effacé les traces de la contrariété. Ce n'est pas tous les jours, pensai-je, que Mme Verrall lui rend visite.

– Nous sommes si souvent interrompus ! – dit-il, avec un sourire bienveillant. – Vous m'excusez une minute ? Après quoi... je... je vous dirai ce qu'il faut penser de ce... comment donc ?... de cet écrivain. Ne partez pas... Je vous assure, c'est très intéressant... très intéressant.

Et il sortit en coup de vent, me repoussant du geste au fond de la pièce.

– Mais il faut que je parte ! – lui criai-je dans le dos.

– Non, non ! restez ! – répondit-il dans le corridor. – Je tiens une réfutation.

Et, de la fenêtre, je pus le voir dégringoler le perron et tomber en courbette devant la vieille dame. Mon exaspération se soulagea en blasphèmes. Je fis trois pas et me trouvai à portée de main du maudit tiroir, que je reluquai involontairement ; mes regards se portèrent vers la vieille dame à qui sa richesse donnait une puissance absurde, et, d'emblée, l'image de son fils et de Nettie surgit dans mon cerveau. Les Stuart avaient sans doute accepté le fait accompli, et moi aussi, apparemment.

Qu'est-ce que je faisais là ? Pourquoi m'attardais-je, au risque de laisser échapper ma juste vengeance ? Je sortais comme d'un rêve ; mon énergie se réveilla, un regard encore jeté sur l'échine courbée du vicaire, sur le nez pointu de la vieille dame, sur sa main tremblante, et, avec la vivacité de l'éclair,

j'avais ouvert le tiroir, empoché quatre souverains, refermé le meuble… À travers la vitre, je les vis qui continuaient à causer.

Tout allait bien. Il ne vérifierait pas avant des heures peut-être le contenu de son tiroir. Un coup d'œil à la pendule : j'avais vingt minutes pour le train de Birmingham, le temps de m'acheter une paire de chaussures et de filer… Mais comment arriver à la gare ?

Délibérément, je gagnai le corridor, pris ma canne et mon chapeau. Allais-je sortir maintenant et passer auprès de lui ?

Oui, le moyen était excellent. Il n'oserait insister longuement pendant qu'une personne aussi importante l'occupait.

Je descendis crânement le perron.

– Vous me dresserez une liste, mon cher monsieur Gabbitas, de tous les cas vraiment méritoires, – disait la vieille Mme Verrall.

Chose singulière, il ne me vint pas un instant à l'idée que c'était là la femme dont je me proposais d'assassiner le fils. Je ne la vis pas du tout sous cet aspect-là. Elle m'apparut comme le symbole des injustices, de l'imbécillité sociale, qui accordait à cette vieille femme le pouvoir de dispenser ou de refuser, suivant ses pauvres fantaisies, les nécessités vitales à des milliers de créatures, ses semblables.

– J'établirai une sorte de liste provisoire, – bredouillait M. Gabbitas, qui, en m'apercevant, me lança un regard inquiet.

– Il faut que je parte, – fis-je, en réponse à son évidente interrogation. – Je serai de retour dans vingt minutes, – ajoutai-je sans m'arrêter.

J'étais extraordinairement calme et résolu, autant qu'enchanté de ce vol si promptement et si aisément accompli. Somme toute, je me trouvais en mesure à présent d'exécuter ma grande résolution. La crainte des obstacles ne m'oppressait plus… Je me sentais capable d'affronter toutes les difficultés et de les tourner à mon avantage. Je pris la direction de Hacker Street, où, en dix minutes, je ferais l'emplette d'une paire de solides bottines ; puis, en cinq minutes, je serais à la gare, et… en route !

Je me croyais aussi énergique et amoral que si j'eusse été le Surhomme même de Nietzsche. Je n'oubliais qu'un détail : c'est que la pendule du vicaire pouvait retarder.

VI

Je manquai le train.

La pendule du vicaire et les lenteurs du cordonnier étaient responsables du contretemps. Au surplus, j'avais donné à ce dernier une fausse adresse, le priant de m'y faire parvenir mes vieux souliers, ruse destinée à dépister toute poursuite. Bref, je ne cessai d'être le Surhomme nietzschéen qu'en voyant filer mon train.

Cette déception même ne me fit pas perdre la tête. Je me rendis compte, presque aussitôt, qu'il valait infiniment mieux, au cas d'une poursuite immédiate, que je n'eusse pas pris le train à Clayton, et qu'une heureuse chance, en somme, m'épargnait cette erreur. J'avais en effet attiré l'attention sur moi, à la gare de Clayton, par mes demandes de renseignements concernant Shaphambury, et, une fois sur la piste, l'employé se fût certainement souvenu de moi. Désormais, il était bien peu probable qu'il eût à intervenir dans l'affaire. J'évitai toute

démonstration de dépit d'avoir manqué mon train et je m'abstins même d'entrer dans la gare. Je descendis tranquillement la route, franchis la passerelle de fer, et, en contournant la briqueterie White et les corons, je revins à la route de Two Mile Stone, où, calculai-je, je devais pouvoir prendre un train à 6 h 13, ce qui me laissait de la marge.

Je ne ressentais que peu d'inquiétude.

– Supposons, – me disais-je, – que le vicaire visite tout de suite son tiroir : s'apercevra-t-il de la disparition de quatre pièces d'or sur les douze ou quinze qu'il contenait ? Si oui, me soupçonnera-t-il immédiatement ? Admettons qu'il me croie le coupable : n'attendra-t-il pas mon retour ? Agira-t-il sans retard ? Renseignera-t-il ma mère ou appellera-t-il aussitôt la police ? En outre, il y avait une dizaine de routes et autant de lignes de chemin de fer pour quitter la région de Clayton. Comment devinerait-il laquelle j'ai prise ? Comment saurait-il en quel endroit je me rends ? Et quand il tomberait juste, quand il irait à la station par où je devrais partir, personne ne se rappellerait m'avoir vu, pour la bonne raison que je n'y serais pas allé. Mais l'employé de la gare ? Il était bien invraisemblable que, ne m'ayant pas revu, il m'identifiât avec le personnage qui l'avait consulté au sujet de Shaphambury.

Néanmoins, je résolus de compliquer mon voyage ; de Birmingham j'irais à Monkshampton, de là à Wyvern, enfin à Shaphambury, que j'atteindrais par la voie du Nord.

Ce détour nécessiterait sans doute un arrêt d'une nuit à l'une de ces villes intermédiaires, mais je parviendrais mieux ainsi à dépister les poursuites, peu actives probablement, car il ne s'agissait pas encore d'un meurtre, mais seulement du vol de quatre souverains.

Avant même d'atteindre Clayton Crest, j'avais éliminé ainsi, une à une, toutes les causes d'anxiété.

Arrivé au sommet de la montée, je me retournai pour contempler la ville.

Quel monde s'étalait sous mes yeux ! Et soudain l'idée me frappa que je le voyais pour la dernière fois. Si je rejoignais les fugitifs et si j'accomplissais mon projet, je mourrais avec eux ou je serais pendu. Ma contemplation de cette large et laide vallée devint plus attentive.

C'était ma vallée natale. J'allais en sortir sans retour ; et pourtant, dans ce dernier coup d'œil panoramique, cette agglomération de villes où j'étais né, qui m'avait amoindri, comprimé et déformé, qui m'avait moralement estropié, qui m'avait fait ce que j'étais, me donna une impression indéfinissable.

Mes occupations journalières me rendaient son aspect nocturne plus familier ; je l'avais rarement contemplée sous un soleil d'après-midi ; peut-être aussi les émotions de cette semaine avaient-elles rendu plus intenses mes facultés sentimentales... Toujours est-il que, pour la première fois, la promiscuité de ce tohu-bohu de mines et de corons, de manufactures et de hauts fourneaux, de gares de marchandises, de canaux, d'écoles, de forges, d'églises, de bicoques, – agglomération irrégulière, enfumée où s'accumulaient des vies humaines, heureuses comme des grenouilles dans la cendre, – frappa mon imagination. Il était évident que toutes ces choses avaient été accolées au hasard, sans souci des commodités voisines : la fumée des hautes cheminées salissait la terre blanche des potiers ; le tintamarre des trains assourdissait les fidèles dans leurs sanctuaires ; les cabarets versaient leur corruption au seuil même des écoles, et les tristes demeures s'écrasaient misérablement au milieu de ces monstruosités de

l'industrialisme, comme si une imbécillité tâtonnante avait présidé à toute cette incohérence. L'humanité s'étouffait sous ses propres produits, et ses énergies aboutissaient au désordre, comme un être frappé de cécité se débattrait dans une fondrière en s'enlisant par son propre effort.

Certes, tout cela ne m'apparut pas si clairement cet après-midi-là ; encore moins me demandai-je, accaparé par mes projets meurtriers, comment j'avais supporté ces difformités ; c'est plutôt mes impressions d'aujourd'hui que je vous donne là, et je les relate comme une traduction des sentiments obscurs éprouvés à la contemplation de ce spectacle que je ne devais plus revoir.

En tout cas, je n'avais nul regret ; au moins mourrais-je au grand air et sous un ciel pur.

Du lointain de Swathinglea, un petit bruit m'arriva, les hurlements soudains d'une émeute, puis trois coups de feu, qui arrêtèrent un instant mon attention. Qu'importait, après tout ? Je quittais cet enfer pour toujours. Dieu merci, c'en était fini, et, me retournant pour reprendre ma course, le souvenir de ma mère passa dans mon esprit. C'était tout de même un bien vilain monde pour l'y laisser seule ; ma pensée s'envola vers elle et je la vis très nettement : elle allait et venait dans la lumière de l'après-midi, ignorante encore de ce qu'elle perdait, courbée, furetant dans l'ombre de son sous-sol... peut-être même pénétrait-elle, une lampe à la main, dans l'arrière-cuisine ; ou encore, assise, patiente, devant le feu, m'attendait-elle pour le thé... Une immense pitié m'étreignit, un grand remords pour tous les malheurs qui s'amassaient comme un nuage noir sur sa tête innocente. En somme, pourquoi avais-je entrepris cette expédition ?

Pourquoi ?

Et soudain, immobile sur la crête même de la colline, je fus sur le point de rebrousser chemin pour rentrer auprès d'elle.

Mais les souverains du vicaire nous séparaient ; s'il s'était aperçu déjà de leur disparition, vers quelle honte retournerais-je ? Et s'il n'avait rien découvert encore, comment les replacer dans le tiroir ? Quelle nuit passerais-je, si je renonçais à ma vengeance ? Et que ne souffrirais-je pas au retour du jeune Verrall et de Nettie ?

Non, cet acte devait s'accomplir.

Pourtant j'aurais pu embrasser ma mère avant de partir ; j'aurais pu lui laisser un petit mot qui l'eût rassurée, ne fût-ce que pour quelques heures… Elle passerait la nuit à m'attendre, attentive au moindre bruit… Si, de la gare, je lui envoyais un télégramme ?

Allons, trop tard, trop tard ! C'eût été défaire tout ce que j'avais combiné, c'eût été attirer sur moi une poursuite trop sûre de m'atteindre ; non, décidément, mieux valait laisser ma mère dans l'angoisse…

J'arrivai à Birmingham dans la soirée, juste à temps pour le dernier train de Monkshampton, où je projetais de passer la nuit.

CHAPITRE V
À LA POURSUITE DES AMANTS

I

Le train qui m'emporta de Birmingham à Monkshampton m'entraînait non seulement dans des régions où je n'avais jamais mis le pied, mais aussi bien loin de la clarté coutumière du jour et des sensations ordinaires et quotidiennes des choses : vers la nuit étrange et sans précédent que dominait le gigantesque météore des derniers jours.

Le contraste entre la nuit et le jour s'accentua à cette époque de curieuse façon. Une différence accrue sans cesse les sépara en ce qui concernait toutes les affaires de ce monde. Pendant le jour, la Comète était un fait divers dans les journaux, une occurrence que des préoccupations plus immédiates reléguaient au second plan, et ce n'était rien en comparaison des menaces de guerre imminente. C'était un phénomène astronomique, là-bas, très loin, quelque part au-dessus de la Chine, à des millions de kilomètres dans l'immensité. On l'oubliait. Mais aussitôt que le soleil avait sombré à l'occident, les regards se tournaient vers l'orient, et l'astre reprenait son empire.

On s'attendait à son apparition certaine, et pourtant, chaque soir, il surgissait à l'horizon comme une surprise. Chaque soir il surgissait plus brillant qu'on n'avait osé le penser, plus vaste aussi, avec une étrange modification de son contour. À sa surface, le cône d'ombre de la Terre projetait un disque

plus lumineux et plus vert, qui s'agrandissait en même temps que l'astre. Le météore étant lumineux par lui-même, cette projection circulaire ne se dessinait pas d'un trait vif et dur ; elle apparaissait phosphorescente et augmentait d'éclat à la chute du jour. Quand il montait dans le sillage du soleil abdiquant, son irradiation livide bannissait les réalités du jour et revêtait toutes les formes d'un aspect fantomatique. Il transformait, autour de lui, le ciel sans étoiles en un abîme d'un extraordinaire bleu foncé, teinte aux profondeurs infinies telles que je n'en revis jamais. Par la portière du wagon qui me trimbalait vers Monkshampton, je remarquai, sans pouvoir me l'expliquer, qu'une lueur d'un rouge animé se mélangeait à toutes les ombres.

Grâce à la Comète, nos hideuses villes industrielles d'Angleterre étaient transformées en cités fantômes ; les autorités municipales économisaient leurs frais d'éclairage ; on pouvait partout lire un journal dans ce resplendissement nocturne. Débarqué à Monkshampton, je suivis, sous cette blême clarté, des rues inconnues dont les globes électriques éteints et leurs colonnes projetaient des ombres indistinctes sur les trottoirs ; çà et là, des fenêtres éclairées faisaient des taches vermeilles sur les façades et semblaient des trous taillés dans quelque rideau de rêve tendu devant un brasier ardent. Un policeman aux pieds silencieux m'indiqua une auberge tissée de clair de lune ; l'homme qui m'accueillit avait une figure verte. C'est là que je passai la nuit. Le lendemain matin, en sortant, je me trouvai dans une rue bruyante et passante, aux petits pavés pointus ; l'auberge de rêve apparut comme ce qu'elle était, un sale petit estaminet empuanti de relents de bière, et l'aubergiste-fantôme révéla une figure maussade au bout d'un long cou tacheté de rouge.

Je partis, ayant réglé mon compte ; les camelots braillaient les nouvelles, excitant l'émulation d'un chien hargneux :

« Désastre anglais dans la mer du Nord… Un cuirassé coulé corps et bien.

J'achetai un journal et parcourus, chemin faisant, les détails fournis sur ce résultat triomphal de la vieille civilisation : un grand vaisseau, qui, au seul contact d'une torpille lancée par un sous-marin allemand, avait sauté avec ses canons, ses munitions, toute une machinerie, la plus coûteuse et la plus belle qu'on fût capable de créer à l'époque, et avec lui neuf cents hommes valides, robustes et vigoureux. Une fièvre guerrière m'envahit ; j'en oubliai non seulement la Comète, mais jusqu'au mobile qui me poussait vers la gare, et c'est machinalement que je pris mon billet et m'installai dans le train qui m'emportait vers Shaphambury.

Ainsi le jour imposait une fois de plus sa despotique domination, et les gens ne pensaient plus à la nuit lumineuse.

Chaque soir, cette beauté, cet émerveillement, cette promesse prophétique venue des abîmes, nous inondait de sa splendeur, et nous nous taisions, fascinés, pour une heure… Puis, aux premières lueurs de l'aube grise, c'était de nouveau le grincement des serrures, le tintamarre des voitures de laitiers, et, dans la reprise de la monotonie quotidienne, nous nous étirions, nous bâillions déjà notre ennui. La souillure des fumées de la houille envahissait encore le firmament, et nous nous préparions à reprendre l'incohérente et rebutante routine de l'existence.

La vie a toujours été ainsi faite, nous disions-nous, et elle sera toujours la même.

Ces nuits glorieuses étaient considérées surtout comme un spectacle sans signification pour nous ; dans toute l'Europe occidentale, seule une petite fraction de la classe ignorante voyait dans la Comète le présage de la fin du monde. Les

paysans de certaines contrées continentales étaient plus crédules ; mais, en Angleterre, il n'y avait plus de paysans, tout le monde savait lire, et nos journaux, avant que notre soudaine querelle avec les Allemands eût atteint son maximum d'acuité, avaient dissipé toute appréhension possible au sujet du météore. Depuis les chemineaux de la grand-route jusqu'aux enfants de la nurserie, tous avaient appris que ce météore sans consistance pesait à peine quelques tonnes ; ce n'était qu'un nuage étincelant de matières gazeuses. Le fait était démontré péremptoirement par l'angle de déviation qu'avait déterminé dans la trajectoire de la Comète la force attractive de la Terre. Elle avait côtoyé quelques-uns des plus petits astéroïdes sans modifier aucunement leur orbite, tandis qu'elle-même avait décrit une courbe de près de trois degrés. Quand elle en viendrait à heurter notre globe, le spectacle paraîtrait sans doute superbe à ceux qui, placés du bon côté de la planète, en seraient témoins ; c'est là tout ce qui se passerait. Il était peu probable que nous nous trouvions du côté où aurait lieu la collision. Le météore grandirait de plus en plus dans l'espace, mais la projection du cône d'ombre terrestre obstruerait dans une mesure correspondante son éclat ; à la fin, pourtant, il envahirait toute l'atmosphère et l'on verrait un ciel de nuages verts et diaphanes, bordé, à l'orient et au couchant, de luminosités intenses. Puis, une pause suivrait dont il était difficile d'apprécier la durée ; enfin, sans doute, une fulguration d'étoiles filantes qui, peut-être, prendraient une couleur nouvelle à cause de l'élément inconnu dont la présence était indiquée par la ligne verte tant discutée. Il tomberait du zénith une véritable averse d'aérolithes qu'on espérait recueillir et analyser.

Les nuages verts tourbillonneraient et disparaîtraient et il y aurait peut-être des orages. Mais, derrière le voile momentané de la Comète, le vieux firmament, les vieilles étoiles reparaîtraient, et tout serait comme devant. Puisque le phénomène devait avoir lieu entre une heure et onze heures du

matin, le mardi suivant (c'est la nuit du samedi que j'avais passée à Monkshampton), on concluait qu'il ne serait que partiellement observable de notre côté de la planète. S'il y avait du retard, peut-être n'en apercevrions-nous que quelques étoiles filantes au ras de l'horizon. Tels étaient les pronostics de la science. N'empêche que ces dernières nuits furent les plus belles et les plus mémorables qu'ait connues l'humanité.

II

Le train que je devais prendre à Wyvern pour Shaphambury avait un retard d'une heure, attribuable, disait-on, à un mouvement de troupes concentrées sur la côte, en prévision d'un débarquement possible des ennemis.

La petite ville de Shaphambury était bizarre, même pour l'époque ; j'avais, au reste, une disposition d'esprit qui me portait à noter la singularité des choses admises. Dans le recul du temps, cette singularité me parait plus grande encore. Le lieu était nouveau pour moi ; la mer même y affectait un aspect inconnu ; il faut dire que j'avais fait deux excursions, par train de plaisir, en un port du pays de Galles, dont les côtes découpées, avec leurs énormes falaises granitiques et les hautes montagnes de l'intérieur, n'offraient en rien l'horizon immense de cette région de l'est où l'on appelait falaise un talus croulant et gris sale qui dominait la mer de cinquante pieds à peine.

Quand le petit train local arriva à l'entrée de la ville, après avoir contourné un épaulement de colline, j'aperçus une série d'herbages onduleux, au milieu desquels étaient dressés de grands châssis de planches couverts d'affiches qui attiraient l'œil et interceptaient l'horizon de la mer. Ces placards vantaient tour à tour les qualités de tel ou tel comestible et les vertus de tel ou tel remède, avec une sollicitude égale pour les estomacs, et leurs couleurs se préoccupaient d'être frappantes bien plus

que belles et de ressortir sur les tons gris adoucis du paysage. La plupart de ces réclames, – qui étaient un facteur si remarquable de la vie de cette époque-là, et qui rendaient possible l'existence d'innombrables journaux en papier de bois, – recommandaient des aliments, des boissons, des tabacs et des drogues qui promettaient de restaurer les organismes que les autres articles auraient sérieusement détériorés. On ne pouvait perdre de vue, dans ce « banquet de la vie », le terrible *memento mori*, griffonné sur l'espace et qui rappelait à chacun que l'homme, content de vivre dans ses tanières, de se nourrir sans révolte de pareilles ordures, consistait en un canal digestif « muni d'appendices propres à en alimenter le fonctionnement », et qu'il n'était guère plus qu'un ver de fumier, aveugle et sourd.

À côté de pareils placards, on en voyait d'autres, affichant, en noir et blanc, des noms sonores de « domaines ». Les idées purement individualistes de ces temps-là avaient entraîné la division par lots et par quartiers des terrains en bordure sur la mer. Presque toute la côte de l'Est et du Sud avait été allotie de cette manière, et si ces projets avaient réussi, la population entière de notre île eût pu se loger dans ces innombrables cottages virtuels. Il va sans dire que rien de pareil ne se réalisa, et que cette défiguration de nos côtes ne fut utile qu'à un petit nombre de spéculateurs. On voyait, tantôt neuves et tantôt pourries, des pancartes d'agences sans clients, dressées sur des terrains coupés par des « voies d'exploitation » que l'herbe avait envahies et que des écriteaux à demi effacés baptisaient pompeusement « Avenue de Trafalgar » ou « Boulevard de la Plage ». Çà et là, quelques boutiquiers avaient consacré les économies d'une vie de travail à s'ériger un cottage, et la piteuse bicoque, grotesque et minable, s'acroquevillait dans l'isolement de terrains vagues, au milieu du petit lot, mal clôturé de planches, dans lequel, sur des cordes tendues, flottaient au vent, comme on ne sait quel symbole de la faillite environnante, les drapeaux versicolores d'une lessive bourgeoise.

Après avoir traversé une route, nous roulâmes entre des alignements de maisons ouvrières identiques, construites en pauvre brique jaune, ayant toutes une arrière-cour avec un hangar en planches noircies. Ce système de lotissement avait eu pour résultat d'attrister et de salir les approches de toute agglomération et en particulier les abords de cette petite ville que les guides qualifiaient, en un langage imagé, d'une « des plus délicieuses stations de cette région fleurie ».

Puis, ce furent d'autres maisons minables, la vaste hideur des usines de force électrique, et l'inévitable cheminée monumentale dont la hauteur accusait notre imbécile impuissance à rendre complète la combustion de la houille ; enfin, la gare, située à un bon kilomètre du centre de cet asile de santé et de plaisir.

Dès mon arrivée, je procédai à une exploration systématique de Shaphambury. Les soirées devenaient très chaudes, et mes vaines recherches dans Shaphambury s'exaspérèrent encore sous l'incomparable gloire de la nuit revenue, quand je pensai que, sous cette bénédiction splendide de la nature, le jeune Verrall et Nettie vivaient leurs amours.

Je me souviens de mes interminables allées et venues, au long de la plage, de mes regards indiscrets sous le nez de tout jeunes couples, et toujours la main prête dans ma poche, cependant qu'en mon cœur battait une douleur étrange qui n'était ni de la rage ni de l'impatience. Je ne m'arrêtai que quand je fus seul sous les étoiles, les derniers flâneurs ayant regagné leurs lits. Mes recherches et mes questions furent sans cesse contrecarrées par le désir exclusif qu'éprouvait chacun de mes interlocuteurs de discuter les chances de débarquement allemand avant l'arrivée de l'escadre de la Manche. J'avais passé la nuit dans un petit hôtel borgne, au fond de la ville, où je n'étais arrivé qu'à deux heures de l'après-midi, à cause du petit nombre de trains qui circulent le dimanche, et ce n'est que dans

la soirée du lundi que je trouvai un indice qui me mit sur la bonne piste.

Je commençai par une visite minutieuse de la ville ; la rue que j'abordai offrait tout d'abord une rangée de boutiques prétentieuses et sentant la faillite prochaine, puis un café et une station de voitures. Au bout d'une double enfilade de petites villas en briques rouges, emmitouflées de verdure, elle débouchait dans une assez jolie Grande Rue, dont les magasins, dans l'accalmie dominicale, avaient clos leurs devantures ; une cloche sonnait quelque part pour l'office, et des groupes d'enfants endimanchés se rendaient au catéchisme. Traversant une place bordée de maisons aux façades de stuc, qui me rappelaient, en plus propre, mon quartier, je me trouvai soudain dans un grand jardin aux allées bitumées, qualifié somptueusement de « Terrasse Marine ». Du banc de fonte où je m'étais assis, je parcourus du regard la vaste étendue d'une plage de sable boueux avec des rangées de cabines sur roues, couvertes d'affiches préconisant des pilules ; puis, me retournant, j'examinai, du côté de la terre, les maisons qui semblaient hypnotisées par la lecture perpétuelle de ces conseils médicaux. Des pensions de famille, des hôtels, des maisons meublées, étaient groupés en terrasse à ma droite, puis cessaient brusquement ; un échafaudage indiquait l'accroissement de la ville dans la direction du nord, et, au bout d'un grand terrain désert, la silhouette rouge et monstrueuse d'un vaste caravansérail écrasait de sa masse tous les environs. Plus loin, sur les sommets des falaises basses et crayeuses, s'éparpillaient, comme un troupeau, les tentes blanches des volontaires de la région convoqués à la hâte, et, vers le sud, les dunes sablonneuses développaient à l'infini leurs varennes piquées çà et là d'un groupe de pins, de buissons d'arbustes malingres ou d'une affiche tendue à bout de perche. Un ciel bleu et métallique englobait ce paysage, et un soleil ardent y couchait des ombres noires ; à l'orient, blanchoyait la mer. C'était un

dimanche, et le déjeuner plus tardif faisait la solitude dans les rues et sur la plage.

Étrange monde que celui-là, pensais-je alors, – et combien il doit vous paraître plus invraisemblable !... Je fis un effort pour reprendre la suite de mes idées. Qui devais-je interroger ? Que fallait-il demander ? Voici la détermination ingénieuse à laquelle je m'arrêtai. Venu à Shaphambury afin d'y passer quelques jours de vacances, je profitais de l'occasion pour rechercher la propriétaire d'un boa de plumes oublié dans l'hôtel de mon oncle, à Wyvern, par une jeune dame voyageant avec un jeune gentleman, apparemment de nouveaux mariés. Ils devaient être arrivés à Shaphambury le mardi. Je me répétai longuement mon histoire imaginaire et inventai, pour mon oncle supposé et son hôtel, des noms plausibles. L'histoire justifierait mes questions.

Ce point décidé, je demeurai assis sur le banc, recueillant mes forces pour me mettre en campagne. Enfin, résolu, je me dirigeai vers un superbe hôtel que son luxe, à mes yeux inexpérimentés, désignait comme le lieu même que devait choisir un jeune homme opulent et distingué.

La porte d'entrée, aux glaces pivotantes, me fut ouverte par un portier ironique et cérémonieux, qui, tout raide dans son uniforme vert chamarré, m'écouta en m'examinant des pieds à la tête, pour en référer aussitôt, avec un accent tudesque, à un somptueux portier-chef qui, à son tour, me mena à un personnage princier trônant derrière un bureau de chêne et de cuivre admirablement polis. Tout en me répondant, l'élégant commis ne détachait pas son regard de mon col et de ma cravate, que je savais dans un état lamentable.

– Je cherche une dame et un monsieur qui sont arrivés à Shaphambury mardi, – déclarai-je avec assurance.

– Des amis à vous ? – fit-il, avec une ironie impitoyablement subtile.

Finalement, je parvins à la certitude que les jeunes gens n'étaient pas descendus là et n'y avaient pas retenu de chambre. Je ressortis par le majestueux tourniquet que manœuvra le portier narquoisement obséquieux, et je me trouvai dans un état de désarroi et de malaise tel que je n'affrontai de l'après-midi aucun autre établissement. Je me sentais abattu, et ma résolution chancelait. Les promeneurs chics du dimanche m'en imposaient. Le sentiment de ma médiocrité personnelle me faisait perdre de vue le but poursuivi ; la bosse que faisait à ma poche de veston l'indéfectible revolver devait se remarquer et j'en avais honte. J'allai m'étendre parmi les galets et les glauciers, à quelque distance de la ville, en face de la mer. Cette lassitude me tint toute l'après-midi ; vers le coucher du soleil, je m'en fus interroger, devant la gare, les portefaix, mais je constatai que cette classe d'hommes se souvenait plus facilement des malles que des gens et j'ignorais totalement quels bagages avaient emportés les amants.

J'engageai ensuite la conversation avec un bonhomme à jambe de bois, occupé à balayer les marches qui menaient à la plage ; je n'en tirai que des plaisanteries assez risquées sur les jeunes couples en général, mais rien de précis sur ce qui m'intéressait. Ce dialogue me rappela désagréablement les motifs sensuels de ma jalousie : aussi fus-je soulagé quand l'apparition d'un torpilleur au large fixa l'attention du bonhomme et coupa court à ce déplaisant entretien.

Je repris ma place sur le banc de la promenade et contemplai, à l'horizon, le rouge lever du phénomène dont l'éclat humiliait les couchers de soleil et les aurores. Je retrouvais mon énergie, et, – à mesure que la lueur poussiéreuse du jour laissait la place aux lueurs nocturnes, entraînant avec elle la précision des choses quotidiennes, – le

sentiment romanesque me reprenait, la passion réchauffait mon sang, et je m'exaltais de nouveau à l'idée de mon honneur et de ma vengeance.

En ces temps-là, la nuit et la clarté des astres éveillaient en nous un sens plus intime de nous-mêmes et des choses. Le grand jour, avec le spectacle des villes, des rues encombrées, était attachant, mais n'influençait que comme un tintamarre ; l'effet en était dispersif en même temps qu'accablant. Les ténèbres, au contraire, couvrant de leur voile uniforme l'aspect absurde des agglomérations humaines, rendaient les esprits à eux-mêmes, leur permettaient de se ressaisir on pouvait exister pour soi, vivre pour son imagination.

Or, cette nuit-là, j'eus l'étrange pressentiment que Nettie et son amant étaient tout proches, que j'allais soudain me trouver en face d'eux. Vous ai-je déjà dit que, dans le crépuscule, j'avais dévisagé tous les couples que je rencontrais, dans l'espoir de les reconnaître ?

Je m'endormis, ce soir-là, dans une chambre décorée de citations bibliques enluminées, me maudissant d'avoir gaspillé ma journée.

III

Le lendemain matin, mes recherches furent vaines ; mais, vers midi, plusieurs pistes, découvertes coup sur coup, me désorientèrent quelque peu. Jusque-là, je n'avais rien obtenu qui correspondit au signalement de Nettie et de Verrall, et voici que quatre couples s'offraient à mes investigations.

L'un quelconque d'entre eux pouvait être celui que je recherchais, sans que j'eusse pour aucun d'indications spéciales : tous étaient arrivés depuis le mercredi ou le jeudi. Je

me fus bientôt assuré que deux de ces couples n'avaient pas quitté la ville ; ils étaient en promenade aux alentours. Vers trois heures, je réduisis ma liste en éliminant un jeune homme vêtu d'un costume gris fer, orné de favoris et de longues manchettes, qui accompagnait une dame très comme il faut, âgée d'une trentaine d'années. J'enrageai à leur vue ; et je m'installai à surveiller la pension qu'habitaient les deux autres, pour ne pas manquer leur retour, me distrayant entre-temps à admirer la montée du météore qui se mêlait à un couchant flamboyant : je les manquai néanmoins, car je les aperçus plus tard dans la salle à manger, assis à une petite table placée contre les vitrages de la véranda ; des bougies à abat-jour roses éclairaient l'argenterie, et tous deux contemplaient, à travers les glaces, le magnifique spectacle du ciel. La jeune dame, vêtue d'un costume de soirée, était fort jolie, assez pour me mettre en fureur : ses beaux bras, ses épaules bien tombantes, le profil de sa joue que chatouillait une mèche follette, étaient prometteurs de toutes les délices ; mais ce n'était pas Nettie, et son heureux compagnon représentait le type dégénéré de notre vieille aristocratie : menton fuyant, grand nez osseux, tempes étroites, cheveux albinos, expression languissante, et le cou protégé moins par un faux col que par une manche empesée. Du dehors, sous l'éclatante lumière du météore, je débitai tout bas, à leur adresse, de haineuses injures pour m'avoir ainsi fait perdre mon temps. Je demeurai là assez longtemps pour qu'ils me remarquassent, silhouette noire de l'envie contre le ciel éblouissant.

Dès lors, j'en avais fini avec Shaphambury ; il me restait à décider maintenant lequel des deux autres couples j'allais suivre à la piste.

Je retournai à petits pas jusqu'au jardin public, discutant tant bien que mal les décisions à prendre, car, sous la luminosité merveilleuse de ce ciel, on se sentait le cerveau un peu brouillé et la tête légère.

Allons ! un des couples était reparti pour Londres, l'autre, m'avait-on dit, s'était installé dans un des chalets rustiques qu'on louait pour la saison d'été, à Bone Cliff. Où cela pouvait-il bien être ?

Au sommet de l'escalier de la plage, je retrouvai mon homme à la jambe de bois.

– Eh bien ! – l'interpellai-je.

Il montra la mer du bout de sa pipe.

– Mazette ! – fit-il.

– Qu'est-ce que c'est ? – demandai-je.

– Des projecteurs, de la fumée, de grands bâtiments qui cinglent vers le nord… Si ce n'était cette maudite espèce de Voie lactée, je pourrais distinguer quelque chose.

À ma demande de renseignement, il ne répondit pas d'abord ; puis, condescendant, et par-dessus son épaule :

– Si je connais les chalets de Bone Cliff ?… Plutôt ! Des artistes et autres. Il s'y passe de jolies choses… Hommes et femmes, tout ça se baigne ensemble. On ne s'y embête pas… du scandale, quoi…

– Mais où est-ce que ça se trouve ? – insistai-je, exaspéré par ces réflexions.

– Voyez donc cette lueur… c'est un coup de canon, le diable m'emporte !

Plus moyen de rien tirer de lui. Cependant, à force d'obstination, et en l'assurant que je l'importunerais jusqu'à ce qu'il m'ait fourni les renseignements que je voulais, je l'arrachai à la contemplation de ces allées et venues fantomatiques entre l'extrême horizon du large et l'irradiation du firmament. Finalement, je le secouai par le bras ; il se retourna avec un juron.

– Ça se trouve à sept milles sur cette route-ci, tout droit… Maintenant allez au diable et fichez-moi la paix.

Je le remerciai par quelque sarcasme désobligeant et lui tournai les talons.

Vers l'extrémité de la terrasse, je rencontrai un policeman, occupé aussi à surveiller le ciel, et je vérifiai auprès de lui l'exactitude des renseignements du bonhomme.

– Un peu déserte, la route ! – me cria-t-il de loin.

Une intuition bizarre me certifia que j'étais sur la bonne piste. Laissant derrière moi la masse noire de Shaphambury, je m'enfonçai dans la pâle lumière nocturne, du pas assuré d'un voyageur qui atteint son but.

Je n'ai souvenir d'aucun des incidents qui durent marquer cette longue étape, sinon d'une fatigue croissante, d'une mer étale comme un grand miroir, une coulée d'argent barrée par de lentes ondulations que, par instants, une brise faible comme un soupir chiffonnait de rides miroitantes qui, lentement, progressivement, s'effaçaient. La route, par places, était faite d'un sable incolore dans lequel les pieds enfonçaient profondément, puis, sur une certaine distance, c'était un cailloutis crayeux, dont les cassures avaient des facettes brillantes. Des broussailles noirâtres, par touffes ou par taillis, garnissaient les dunes ; dans un pâturage, de grands moutons se

mouvaient comme des fantômes sur un fond de grisaille uniforme. Puis, l'ombre lourde d'une pinède couvrait le chemin jusqu'à une orée d'arbres fantastiquement rabougris ; parfois, des pins solitaires semblaient faire, sur mon passage, des gestes de sorciers. C'est dans cette solitude que je me trouvai soudain face à face avec un écriteau annonçant à tout ce silence, à ces ombres, et à la lueur du météore, que « les maisons seraient construites au gré des acquéreurs ».

L'aboiement lointain d'un chien me fit saisir instinctivement mon arme et l'examiner avec soin. Sans doute, dans ce geste, l'idée de Nettie et de ma vengeance était incluse, mais je n'en ai nul souvenir. Ce que je revois distinctement, c'est la lueur verte qui semblait ouater le canon et le chien de l'arme, cependant que je la retournais dans ma main.

Mais ce qui m'impressionnait plus que tout, c'était la vue du ciel, merveilleux, lumineux, sans étoiles ni lune, et, entre l'horizon de mer et les bords de la Comète, cet abîme de profondeur bleue. Tout à coup, fantômes étranges silhouettés contre la lueur, minuscules dans le lointain, apparurent trois vaisseaux de guerre sans mâts, sans voiles, sans fumée, sans feux, sombres, mortels, furtifs, faisant route à toute vitesse en conservant strictement leurs distances. Puis, tout cela disparut, englouti dans la brume lumineuse.

Une sorte d'éclair, que je pris pour la lueur d'un coup de canon, parcourut le ciel ; mais, levant les yeux, je remarquai une traînée verte qui s'attardait au firmament. Aussitôt, il y eut comme un frisson dans l'air ; le sang me battit plus vite aux artères : c'était une sensation de soulagement, et comme une énergie nouvelle qui m'envahissait.

La route bifurqua : je continuai au hasard. Ma lassitude croissait, je me heurtais à des tas de varechs et d'algues, butais dans des ornières laissées en tous sens par les charrettes ; toute

trace de chemin s'effaça et je pressai le pas, glissant et trébuchant parmi les dunes. Je débouchai finalement sur une plage sablonneuse toute parsemée de reflets scintillants. Des traînées phosphorescentes m'attirèrent jusqu'au bord des flots et j'examinai les petits points lumineux qui ballottaient sur les ondulations.

Me redressant tout à coup, je contemplai longuement cette nuit merveilleuse dont rien ne troublait la paix. La Comète avait maintenant étalé son filet brillant sur l'immensité des cieux et s'en allait vers son déclin ; à l'orient, l'azur reprenait possession du ciel ; la mer barrait d'une ligne noire l'horizon ; et, luttant avec une persistance audacieuse contre le resplendissement du météore, une seule étoile tremblotante se balançait au bord de l'abîme.

Quelle beauté ! Quel silence et quelle splendeur ! Quelle paix ! la paix qui passe toute intelligence, la paix descendue vers nous dans sa robe de lumière... Mon cœur débordait et je me pris à verser des larmes.

Quelque chose était entré dans mon sang, et cette pensée me vint que vraiment je ne voulais pas tuer.

Non, je ne voulais pas tuer, je ne voulais plus être l'esclave de mes passions. Je souhaitai de fuir la lumière du jour, de déserter la vie qui n'est qu'effort consumant, bataille implacable, désirs déçus, – de m'échapper vers cette nuit fraîche et éternelle, vers le repos. J'avais joué mon rôle : j'en avais assez.

L'esprit de la prière, d'une prière inarticulée, envahissant mon être, debout sur la rive de l'océan immense ; je désirai ardemment la paix intérieure, la paix avec moi-même.

Mais bientôt, à l'orient, voici la déchirure quotidienne du mystère : l'aube grise éclairerait encore une fois le monde étroit et positif. Je savais que ma résolution allait reprendre toute sa force. Ces quelques moments n'avaient été qu'un intervalle de repos, un intermède ; demain, je serais de nouveau William Leadford, le mal nourri, le mal vêtu, le mal équipé, le maladroit, le voleur éhonté, une souillure sur la face du monde, un être de tourments et de douleurs pour sa mère elle-même, pour sa mère qu'il aimait... Non, il n'y avait plus d'espoir pour moi que dans la vengeance. Quelle pauvre histoire !... Il me vint pourtant à l'esprit que je pouvais en finir tout seul et abandonner les autres à leur sort.

M'avancer dans cette mer, me livrer aux tièdes caresses de ces vagues et de cette lumière, plonger jusqu'aux épaules et me tirer un coup de revolver dans la bouche...

Pourquoi pas, en somme ?

Je m'arrachai à cette obsession avec effort et remontai lentement la plage... Encore une fois, je me retournai, avec un regard de regret, vers la mer, mais quelque chose en moi me criait : « Non ! » Ne fallait-il pas réfléchir ?

La marche, dans ce terrain inégal et broussailleux, devenait pénible ; je m'assis, le menton aux genoux, parmi des touffes noires... Prenant mon revolver, je le chargeai minutieusement et le gardai à la main ; la vie ou la mort ?

Je sondais, me semblait-il, les plus intimes profondeurs de mon être... De fait, je m'assoupis insensiblement, et mon sommeil fut agité de rêves...

IV

Je m'étais éveillé. Deux êtres se baignaient dans la mer. La lumière était toujours merveilleusement blanche, et la bande bleue de l'horizon ne s'était pas élargie ; ces gens avaient dû arriver au moment même où je m'endormais et m'avaient réveillé presque aussitôt. Ils revenaient vers la plage, avec de l'eau jusqu'à la poitrine : la femme portait sa chevelure abondante relevée au sommet de la tête, et l'homme la poursuivait ; leurs bustes se silhouettaient en noir sur un fond d'argent, et traçaient un sillage de petites lames aux scintillements verts. Soudain, l'homme se mit à frapper l'eau des deux mains, éclaboussant sa compagne qui ripostait. En quelques pas, ils n'eurent de l'eau que jusqu'aux genoux et bientôt leurs pieds rompirent la souple bordure d'argent que se tissaient les vagues.

Tous deux avaient, pour unique costume, des maillots collants qui ne dissimulaient rien de la beauté de leurs jeunes formes. La femme lança un coup d'œil par dessus son épaule, et, voyant que l'homme l'avait presque rejointe, elle tressaillit, gesticula et poussa un cri qui me perça jusqu'au cœur ; elle précipita sa fuite, passa comme le vent près de moi, et se perdit dans l'ombre des broussailles, suivie de près par son compagnon dont j'entendis la voix mâle et le rire que saccadait l'essoufflement.

Tout à coup, une fureur bestiale me secoua des pieds à la tête. Je bondis, les poings tendus dans un geste d'impuissante menace vers le ciel… car cette ombre légère et vive c'était Nettie, et l'homme, c'était l'amant pour qui elle m'avait trahi.

Quoi ! j'aurais pu mourir là, dans une minute de défaillance, quand la vengeance était à portée de ma main. Alors, le revolver au poing, je m'élançai à la poursuite des deux

baigneurs insouciants... À chaque pas, je trébuchais parmi les obstacles ou enfonçais dans le sable mouvant et silencieux.

V

Du haut de la crête, je découvris le village que je cherchais, niché au creux des dunes. Une porte se referma avec bruit : les deux baigneurs avaient disparu.

L'œil fixe, je fis halte.

Un groupe de trois maisonnettes basses était tout proche et c'est dans l'une d'elles qu'ils avaient disparu ; mais j'étais survenu trop tard pour les voir entrer. Les fenêtres et les portes, sans nulle lumière à l'intérieur, bâillaient confiantes sur la nuit.

Cette petite plage où j'étais enfin arrivé devait son existence à une réaction de l'esprit artistique, au besoin de désinvolte simplicité qu'éprouvaient les gens indépendants, écœurés du luxe onéreux, des simagrées mondaines et du manque de confort qui caractérisaient les grandes plages à la mode. Comme, depuis un assez bon nombre d'années, les compagnies de chemins de fer se débarrassaient à des prix avantageux de leurs vieux wagons, quand ils étaient hors de service, un individu avisé avait eu l'idée de génie de transformer ces caisses hors d'usage en de petites cabines habitables pendant la belle saison. Ces installations avaient un vif succès dans un certain monde bohème ; on accolait cabine contre cabine, et ces chalets improvisés, peints de couleurs gaies, agrandis et enjolivés de marquises et de larges vérandas, formaient le plus ravissant contraste avec les mornes rigidités des stations estivales fréquentées par la société mondaine. Sans doute, pour se plaire dans ces campements, il fallait accepter, de gaieté de cœur, bien des incommodités qui faisaient, d'ailleurs, que cette vaste plage de sable restait réservée plus sûrement à la

jeunesse et à la belle humeur. Les mousselines artistiques, les guitares et les mandolines, les lanternes vénitiennes et le chant de la friture formaient la gamme d'impressions qu'on gardait de pareilles villégiatures. Pour moi, tout était mystérieux et déroutant dans la vie de ces nomades du plaisir ; j'en aggravais plutôt que je n'en mitigeais l'impression anormale, au souvenir de ce que m'en avait insinué le balayeur à la jambe de bois. Je ne vis pas tout cela sous un riant aspect de paresse joyeuse et de cœur léger, mais sombrement, avec le regard du pauvre qu'empoisonne la privation éternelle de toute joie. Car le pauvre, l'ouvrier calleux n'avaient nul droit à la beauté et à la propreté ; du fond d'une vie crasseuse et sordide, du fond de son désir boueux, il regardait de loin, d'un œil d'envie, ces êtres heureux. Imaginez cette société où les gens du commun voyaient l'amour sous une forme bestiale et comme le frère jumeau de l'ivrognerie.

L'amour sexuel, à cette époque lointaine déjà, avait un fond de cruauté et de tristesse ; c'est du moins l'impression que j'en ai rapportée de par-delà le Grand Changement. Réussir en amour semblait un tel triomphe que tout autre succès pâlissait auprès, mais n'y pas réussir entachait comme d'une tare ou d'une souillure.

Cet accès de sauvagerie qui traversait mes émotions, qui les fondait toutes en un besoin de tuer, ne m'était nullement personnel. J'avais des motifs plausibles de croire, – et je me donne encore raison, – que l'étreinte de tous les vrais amants était comme un défi, et que, formant un monde égoïste à eux seuls, ils bravaient et raillaient le monde du dehors ; on aimait alors contre le monde, et ces deux là aimaient contre moi. Ils s'occupaient uniquement d'eux-mêmes, sous la menace d'une férocité qui les épiait, avec la mort qui se cachait sous les bosquets de roses. Quel que soit le plus ou moins de vérité de ces aphorismes, mon imagination les considérait comme une certitude. Je ne fus jamais de ces amants badins ou moqueurs ;

mon désir s'affirmait absolu, impatient : c'était lui, peut-être, qui m'avait dicté mes lettres brutales, car je ne pouvais considérer comme un jeu cette ardeur toute-puissante.

Le souvenir de la forme lumineuse de Nettie, du don hardi qu'elle faisait d'elle-même à son facile vainqueur, m'enflammait d'une rage presque trop forte pour la résistance que pouvait opposer mon être physique. Je descendis lentement, à travers les dunes, vers ce village d'insouciante sensualité ; tout mon corps chétif restait froidement insensible à la douleur et à la mort ; ma haine me consumait comme un feu sombre ; j'étais l'épée de malheur brandie sur leurs têtes.

VI

Irais-je frapper successivement aux trois maisonnettes ?... Et si c'était un domestique qui m'ouvrait ?...

Devais-je attendre et surveiller les portes, jusqu'au matin ?... Mais pendant ce temps-là...

Aucun bruit ne venait de cette direction. Si je me glissais à pas de loup, peut-être qu'un mot surpris, quelque chose entr'aperçu par une fenêtre, me guideraient. Devais-je faire un détour pour m'approcher des chalets, ou m'avancer franchement jusqu'à leur seuil ? Il faisait assez clair pour qu'elle pût me reconnaître de loin. Sans doute, une question posée à la première personne rencontrée aurait pu me fixer, mais alors je me serais trouvé en face des « traîtres », avec, autour de moi, des gens prêts à arrêter mon geste, à immobiliser mes mains. Et puis, quel nom portaient-ils ici ?

Boum !... Un sourd bourdonnement envahit mes sens et se répéta ; je me retournai impatiemment, comme on se rebiffe à une impertinence, et j'aperçus, à quatre milles à peine du rivage,

un grand cuirassé fendant à toute vapeur la nappe d'argent. Ses cheminées vomissaient dans le ciel un nuage d'étincelles éblouissantes ; l'éclair de ses canons braqués vers le large provoquait, en retour, d'autres éclairs, comme un écho renvoyé par la ligne de fumée qui traînait au ras de l'horizon. Je restais pétrifié devant l'irruption inopinée de ce vacarme. Mais que m'importait tout cela ?

Le sifflement frissonnant d'une fusée jaillit du promontoire et s'éparpilla en or contre la lueur du zénith ; un troisième et un quatrième coup de canon retentirent.

Successivement, aux fenêtres du village, brilla, en carrés rouges, la lueur des lampes vite allumées : des ombres de têtes s'y encadraient ; une porte s'ouvrit, laissant échapper du seuil une coulée de lumière jaune qui se fondit dans la clarté de la Comète. Ce remue-ménage me rappela à mes affaires.

Boum ! Boum !... Derrière les cheminées du cuirassé j'aperçus une spirale de flamme et j'entendis le halètement et le ronflement de ses machines surchauffées.

Des voix s'interpellaient dans le village ; une forme drapée de blanc, encapuchonnée dans un peignoir de bain, rappelant grotesquement la silhouette d'un Arabe en burnous, sortit d'une des maisonnettes les plus proches et se dressa sans ombre dans la lueur diffuse.

De la main protégeant ses yeux, l'homme observa l'horizon, et, avec de grands éclats de voix, il invita à le rejoindre ses voisins restés chez eux.

Ses voisins, c'était mon couple. Mes doigts se crispèrent sur mon revolver. Quel intérêt pouvait avoir pour moi cette canonnade ? J'allais faire le tour des maisonnettes, et les prendre de flanc. La bataille navale favorisait mon projet : en

cela seul elle m'intéressait. Boum ! Boum ! les concussions de l'air m'ébranlaient physiquement. Qu'importe ! Nettie allait peut-être se montrer, elle aussi. En effet, une, puis deux formes drapées rejoignirent le premier spectateur : celui-ci, le bras tendu, expliquait le combat.

– C'est un Allemand, il est cerné.

Quelqu'un contesta son opinion ; il s'ensuivit une discussion que je ne saisis pas. Cependant j'opérais sans hâte mon mouvement tournant, l'œil sur le groupe. Un cri unanime, que leur arrachait un incident nouveau, m'arrêta, et je me tournai aussi vers le large ; une gerbe d'eau jaillit sous la chute d'un projectile qui avait manqué son but, une seconde trombe d'eau surgit de la mer, puis une troisième et une quatrième, qui se rapprochaient de nous à chaque fois ; enfin, une colonne de poussière s'éleva du promontoire d'où était montée la fusée et se dispersa de gauche et de droite. Presque en même temps un fracas formidable éclata et l'homme à la voix de ténor cria :

– Touché !

Voyons !... Mais je devais faire le tour de la maisonnette et aborder le groupe par-derrière.

À ce moment, une voix de femme se fit entendre, aiguë et claire.

– Hé ! les amoureux ! Il n'y a pas que la lune de miel ! Arrivez donc en voir une autre.

L'ombre de la dernière maisonnette s'éclaira et, de l'intérieur, un homme riposta par quelques paroles, que je ne perçus pas ; mais soudain la voix de Nettie prononça distinctement :

– Nous rentrons du bain.

Puis, ce fut la voix du ténor.

– N'entendez-vous pas le canon ? On se bat à moins de cinq milles du large.

– Comment ? – cria-t-on dans le chalet, et la fenêtre s'ouvrit.

– Oui, là-bas !

Je n'entendis pas la réponse, car j'avais fait du bruit en marchant. À coup sûr, tout ce monde était trop absorbé par la bataille pour regarder de mon côté ; je marchai donc droit devant moi, dans les ténèbres qui cachaient Nettie.

– Voyez donc ! – cria quelqu'un, en montrant le ciel.

Je levai les yeux, moi aussi. Tout le firmament était strié de brillantes bandes vertes. Elles rayonnaient autour d'un point situé à mi-distance de l'horizon occidental et du zénith ; un mouvement flottant se manifestait dans la masse nuageuse du météore qui semblait à la fois se déverser vers l'ouest et retomber vers l'est, et l'on entendait un crépitement incessant, comme si toute l'atmosphère pétillait d'une fusillade continue. La Comète venait à mon secours, me semblait-il, voilant de ce rideau de bruit les sottises qui se jouaient au large.

Boum ! fit un canon du grand cuirassé. Boum ! Lança-t-il encore, et aussitôt les pièces des croiseurs qui le pourchassaient tonnèrent à leur tour.

Cette écume lumineuse qui bouillonnait dans toute l'étendue du ciel donnait le vertige dès qu'on la regardait. Je restai un instant étourdi ; la tête me tournait. Une pensée

soudaine, curieusement étrangère à mes soucis du moment, me traversa l'esprit : si, après tout, ce qui s'était dit de la fin du monde allait s'accomplir ? C'est Parload qui aurait eu raison !

Puis, tout cela me parut machiné pour consacrer ma vengeance : en bas, cette bataille, là-haut, ce firmament de feu, n'étaient que le vêtement orageux de mon action. La voix de Nettie s'éleva à moins de cinquante mètres, réveillant ma colère. Je devais la retrouver, – dans cette heure de terreur, je devais lui apporter une mort inattendue. Elle serait à moi : je la reprendrais, d'une balle de revolver, sous les grondements du tonnerre et dans les affres de l'épouvante. À cette pensée, je poussai un cri sauvage qui se perdit dans le tumulte, et je m'avançai, téméraire, l'arme au poing.

Cinquante, quarante, trente mètres... le petit groupe, insoucieux de mon approche, s'augmentait de nouveaux arrivants ; mon but seul m'accaparait : la bataille navale, les feux du météore me devenaient indifférents. Quelqu'un, en courant, sortit de la maisonnette, et, une phrase inachevée aux lèvres, fit halte soudain à ma vue : c'était Nettie, coquettement drapée dans un manteau sombre. La lumière verte éclairait en plein ses traits charmants et son cou d'ivoire. Elle offrit l'expression de la surprise et de la terreur, en me voyant avancer sur elle ; on eût dit qu'une force l'avait saisie au cœur et l'immobilisait pour servir de cible à mes balles.

Boum ! hurla le cuirassé d'un ton comminatoire.

Bang ! glapit le revolver dans mon poing crispé. Le geste avait été plus fort que moi... je ne voulais pas tirer sur elle à ce moment-là, non ! Bang ! fit mon arme une seconde fois, tandis que j'avançais encore. Des deux coups, aucun n'avait porté, semblait-il.

Elle fit deux pas vers moi, le regard fixe, puis quelqu'un s'interposa, en qui je reconnus le jeune Verrall.

Un gros homme, l'individu au burnous, surgit brusquement devant eux comme un bouclier absurdement inefficace. Son visage convulsé exprimait la frayeur et l'effarement. Il se précipita au-devant de moi, les bras ouverts, en criant quelque bêtise, avec l'allure de qui barre la route à un cheval emballé. Il s'efforçait, compris-je, de me dissuader. C'était bien le moment de déconseiller !

– Imbécile ! – l'invectivai-je, la voix rauque, – ce n'est pas à vous que j'en ai.

Mais il n'en fit pas moins à Nettie un écran de sa corpulence.

Par un effort terrible de volonté, je me retins de lui tirer au travers du corps. Malgré ma surexcitation, j'avais encore conscience que je ne devais pas le tuer, celui-là. Pendant quelques secondes, je ne sus vraiment à quoi me résoudre, puis, me décidant brusquement, je fis un bond de côté, fonçai sous son bras gauche étendu, et me trouvai en face de deux autres individus à l'attitude assez irrésolue. Je tirai un troisième coup en l'air, par-dessus leur tête, et courus sur eux ; ils s'écartèrent à droite et à gauche. Je m'arrêtai pour attendre un jeune homme à museau de renard qui accourait de côté et projetait sans doute de m'assaillir de flanc. Il recula d'un pas devant mon offensive résolue, courba l'échine et, de son coude levé, se protégea la tête. Ma route était libre et j'aperçus, devant moi, Nettie que Verrall entraînait par le bras dans une fuite éperdue.

– Parfait ! – me dis-je.

Ma quatrième balle se perdit dans leur direction. Exaspéré par ces maladresses successives, je me lançai furieusement à

leur poursuite, déterminé à les pourchasser jusqu'à bout de forces, et à ne plus tirer qu'à bout portant.

– C'est à ceux-là que j'en veux ! – criai-je, écartant tous les importuns. – À un mètre ! – me répétais-je, haletant. – À un mètre... Ne risque pas une balle avant d'être à un mètre, pas une balle !...

J'entendis courir derrière moi, mais au train où nous allions, les deux amants et moi, ces gêneurs eurent tôt fait d'abandonner la course.

Nous détalions à toutes jambes, et, pendant un moment, je fus tout entier absorbé par la monotonie de ce galop rapide. Le sable tourbillonnait sous mes pas en nuages teintés de vert. L'atmosphère était assourdie par des grondements incessants de tonnerre ; un brouillard vert et lumineux roulait sur le sol, autour de nous. Qu'importaient de pareils détails ? Nous courions toujours... Gagnais-je du terrain ou non ? Telle était ma préoccupation. Ils franchirent la brèche d'une clôture soudain interposée et filèrent à droite ; nous nous trouvions sur une route. Mais ce brouillard vert qui s'épaississait ! Il semblait qu'on dût le fendre pour avancer. Les fuyards commençaient à y disparaître ; mon énergie redoubla et je gagnai une douzaine d'enjambées.

Elle faillit tomber ; il la soutint et l'entraîna en avant. Ils tournèrent à gauche, quittant la route et passant à travers champs. Un faux pas me fit rouler dans un fossé qui semblait plein de fumée. En me relevant, je ne distinguai plus qu'à peine la silhouette des fugitifs dans le brouillard livide. Mais je repris ma course opiniâtre.

En avant ! En avant ! La violence de l'effort me tirait des gémissements intermittents. Je trébuchai de nouveau, et proférai des jurons furibonds. Les concussions des pièces de

gros calibre, dans l'air opaque, me faisaient bourdonner les oreilles…

On ne les voyait plus. On ne voyait plus rien, mais j'allais toujours. Mon pied choppa encore une fois. De hautes herbes ou des bruyères m'entravaient les jambes. Je ne voyais pas sur quoi je marchais, car la couche de brouillard tournoyait maintenant à hauteur de mes genoux. Mon cerveau était pris de vertige. Quelque chose tourbillonnait et ronflait dans ma tête, tandis que je me débattais en vain sous les plis multipliés de ce rideau vert sombre qui s'écroulait sur moi. Des ténèbres impénétrables enveloppaient toutes choses.

Dans un dernier et frénétique effort, je tendis mon revolver à bout de bras et je fis feu au hasard en m'affalant, de tout mon long, sur le sol.

Le lourd rideau vert était devenu tout noir, et rien ne subsista du monde et de moi.

LIVRE II

LES BROUILLARDS VERTS

CHAPITRE PREMIER
LE CHANGEMENT

I

Je crus sortir d'un sommeil bienfaisant.

Je ne m'éveillai pas en sursaut : mes paupières s'entrouvrirent et je restai étendu, considérant une rangée de coquelicots d'un extraordinaire rouge écarlate qui semblait flamber contre un ciel d'incendie. C'était un ciel d'aurore magnifique où, dans une mer d'or vert, s'éparpillait un archipel d'îles violettes aux plages vermeilles. Les coquelicots, avec leurs cous de cygne, leurs boutons, leurs corolles enflammées, leurs pistils translucides et fièrement dressés, semblaient faits d'une substance lumineuse, façonnés même avec une sorte de lumière solide.

Je contemplai ces choses, longtemps et sans étonnement, mais bientôt mes regards distinguèrent, parmi les coquelicots, le hérissement des épis d'or vert des jeunes orges. Où pouvais-je être ? Cette question se posait avec langueur dans mon esprit. Le silence régnait ; tout était silencieux comme la mort.

Je me sentais léger ; un doux bien-être s'infiltrait dans tous mes membres. Je me trouvai couché sur le côté, dans un coin foulé d'un champ d'orge, parsemé de fleurs et comme saturé de lumière et de beauté. Assis maintenant sur mon séant, je considérais, envahi de joie, le charme délicat d'un volubilis

s'enroulant à une tige d'orge, et sur le sol l'entrelacement des pimprenelles.

Où étais-je ? Quel était cet endroit ? Pourquoi avais-je dormi là ?... J'avais perdu toute mémoire. Mes membres semblaient nouveaux et ces orges et ces herbes si belles, cette aube, si lente à s'éployer là-bas ! Tout était nouveau, insolite. Je faisais partie d'un vitrail aux nuances éclatantes ; les rayons de l'ombre me traversaient, j'étais comme un personnage de quelque merveilleux tableau peint avec des couleurs de lumière et de joie.

Une brise caressante murmura parmi les épis d'orge, et vint en aide à ma pensée. Qui étais-je moi-même ? Levant ma main gauche, j'examinai ses callosités, la manchette effilochée, et tout cela était transfiguré comme par le pinceau de quelque Botticelli qui aurait peint un mendiant. Le bouton de nacre retint longtemps mon regard admirateur. Je me souvenais de Willie Leadford, le propriétaire de ce bras et de cette main, comme s'il se fût agi d'un autre.

Mais oui ! C'est bien ça ! Dans ses lignes générales, mon histoire, plus que le passé immédiat, commença à se dessiner dans ma mémoire, très réduite, brillante et lointaine, comme vue à travers un microscope : Clayton, Swathinglea, ces bas-fonds, ces ombres, tout cela reproduit avec la minutie d'un Dürer en couleurs sombres et agréables... et au travers je revoyais ma destinée. Les mains aux genoux, je me remémorai l'étrange période de passion qui s'était conclue par des coups de feu, dans l'ombre croissante de la Fin. Ces coups de feu m'émurent, et si grotesques me parurent-ils que j'eus un sourire de pitié.

Pauvre petit être de colère et de misère ! Pauvre petit monde coléreux et misérable !

J'eus un sourire de pitié, non seulement pour moi-même, mais pour tous les cœurs embrasés, toutes les cervelles torturées, tendues, s'efforçant vers l'Espoir à travers la Douleur, et qui désormais avaient trouvé le repos sous la chute du brouillard et la suffocation de la Comète. Parce qu'à coup sûr ce monde était bien fini... J'avais été si faible et si malheureux, et je me sentais à présent si fort et si calme. J'étais indubitablement mort : aucun être vivant n'aurait pu jouir d'une si parfaite certitude du bien, de cette paix ferme et confiante. J'en avais terminé avec cette fièvre appelée la vie : j'étais mort, plus rien n'importait, et toutes ces choses...

Une pensée m'arrêta.

Ce seraient donc ici les champs d'orge de Dieu, les calmes, silencieux champs de Dieu, semés de pavots immarcescibles, prodigues de paix à jamais ?

II

C'était tout de même drôle de trouver des champs d'orge dans le ciel, mais je devais me préparer sans doute à bien des étonnements.

Quel silence ! Quelle paix ! La paix qui passe toute intelligence, je la possédais enfin. Mais, vraiment, ce silence était si absolu ! Pas un chant d'oiseau. Je restais certainement seul au monde ; tous les bruits de la vie s'étaient assoupis, le mugissement lointain du bétail, les abois des chiens...

Une sorte de crainte heureuse envahit mon cœur : il n'y avait rien à redouter, sans doute ; mais rester seul ! Je fus debout, comme pour répondre à l'appel des premiers rayons du soleil jaillis vers moi porteurs d'heureuses nouvelles par-dessus les têtes hérissées des orges...

Aveuglé, je fis un pas, mon pied heurta un objet dur ; abaissant les regards, je reconnus mon revolver, tout bleu et noir, comme un serpent tué à mes pieds. Ce me fut un problème, dont j'abandonnai aussitôt la solution ; une merveilleuse quiétude avait pris possession de mon âme. L'aurore et nul chant d'oiseau !

Quelle beauté sur toutes choses, mais quel silence ! Je me dirigeai lentement, à travers les orges, vers des touffes de sureau entrelacé de viornes et de ronces, qui fermaient le champ. Je remarquai en passant une musaraigne morte parmi les mottes. Plus loin un crapaud ne s'écarta pas devant moi ; m'inclinant, je le ramassai : le corps avait la souplesse de la vie, mais la bête ne se débattit pas, ses yeux étaient voilés et elle ne remuait même pas dans ma main ; je la reposai sur le sol, tremblant d'une émotion indicible. Mon regard percevait maintenant, parmi les tiges d'orge, tout un monde d'insectes immobilisés là où les avait surpris le brouillard. Ils n'existaient plus que comme sur une toile peinte ; presque tous étaient nouveaux pour moi, car je n'avais jamais vu la nature de près.

– Dieu Tout-Puissant ! – m'écriai-je, – serais-je seul à...

Soudain, un petit cri s'éleva ; je me retournai vivement, mais ne pus voir qu'un mouvement de l'herbe, la fuite de quelque créature invisible. Je considérai de nouveau mon crapaud : son œil remuait, et bientôt l'animal, d'un geste infirme et hésitant, étira ses membres et s'éloigna en rampant.

L'étonnement, ce frère de la peur, me tenait. Sur un bleuet, devant moi, vibrait comme à la brise l'aile d'un papillon écarlate : mais non, l'insecte renaissait à la vie. Sous mes yeux, il prit son essor, voletant de-ci delà, et disparut soudain. De tous côtés, la vie ranimait les choses, tantôt celle-ci, tantôt celle-là, avec de longs étirements, des balancements, des gazouillis, des

frémissements et des émois... J'avançais lentement, avec précaution, à cause de tout ce réveil d'êtres faibles sous mes pas... J'atteignis ainsi la haie : haie glorieuse qui retint mes regards, s'allongeant, s'entrelaçant comme une admirable portée de musique. C'était une harmonie faite. de campanules, de lupins, de chèvrefeuilles, de lychnides et de fleurs d'azur : le houblon s'y mêlait à la pivoine des haies ; la souple clématite y traçait ses guirlandes, et, sur le bord du fossé, les pervenches étoilées tendaient leurs visages enfantins. Je n'ouïs jamais pareille symphonie florale, et, soudain, la mélodie croisée s'affirma du chant d'un oiseau et d'un battement d'ailes.

Non, rien n'était mort, tout s'était métamorphosé en beauté. La joie, je la buvais des yeux, étonné, émerveillé, devant cette riche et délicate matière dont Dieu avait façonné ses mondes.

Un chant d'alouette traversa l'espace, comme une navette harmonieuse lancée sur la chaîne tendue des rayons de l'aurore, et, dans les régions élevées de l'air, c'était maintenant une harmonie continue où l'azur et l'or fondaient leurs notes enchanteresses. La Terre avait été recréée ; je ne puis m'exprimer mieux pour dépeindre la virginale fraîcheur de cette aube. J'étais l'Adam nouveau, attentif d'abord aux seules beautés du détail. Ma vieille vie de passion jalouse, de douleur impatiente, s'était évanouie. Oui, je pourrais vous décrire, jusqu'en leur détail infini, telles fleurs fermées qui s'épanouissaient à mes yeux, tel rameau, ou tel brin d'herbe, tel oiseau à demi engourdi que je pris dans ma main avec tendresse ; l'élégante finesse d'une plume ne m'avait jamais frappé auparavant ; l'oiselet entrouvrit ses petits yeux brillants, étira sa minuscule envergure, se percha familier sur mon doigt, puis s'éleva comme un souffle. Dans un coin du fossé, une flaque d'eau bouillonnait de la ronde des têtards, qui, comme tous les êtres aquatiques, n'avaient pas été affectés par le brouillard vert. Telles furent ces premières minutes de vie

nouvelle, et je perdais l'impression de l'ensemble dans la contemplation émerveillée de ces menus incidents.

Sans hâte, heureux de vivre, suivant des yeux la beauté de ceci et de cela, je m'en fus, – m'arrêtant à chaque pas entre la haie et les orges, – par un sentier qui me mena bientôt à un chemin creux tout ombragé.

Sur le montant vermoulu de la barrière de chêne qui clôturait le champ, s'offrit soudain à mes yeux une petite affiche ronde portant, en lettres noires, ce conseil : « Ne prenez que les pilules Cockins, marque G. 90. » Je m'assis sur la barrière, comprenant à peine la portée de ces mots, qui me déroutaient bien plus que ne l'avaient fait le revolver et ma manchette effilochée.

Autour de moi, le chœur des oiseaux s'amplifiait.

Je relus attentivement l'annonce, et, la rapprochant de ces faits matériels : que je portais encore mon vieux vêtement, et que mon revolver n'était pas loin, – je dus forcément conclure que la planète était toujours la même et que je ne me trouvais pas dans le glorieux au-delà. Ce pays des merveilles n'était que l'ordinaire monde, le vieux monde de ma colère et de ma mort. Mais au moins, à le voir sous ce jour, c'est comme si on eût rencontré une vulgaire fille de cuisine, lavée, parée, et tirée à quatre épingles… que dis-je, vêtue d'une robe royale, adorable et adorée.

Certes, ce ne pouvait être que le vieux monde, mais un rayonnement de santé et de bonheur enveloppait toute chose de son prestige ; c'était évidemment le vieux monde, mais les souillures de la vieille vie en étaient retranchées.

Je me rappelai les dernières phases de ma précédente existence, le paroxysme de mon exaspération et de ma folie

meurtrière, l'universelle ténèbre, le tourbillonnement suffoquant du brouillard vert : la Comète avait frappé la Terre et mis fin à tout cela.

Mais depuis ?... Et maintenant ?...

J'interrogeais mes imaginations d'enfance ; j'avais cru fermement à l'inévitable d'un dernier jour, à la trompette terrible du Jugement, à la résurrection. J'étais donc par-delà ce Jugement dernier qui avait dû avoir lieu et j'y avais échappé ; du moins, le souvenir s'en était effacé en moi, et je me trouvais dans ce monde mis à neuf, balayé de ses immondices pour tout recommencer. Mais on avait oublié l'affiche.

Je ne doutai pas que Cockins eût été traité selon ses mérites. Ce Cockins m'obsédait, avec son puffisme imbécile. Ce marchand d'ordures salissait de ses réclames mensongères l'innocence des paysages, à seule fin de conquérir pour lui-même un luxe criard, une grande maison laide et bête, une automobile affolante, un nombre considérable de domestiques abjects et goguenards, et d'acheter, par des contributions électorales, un titre de baron, couronnement sans doute de ses rêves. Vous vous imaginez mal la petitesse de ces temps passés, leur naïve et bizarre absurdité. Pour la première fois, ces pensées me trouvèrent sans amertume : j'avais vu, jadis, de la méchanceté et de la tragédie là où je ne voyais plus que les effets d'une extraordinaire sottise. Le côté ridicule du faste et de l'orgueil humain m'apparut, et ce nouvel aspect des choses révolues m'éclaira dans ces rayons d'aurore, et provoqua un rire inextinguible. Cockins ! Cockins, sans doute damné ! La vision du Jugement dernier en devenait burlesque et joyeuse : je voyais les anges dissimuler de leurs ailes un rire irrépressible, cependant que le corps de Cockins s'élevait dans l'espace parmi l'ironie des sphères.

– Voici encore un joli spécimen, qu'est-ce qu'il faut faire de cette jolie chose ?

Et l'Ange du Jugement extrayait, de cette masse charnelle, une âme, comme un mollusque de sa coquille.

Mon rire fut sonore et prolongé... Mais pendant même que je riais, le sentiment intime des choses accomplies refréna ma gaieté ; je pleurai, secoué de sanglots bruyants, et les larmes inondèrent mes joues.

III

L'aurore fut le signe du réveil universel ; nous nous réveillâmes dans la splendeur du matin, éblouis d'une lumière qui était de la joie. Il en fut partout de même ce fut un matin prolongé. Les rayons directs du soleil modifièrent, en l'atteignant, l'azote de notre atmosphère, qui ne prit qu'alors sa forme permanente ; jusque-là les dormeurs reposèrent là où ils étaient tombés. Dans cette phase intermédiaire, l'atmosphère inerte, incapable de produire des effets soit vivifiants soit stupéfiants, avait perdu sa couleur verte, mais n'était pas encore devenue le gaz qui vit en nous désormais.

Chacun traversa, je crois, la crise que j'avais subie, cet émerveillement, ce sentiment de nouveauté joyeuse ; la mémoire avait des lacunes, on se retrouvait difficilement soi-même. Assis sur la barrière du champ d'orge, j'en étais arrivé à douter sérieusement de mon identité.

– Si je suis moi-même, – me disais-je, – pourquoi ne suis-je pas à la poursuite de Nettie ? Nettie est maintenant le dernier de mes soucis, et avec elle s'en sont allés mes griefs. Pourquoi cette passion m'a-t-elle quitté ? Pourquoi la pensée de Verrall me laisse-t-elle indifférent ?

Des doutes de ce genre furent communs, ce matin-là, à des millions d'êtres.

C'est grâce, sans doute, à la familiarité des sensations corporelles qu'on retrouve sa personnalité au sortir du sommeil, ou de l'insensibilité ; or, ce matin là, toutes ces sensations étaient modifiées, le processus chimique de la vie ne s'accomplissait plus de même, le fonctionnement des nerfs s'opérait autrement. La pensée, naguère fluctuante, incertaine, obscurcie par la passion, résultait désormais d'un jeu normal, bien réglé, sain et complet ; les sensations aussi se percevaient plus nettes et plus subtiles, et je crois que, sans notre nouvel équilibre mental, ces altérations sensorielles eussent amené la folie chez des multitudes d'hommes ; nous étions heureusement en état de comprendre.

On éprouvait une délivrance, une exaltation définitive, effets, semblait-il, d'une légèreté et d'une clarté de cerveau plus grandes, et la modification de nos sensations physiques, bien loin de produire un trouble mental, – tel que, sous l'ancien régime des choses, l'amnésie ou la perte de son identité, – ne fit que nous détacher davantage de la passion violente et des entraves de la vie égoïste.

Dans cette précédente narration de ma jeunesse si douloureusement entravée, j'ai cherché à vous faire comprendre l'étroitesse, l'intensité, la confusion, la poussiéreuse ardeur de ce vieux monde. Une heure après mon réveil, j'avais la certitude que tout cela était fini ; telle fut aussi l'impression générale. Les hommes se levaient, aspirant à pleins poumons l'air nouveau, et tout le passé les quittait comme un vieux vêtement ; désormais, ils pouvaient pardonner, oublier, s'efforcer vers autre chose.

Ce n'était pas un miracle qui abolissait ainsi le vieux régime : c'était un changement dans les conditions matérielles

et atmosphériques, un lien rompu… et pour quelques-uns cette délivrance fut la mort. L'homme restait le même. Avant le Changement, à des instants de vie plus noble, en soi ou chez les autres, à travers les récits historiques, la musique, les œuvres hautes et belles, à travers les épisodes héroïques et les contes merveilleux, nous savions, même les plus vils d'entre nous, combien l'homme pouvait s'élever, combien tout homme pouvait parfois grandir et devenir pour ainsi dire surhumain. Mais l'air empoisonné, manquant des éléments nobles capables de provoquer chez tous ces moments de paroxysme, tout cela s'était modifié. Dans l'atmosphère différente, l'esprit de l'homme, engourdi jusque-là, oubliait le lourd cauchemar du mal, s'éveillait enfin pour contempler, à travers des yeux plus purs, une vie régénérée qu'il était prêt à vivre.

IV

Cet éveil miraculeux eut lieu pour moi dans la solitude, et fut accompagné de rire et puis de larmes. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que je rencontrai un de mes semblables. Jusqu'au moment où j'entendis une voix appelant au secours, je ne me souciai pas de savoir s'il existait au monde d'autre créature humaine que moi. L'humanité semblait disparue, comme toutes les misères du passé. De la tanière individuelle où mon timide égoïsme s'était blotti, je sortais l'âme si large que je me figurais être toute l'humanité. J'avais ri de Cockins, comme j'aurais ri de moi-même, et cette voix qui appelait à l'aide m'arrivait comme une idée soudaine de mon propre cerveau. On réitéra l'appel :

– Je suis blessé !

La voix montait du chemin creux ; descendant de quelques pas dans cette direction, j'aperçus Melmont assis près d'un fossé et me tournant le dos.

Certaines des menues impressions sensorielles de cette matinée durent creuser dans mon esprit une trace si profonde que je crois fermement qu'à l'heure où je passerai par-delà l'existence vers le mystère à venir, quand les choses de cette vie s'évanouiront devant mes yeux, comme les brumes du matin se dissipent devant le soleil, ces impressions s'effaceront les dernières sous le voile interposé de la mort. J'assortirais encore, par exemple, la fourrure d'automobile de Melmont, je pourrais peindre la teinte rougeâtre de ses grandes joues, ses cils clairs filtrant la lumière qui se reflétait dans l'œil. Son chapeau gisait à terre, et il penchait vers son pied tordu sa tête en dôme à la chevelure lisse rouge-blond. Son dos paraissait énorme, et quelque chose, dans cet aspect massif, me remplit de sympathie affectueuse.

– Vous êtes blessé ? – demandai-je.

– Oui, – dit-il, de sa voix pleine et lente.

Et, se retournant, il me montra un profil régulier, au nez bien modelé, et cette lèvre lourde, joie des caricaturistes du monde entier.

– Je suis bien embarrassé. J'ai fait une chute et je me suis foulé le pied. Où êtes-vous donc ?

En trois pas, je fus en face de lui, observant ce visage si connu. Il avait retiré sa guêtre, sa bottine et sa chaussette, jeté de côté ses gants de chauffeur et il explorait, entre ses deux pouces, sa cheville enflée.

– Je ne me trompe pas, vous êtes bien Melmont ?

– Melmont ? – Il réfléchit un instant. – Oui, c'est bien mon nom… – et il ajouta sans lever la tête – Mais ça ne me remet pas la cheville.

Il y eut un instant de silence, qu'interrompit un grognement de douleur.

– Savez-vous ce qui est arrivé ? – questionnai-je.

Palpant toujours, il acheva son diagnostic.

– Elle n'est pas fracturée.

Je répétai ma question.

– Mais non, – répondit-il, et, sans curiosité, il leva pour la première fois la tête.

– Il y a un Changement…

– Oui, un Changement, – dit-il, avec un regard d'intérêt et avec un sourire que je n'avais pas prévu si agréable. – Mes sensations internes ont un peu monopolisé mon attention, mais je remarque que tout est extraordinairement lumineux. C'est ce que vous voulez dire ?

– En partie, et de plus une singulière sensation, une netteté de cerveau…

Il me dévisagea fixement et sembla méditer.

– Voyons, je viens de m'éveiller, – murmura-t-il, avançant à tâtons dans ses souvenirs.

– Tout comme moi.

– Je m'étais trompé de chemin… Je ne me souviens plus comment… Ah ! oui, un étrange brouillard vert…

Il examina son pied malade.

– C'est cela, – reprit-il, – la Comète… Je marchais dans l'obscurité au long d'une haie… Je voulus courir et j'ai dû dégringoler au fond de ce chemin creux, voyez plutôt. – Et il fit signe de la tête. – Cette traverse à la brisure fraîche, c'est à ça que j'ai buté ; c'est ça, oui… – conclut-il en considérant les traces de l'accident.

– On n'y voyait pas. Une sorte de gaz vert arrivait de partout ; je ne me souviens que de cela.

– Et puis vous vous êtes éveillé, comme moi, avec une sensation d'effarement. Il est certain que l'atmosphère a quelque chose d'insolite. Ah ! j'y suis… Je filais sur une route dans mon auto ; j'étais très agité et préoccupé ; je suis descendu… Tout me revient, – s'écria-t-il, avec un geste triomphant : – Les cuirassés… Maintenant, j'y suis ! Nous avions disposé notre flotte depuis cette côte-ci jusqu'au Texel. Nous leur avions coupé la retraite. Ils nous ont coulé le Lord Warden. Grands dieux ! Un cuirassé qui a coûté deux millions de livres ! Cet imbécile de Rigby prétendait que ça ne faisait rien : onze cents hommes coulés à fond… Nous balayions la mer du Nord comme avec un filet, et l'escadre du Nord-Atlantique les attendait aux Féroé. Et pas un de leurs vaisseaux n'avait de charbon pour trois jours. Ai-je rêvé ? Mais non, j'ai raconté tout ça à un tas de gens dans une réunion… parfaitement… pour les rassurer… Ils étaient très emballés, mes auditeurs, mais singulièrement alarmés par le voisinage de la flotte ennemie. Quels drôles de gens… gnomes ventrus et chauves, pour la plupart… Où ça donc ? Mais oui… Nous avons eu toute la lyre, banquet, huîtres ; c'était à Colchester. Je m'y étais rendu pour démontrer que ces rumeurs de débarquement n'avaient aucun

bon sens… et précisément j'en revenais. Comme ça paraît lointain… Ça se passait hier, cependant… Mais oui, il n'y a pas de doute sur ce point… J'étais descendu de l'auto, au pied de la montée, pour gagner la falaise par un sentier ; on m'avait dit que leur cuirassé était acculé à la côte. Mon souvenir est net… j'entendais les canons.

Il réfléchit un instant.

– Étrange que j'aie pu oublier cela… – marmotta-t-il. – Les avez-vous entendus, vous ?

Je répondis affirmativement.

– Était-ce la nuit dernière…

– À deux ou trois heures du matin, – précisai-je.

Il s'appuya en arrière sur les poings et, me regardant avec un franc sourire, il reprit :

– C'est curieux, mais, en ce moment même, tout cela me semble un songe ridicule. Est-ce que vous croyez que le Lord Warden a jamais existé ? Pensez-vous sérieusement que nous avons fait couler toute cette belle mécanique par manière de jeu ? C'est un mauvais rêve… et cependant c'est arrivé.

C'eût été, suivant les anciennes habitudes, une chose fort singulière que cette conversation libre et familière avec un si grand personnage.

– Oui, – répliquai-je simplement, – vous avez trouvé l'explication. On s'est réveillé d'autre chose que des effets d'un gaz vert. C'est comme si tout le reste n'avait jamais été la réalité.

Il fronça ses sourcils et tâta rêveusement son mollet. – J'ai fait un discours à Colchester…

Je crus qu'il allait continuer, mais ses habitudes réticentes, un reste de discrétion diplomatique, l'arrêtèrent.

– C'est curieux, – dit-il, changeant de sujet, – que la douleur que j'éprouve soit plus intéressante que désagréable.

– Vous souffrez ?

– Oui, ma cheville souffre. C'est une fracture ou une mauvaise entorse, je penche plutôt pour l'entorse. Tout mouvement m'est douloureux ; mais, personnellement, je ne souffre pas. Je n'éprouve rien de ce malaise général qui accompagne toujours une contusion locale, absolument rien.

Il réfléchit, puis :

– J'ai parlé à Colchester, discouru sur la guerre. Je m'y retrouve mieux maintenant ; les reporters griffonnaient pages sur pages… Des vins vieux, des crus fameux… un brouhaha… des huîtres excellentes…

Voyons, qu'est-ce que je leur disais de la guerre ?… Ah ! voilà… qu'elle serait, sans doute, longue et sanglante… qu'elle réclamerait des sacrifices au château comme à la chaumière… Quelle rhétorique ! Avais-je trop bu, hier soir ?

Il prit entre ses mains son genou droit et, y appuyant le menton, il regarda, droit devant lui, des choses invisibles.

– Grand Dieu ! – murmura-t-il avec dégoût.

Grossi par sa fourrure, il faisait l'effet, au soleil, d'un être d'une taille extraordinaire, et je sentis que je devais respecter sa

méditation. C'était la première fois que je rencontrais un homme pareil ; avant le Changement, je n'étais pas certain que ces personnages existassent vraiment. Mes idées sur ce que pouvait être un homme d'État furent, avant le Changement, des plus vagues, et, si je me les rappelais, elles n'accorderaient sans doute aucune consistance individuelle et humaine à ces sortes d'entités. L'opinion que je m'en formais provenait en partie de caricatures et en partie d'articles de journaux. Je n'avais pour eux aucun respect, et voilà, comme premier effet du Changement, que je me trouvais en face d'un être dont je percevais nettement la supériorité et que j'avais pu aborder sans servilité, avec franchise et avec une respectueuse attention. Mon égoïsme rance et ulcéré, ou bien les amertumes de la vie, ne me l'auraient pas permis avant le Changement.

Il abandonna sa méditation, non sans conserver une attitude quelque peu perplexe.

– Ce discours que je prononçai hier soir fut une sottise malfaisante, voyez-vous. On n'y changera rien. Tous ces petits gnomes ventripotents, en habits noirs, gobant des huîtres, fi donc…

Un des effets les plus naturels de ce matin de merveille fut que j'acceptai ce ton de franchise à peine croyable, sans rien perdre de ma déférence pour mon interlocuteur.

– Oui, – dit-il, – vous avez raison ; tout cela est indéniablement vrai, et pourtant je ne peux y voir autre chose qu'un rêve.

V

Ces souvenirs se détachent, sur le sombre passé du monde, avec une pureté et une clarté extraordinaires.

Dans cette admirable matinée, sonore du chant des oiseaux, dominait, semblait-il, un bruit joyeux et lointain de carillon ; ce fut une hallucination sans doute, mais la fraîcheur et la nouveauté de toutes choses appelaient cette illusion, et des cloches de Pâques sonnaient dans nos cerveaux. Devant moi, assis, ce grand homme pensif et blond avait une sorte de beauté massive dans la gaucherie même de sa pose, comme si le Grand Maître de la force et de la gaieté équilibrées l'avait façonné de sa main.

Puis (me ferai-je bien comprendre aujourd'hui ?) il me parlait à moi, étranger, sans réserve, sans précautions oratoires, comme on cause à présent. En ces temps-là, non seulement nous pensions mal, mais notre pauvre pensée même, par suite de mille considérations myopes de dignité, de discipline, de discrétion, nous la voilions de circonlocutions avant de la communiquer à nos semblables.

– Tout me revient à présent, – continua-t-il, et, sans que je l'interrompisse, il exposa, en un long soliloque, ses pensées nouvelles.

Comme je voudrais pouvoir vous redire toutes ses paroles. Images sur images jaillissaient de son cerveau en raccourcis de phrases brisées. Si, dans ce que je me rappelle de cette matinée, il me restait autre chose que tel ou tel détail presque effacé sous une impression générale, il serait de mon devoir de vous rapporter mot à mot ce discours. En voici, fragmentairement, le sens général. Je revois encore Melmont s'écriant :

– Le cauchemar empira vers la fin. La guerre ! Quelle abominable chose ! Ah ! l'horrible obsession à laquelle personne n'échappait, personne... et il fallut emboîter le pas au troupeau.

Toute discrétion diplomatique l'avait abandonné.

Il me dévoila les secrets motifs de la guerre, comme tous les voient aujourd'hui ; mais ce matin-là, ces révélations me stupéfiaient. Accroupi sur le sol, insoucieux de son pied nu et enflé, me traitant à la fois comme le plus humble des acolytes et comme son parfait égal, il libéra son esprit des réflexions qui l'importunaient.

– Nous aurions pu l'éviter, cette guerre. Il suffisait d'une parole d'un de nous... un peu seulement de franchise honnête. Qui nous empêchait d'être francs les uns avec les autres ? Leur empereur ? Sans doute, il s'était juché sur un amas de ridicules et de présomptions. Mais au fond il n'était pas aussi fou qu'il s'en donnait l'air.

En quelques phrases tranchantes et vigoureuses, il démolit toute l'outrecuidance et les fanfaronnades de l'empereur allemand, de la presse allemande, du peuple allemand, – et les nôtres. Il plaçait tout cela au point d'où nous l'envisageons désormais, et avec l'animosité d'un homme qui se sent coupable à demi et qui regrette.

– Oh ! leurs haïssables petits professeurs, sanglés dans leurs redingotes ! – s'écria-t-il incidemment – se peut-il que de pareils hommes existent ? Et les nôtres donc ?... Nous aurions pu, quelques-uns au moins, adopter une ligne de conduite plus ferme... étouffer dès le début cette folie...

Sa voix retomba du murmure au silence.

Et moi, j'étais là à le regarder, comprenant tout de lui, apprenant davantage à chacune de ses paroles, et, au cours de cette matinée qui suivit le Changement, je ne m'occupai pas plus de Nettie et de Verrall que s'ils eussent été les personnages de quelque roman, dont j'aurais interrompu la lecture pour causer avec cet homme.

– Eh bien ! – dit-il, sortant de ses pensées, – nous voici réveillés. Rien de tout cela ne peut continuer, il faut y mettre fin. Comment même pareille abomination a-t-elle pu commencer ?... Je me sens comme un nouvel Adam. Croyez-vous que le phénomène ait été général ? Ou bien allons-nous retrouver tous ces gnomes et leurs démêlés ? Qu'importe, après tout !

Il fit un mouvement pour se relever, mais se souvint de son entorse. Il me pria de lui prêter mon appui jusqu'à sa maisonnette, et, chose curieuse, cette réquisition de mes services semblait aussi naturelle que mon prompt consentement. Je l'aidai à entourer d'un bandage sa cheville, et nous nous mimes en route, moi lui servant de béquille, de telle sorte que nous figurions, dans ce chemin creux, grimpant vers les falaises, on ne sait quel quadrupède boiteux.

VI

Sa maisonnette se trouvait à deux kilomètres par-delà le jeu de golf. Nous gagnâmes la plage et suivîmes, au pied des falaises, la surface plane du sable, être à trois pattes, titubant, clopinant, dans une danse qui m'épuisait vite ; nous nous reposions alors quelques minutes. Il y avait, de fait, fracture de la cheville, et Melmont ne pouvait poser le pied sans éprouver une douleur intolérable. Nous ne mimes pas moins de deux heures pour parvenir à sa maison, et nous aurions certainement mis davantage, si son valet de chambre n'était venu à la rescousse. On avait trouvé l'automobile brisée et le chauffeur inanimé, à une courbe de la route, près de la maison, et on avait cherché Melmont de ce côté, sans quoi on nous aurait découverts plus tôt. Pendant les étapes de ce long trajet, assis tantôt sur l'herbe, tantôt sur un fragment de rocher, tantôt sur une épave, nous avions causé avec la franchise qui convient

entre hommes bienveillants, sans réserve hautaine de sa part, sans familiarité déplacée de la mienne, comme nous savons causer aujourd'hui, mais d'une façon qui, somme toute, était la plus inattendue et la plus insolite, jugée d'après les vieilles règles. C'est lui qui parla pendant presque tout ce temps ; toutefois, en réponse à une question indirecte, et aussi clairement qu'il m'était possible de traduire des passions devenues dès lors à peu près inintelligibles pour moi-même, je lui narrai comment j'avais poursuivi Nettie et son amant, le revolver au poing, et comment le brouillard vert m'avait surpris et terrassé. Il hochait la tête en m'écoutant, comme quelqu'un qui comprend tout, et, par quelques questions brèves et pénétrantes, s'enquit de mon instruction, de mon éducation, de mes occupations. Il avait, dans sa manière, quelque chose de volontaire et de réfléchi, avec de courtes pauses, une autorité qui n'admettait ni refus ni délai.

– Oui ! sans doute… Quel sot j'ai été ! – dit-il.

Et ce fut tout jusqu'à notre prochaine étape. Pour ma part, je ne percevais pas bien quel rapport pouvait avoir mon histoire avec cette sorte de mea culpa.

– Supposez, – fit-il, en s'affalant sur un brise-lames, – supposez qu'il eût existé un homme d'État… – Il se tourna vers moi. – Si celui-là avait pris sur lui de débrouiller ce fatras de discordes, s'il avait pris tout cela à pleines mains, comme un sculpteur sa terre, comme un maçon ses briques et son mortier, et s'il en avait façonné…

Il eut un geste de sa large main vers les gloires du firmament et de la mer, et il reprit bruyamment haleine.

– … s'il en avait façonné quelque chose qui convînt à ce cadre !

Et il ajouta, en commentaire :

– Alors, des histoires comme la vôtre eussent été impossibles, voyez-vous... Donnez-moi d'autres détails encore, parlez-moi de vous-même... J'ai la conviction que tout cela est aboli et que le Changement est bien définitif. Désormais, vous ne serez plus l'homme que vous étiez. Ce que vous avez fait... importe peu. Nous nous sommes rencontrés, nous que séparait l'ombre qui est derrière nous. Racontez-m'en davantage.

Je lui narrai mon histoire, aussi simplement et aussi franchement que je viens de le faire.

– Et voilà, – reprit-il, – là où ce semis de petits écueils dépasse le promontoire, les chalets... Qu'avez-vous fait du revolver ?

– Je l'ai laissé, là-bas, dans les orges.

Il me regarda entre ses cils clairs.

– S'il en est de tous comme de vous et de moi, il y aura beaucoup de revolvers abandonnés dans les orges aujourd'hui.

Ainsi causions-nous, ce grand homme puissant et moi, avec une affection fraternelle si mutuelle qu'il n'était pas besoin de l'affirmer par des paroles. Nos âmes se rejoignaient, en pleine bonne foi, et pourtant je n'avais éprouvé jusque-là qu'un sentiment de méfiance alerte pour mes semblables. Je le vois encore, assis sur le brise-lames tapissé de mollusques, les yeux fixés sur un cadavre de matelot que la mer venait de rejeter à nos pieds : celui-là avait manqué de peu l'aube du nouveau jour. Mais n'exagérons pas les horreurs du temps passé ; la mort n'était guère plus fréquente en Angleterre qu'elle ne l'est de nos jours. Nous reconnûmes le cadavre d'un matelot du Rother Adler, le grand cuirassé allemand, qui était échoué, – nous ne le

savions pas alors, – à quelque quatre milles de là, sur la côte, parmi les débris de la falaise labourée de projectiles, – masse éventrée de mécanique de précision. La marée haute l'avait recouvert et retenait, dans les entrelacs de ferraille, les cadavres de neuf cents braves gens, hier encore vigoureux et habiles, capables de belles choses…

Je me rappelle parfaitement le pauvre gars : il s'était noyé pendant la période anesthésique du gaz vert. Son jeune visage blond paraissait tranquille et calme ; mais sa poitrine avait été échaudée par un jet de vapeur, et son bras droit était bizarrement tordu derrière son dos. Cette mort cruelle et inutile avait revêtu, dans l'aube nouvelle, de la dignité et de la beauté. Un même lien significatif unissait les personnages de cette scène moi, dans mes pauvres habits, prolétaire miséreux ; Melmont sous sa coûteuse fourrure de chauffeur qu'il n'avait pas quittée, penché sur le brise-lames primitif vers cette triste victime d'une guerre dont il était pour une part responsable.

– Pauvre garçon, enfant que nos erreurs ont envoyé à la mort ! Voyez donc la beauté calme de sa figure… Quelle pitié d'avoir été sacrifié de la sorte !

Près du cadavre, une étoile de mer, abandonnée par la vague, s'efforçait, de ses lents tentacules, de regagner l'eau et laissait une légère empreinte sur le sable.

– Plus de ceci désormais, – dit Melmont d'une voix étouffée, en s'appuyant à mon épaule. – Plus de ceci !

Mais la figure de Melmont m'est encore plus présente à la mémoire quand je le revois aussi sur un bloc de rocher crayeux, éclairé en plein par le soleil, et le visage couvert d'une rosée de transpiration. Il prenait à mi-voix des résolutions :

– Il faut mettre fin à la guerre. C'est une stupidité. Avec le nombre de gens capables de lire et de penser, dès à présent, il n'est besoin de rien de pareil. Quelle triste besogne nous accomplissions, nous, les dirigeants ! Engourdis, comme des gens entassés dans une pièce sans air, trop abêtis, trop somnolents, trop ignoblement disposés les uns envers les autres, pour que l'un de nous se levât et ouvrît la fenêtre. Dans quel gâchis nous pataugions !

Grande figure puissante, il est demeuré tel, dans ma mémoire, intrigué, émerveillé de lui-même et de toutes choses.

– Pourquoi tant de faiblesse, juste ciel ? – fit-il, avec le même geste large vers l'étendue, et, autour de sa taille gigantesque soudain dressée, un vol de mouettes tourbillonnait, criard, symbole assez exact de notre activité vaine de naguère. Il parlait avec étonnement des choses abolies.

– Vous êtes-vous jamais figuré la mesquinerie de toute personne mêlée à une déclaration de guerre ? – interrogea-t-il.

Et il fit lui-même la réponse, comme pour se confirmer à haute voix l'incroyable ; il décrivait Laycock, qui le premier formula la phrase redoutable au Conseil des ministres :

– Gommeux d'Oxford, une taille de nabot, une voix de crécelle, un menu bagage de racines grecques, sot minuscule élevé par des sœurs aînées en adoration devant sa prétentieuse nullité… Je ne le perdais pas de vue, – continua-t-il, – et je songeais que cet âne bâté avait charge de millions de vies humaines… J'aurais mieux fait d'en penser autant de moi-même. Je ne le contrecarrai en rien. Le satané petit imbécile se démenait jusqu'au cou en pleine tragédie ; il lançait des éclats de voix, et roulait vers nous de gros yeux ronds. « C'est la guerre », proclama-t-il. Richover haussa les épaules ; je protestai pour la forme et cédai aussi… Je l'ai revu depuis, dans

mes songes… Quelle bande nous faisions ! Tous légèrement épouvantés de nous-mêmes… instruments, pour ainsi dire, du hasard. Ce sont des imbéciles de cette sorte qui mènent à ceci…

Et, de la tête, il montrait le cadavre.

– Il va être intéressant de voir ce qu'il est advenu du monde, – reprit-il. – Ces brouillards verts… l'étrange substance… Je sais au moins ce qu'il est advenu de moi… Je suis converti. J'ai toujours eu le sentiment que… mais ceci est de l'imbécillité. Assez de bavardage… J'y mettrai le holà.

Il me tendit une main impuissante, faisant signe qu'il voulait se remettre en route.

– Le holà à quoi ? – questionnai-je, m'empressant à son aide.

– À la guerre, mon ami, – fit-il de sa grosse voix sourde, en s'appuyant sur mon épaule, mais sans achever l'effort de se lever. – Je vais arrêter la guerre, mettre fin à toutes les choses qui ne doivent plus subsister. L'univers est beau ; la vie est grande et superbe ; il nous suffit d'ouvrir les yeux pour le savoir. Songez aux merveilles que nous avons traversées, inconscients comme un troupeau de pourceaux dans un parterre de fleurs. Les couleurs de la vie, ses sons, ses formes ! Nous avons eu nos jalousies, nos disputes, nos discussions ardues, nos préjugés invincibles, nos activités vulgaires, nos timidités fainéantes, nous nous sommes plumés à coups de bec, nous avons pollué l'univers… comme des corneilles dans un clocher, comme des volailles dans le sanctuaire de Dieu. Ma vie a été une sottise, une mesquinerie, de grossiers plaisirs, un gaspillage… ma vie tout entière. Me voici, pauvre ombre noire devant l'aube, être de repentance et de honte. Et, sans la miséricorde divine, j'aurais pu mourir cette nuit… comme ce pauvre enfant… dans l'ordure

de mes péchés. Plus de tout cela ! Que le monde ait changé ou non, il n'importe. Nous deux nous avons vu cette aube.

Il se tut un moment.

– Je me lèverai et j'irai vers mon père, – commença-t-il, – et je lui dirai…

Sa voix s'éteignit en un murmure imperceptible, sa main se crispa sur mon épaule et nous partîmes…

CHAPITRE II
LE RÉVEIL

I

C'est ainsi que le Grand Jour se leva pour moi. Et, sous cette même aube, ainsi s'éveilla le monde.

Car l'universalité des êtres vivants avait été surprise par la même marée insensibilisante ; dans l'espace d'une heure, le frisson de ce changement catalytique avait fait le tour du globe. On dit que ce fut le nitrogène de l'atmosphère, notre ancien azote, qui, en un clin d'œil, s'était transformé, et qui, au bout d'une heure ou deux, était devenu un gaz respirable, très différent, il est vrai, de l'oxygène, mais activant et doublant son action, comme un bain de force et de santé, pour les nerfs et le cerveau. Je ne sais préciser scientifiquement la nature de cette modification, ni user des mots que nos chimistes ont créés pour l'analyser : mes travaux personnels m'ont tenu à l'écart de ces recherches ; tout ce que je puis dire c'est qu'elle eut pour résultat de rénover tous les hommes.

Je me figure, dans l'espace, cet incident planétaire, la buée du météore tourbillonnant vers la Terre, et celle-ci comme recouverte d'une couche d'ombre, à travers laquelle les rivages des continents lumineux bornaient la tache sombre des océans ; au contact de la Comète cette couche devenait verte, puis se clarifiait de nouveau.

Donc, le phénomène dura trois heures, nous le savons, car les montres et les pendules n'en furent pas arrêtées, et, pendant ces trois heures, tous les êtres vivant à la surface du globe demeurèrent inertes.

Pour tous ceux qui ont vécu ces instants, il y eut le même bourdonnement aux oreilles, les mêmes remous de masse gazeuse, les mêmes crépitations dans l'air, la même pluie d'étoiles. L'Hindou s'était arrêté sur le sillon matinal, pour contempler la merveille et tomber évanoui ; le Chinois vêtu de bleu s'était affaissé devant son bol de riz ; le marchand japonais sorti de sa boutique avait culbuté sur le seuil ; les oisifs qui, le soir, aux Portes d'Or, attendaient le lever de l'astre avaient été surpris à leur tour. L'effet avait été le même dans chaque ville de l'univers, dans chaque vallon solitaire, dans chaque maison, dans chaque abri, dans chaque clairière ; sur les hautes mers, les passagers groupés pour voir la merveille, pris soudain de terreur, tombaient en gagnant les escaliers et les écoutilles, et le capitaine, titubant sur sa dunette, tombait, pendant que tombaient aussi, parmi la houille, les chauffeurs ; et les machines continuaient leur œuvre, dépassaient la barque de pêche d'où ne montait pas un cri d'appel, qui voguait au gré des flots, libre de gouvernail.

À la grande voix de la destinée, criant : " Halte ! ", les acteurs du drame quotidien trébuchèrent, chancelèrent, et s'écroulèrent sur place. À New York, cette métaphore fut la réalité. C'était l'heure du théâtre, et, pour rassurer les spectateurs pris de panique, les acteurs continuèrent leur jeu au milieu de l'obscurité croissante, cependant que le public, éduqué par maints désastres antérieurs, regagnait loges et fauteuils. C'est ainsi que les spectateurs furent atteints par la somnolence universelle, rangés en file dans l'orchestre, les uns tombant en avant, les autres glissant sous les sièges. Parload m'a raconté, bien que je ne sache pas sur quelles données reposent ses affirmations, qu'au bout d'une heure, la

combinaison du nitrogène s'étant opérée, l'atmosphère redevint claire comme d'habitude ; mais, dans ce sommeil universel, il n'y eut pas de paupières ouvertes pour contempler les premières heures du Changement. À Londres, la nuit était avancée, mais à New York, par exemple, la population se livrait aux plaisirs de la soirée, et à Chicago l'heure du dîner approchait et tout le monde était dehors. Le clair de lune dut y éclairer les rues et les places semées de corps affalés, à travers lesquels les tramways électriques, non munis de freins automatiques, continuaient leur chemin jusqu'à ce que l'amas des corps eût arrêté leur élan. Les gens gisaient, dans leurs vêtements de soirée, à travers les salles à manger, les salles de restaurants, les escaliers, les vestibules, là où ils avaient été surpris. Les joueurs devant le tapis vert, les ivrognes devant le bar, les voleurs en embuscade, les couples adultères, tous furent frappés inopinément, pour se retrouver, l'âme et la conscience en éveil, au milieu du désordre de leurs méfaits et de leurs folies. Malgré la nuit, l'Angleterre courait le risque d'une bataille navale qui pouvait être une grande victoire ; sur la mer du Nord, ses flottes se rejoignaient, comme les deux bouts d'un filet, autour de l'ennemi. Sur terre, cette même nuit promettait aussi d'être décisive : les camps allemands étaient en armes, de Redingen à Markirch, et les colonnes de l'infanterie s'étaient couchées, comme l'herbe fauchée, surprises pendant une marche de nuit, entre Longwy et Thiaucourt, et d'Avricourt au Donon. Par-delà Spincourt, les collines fourmillaient de tirailleurs français assoupis, et, sur la longue ligne des avant-postes, officiers et soldats dormaient parmi les outils épars, dans les tranchées inachevées qui menaçaient le front des colonnes allemandes, sur la frontière des Vosges.

Le paysan hongrois ou italien, s'étirant dans un bâillement, trouvait sombre la matinée, et, se retournant, était saisi par un sommeil sans rêves. Agenouillé sur son tapis de prière, le musulman succombait au sommeil, cependant qu'à Sydney, à Melbourne et dans la Nouvelle-Zélande, le brouillard survenait

l'après-midi et dispersait les foules rassemblées aux champs de courses ou aux parties de cricket, interrompait le déchargement des vaisseaux, et inquiétait les gens qui faisaient la sieste et qui, étourdis et chancelants, sortaient joncher les rues.

II

Mes pensées s'en vont vers les forêts et les déserts, vers la vie sauvage des jungles, qui connurent, comme l'homme, cet arrêt de toute activité : je vois des millions d'actes de férocité interrompus, suspendus comme les paroles gelées que Pantagruel rencontra sur la mer. Toutes les créatures vivantes, tout ce qui respire, devint insensible et inanimé. Dans l'universel crépuscule, les bêtes féroces et les oiseaux furent paralysés, parmi les arbres, les buissons et les herbes inertes. Le tigre s'allonge auprès de sa victime égorgée qui saigne à mort dans le silence soudain du fourré. Les mouches mêmes, atteintes par la somnolence, se laissent tomber, les ailes éployées ; l'araignée se replie au centre de sa toile surchargée. Je vois flotter, comme un flocon de neige multicolore, le grand papillon qui tournoie et se pose. Par un contraste remarquable, on suppose que le phénomène n'eut aucune action sur la vie des poissons et de tous les animaux aquatiques.

Ce détail me remémore une curieuse exception de cette prostration générale ; l'équipage du sous-marin B 94 eut un sort particulier. Autant que je le sache, ce sont les seuls humains qui n'aient pas vu le brouillard vert envelopper le monde. Pendant tout le temps que dura l'engourdissement des êtres vivants à la surface de la terre et des flots, le sous-marin, sinistre crustacé d'acier, bondé de matières explosives, pénétrait dans l'embouchure de l'Elbe, avec une lenteur et des précautions extrêmes, pour éviter les mines ; rampant sur le lit du fleuve, il traînait derrière lui, pour servir de guide à ceux qui allaient le suivre, une longue amarre qui le reliait au formidable cuirassé

des flancs duquel il était sorti : parvenu dans le canal, par-delà les forts de l'embouchure, il remonta enfin à la surface, pour se munir à nouveau d'air respirable et choisir ses victimes. Ceux de l'équipage qui montèrent sur le pont durent sortir de leur carapace au crépuscule du matin, car, par la suite, ils parlèrent de l'extraordinaire éclat des étoiles. Ils furent stupéfaits d'apercevoir, à moins de trois cents mètres d'eux, un cuirassé échoué dans la vase du rivage et que la marée descendante faisait pencher sur le flanc ; il était en feu, par le milieu, du côté des machines, mais nul n'y prenait garde ; dans le grand silence éclairé par l'aube, personne ne prenait garde à rien. Ce vaisseau, et tous les autres cuirassés d'alentour, noirs et massifs, semblaient montés par des équipages de morts.

Ils passèrent là par une épreuve singulière ; ayant échappé aux instants d'immobilisation et d'insensibilité universelles, ce fut, m'a-t-on raconté, soudainement et avec un grand rire, qu'ils respirèrent l'atmosphère renouvelée. Aucun d'eux ne s'est préoccupé de nous laisser une relation écrite de ce qui fut dit et fait alors, et nous n'avons aucun détail de leur surprise et de leur émerveillement. Seuls, donc, ils vécurent la nouvelle vie pendant les deux heures qui précédèrent l'éveil général, et, quand les Allemands surgirent à leur tour du sommeil transformateur, ils trouvèrent leur cuirassé aux mains de ces étrangers souillés et las, qui, avec une ardeur incomparable, s'efforçaient, à la clarté de l'aube éblouissante, d'arracher quelques ennemis, insensibles encore, à l'incendie et à l'immersion.

Ce spectacle sublime ne peut détourner longtemps ma pensée des sinistres et des horreurs qui furent comme la rançon et le prix du bien-être dont nous jouissons. Que de vaisseaux, dont la barre avait été lâchée par des pilotes somnolents, se brisèrent sur les rochers et sombrèrent. Combien, sur les routes du monde, d'automobiles précipitées vers la destruction. Combien de trains continuèrent, malgré les signaux, à filer à

toute vapeur, et que les mécaniciens ahuris retrouvèrent, les feux éteints, sur des voies inaccoutumées ; et combien d'autres, moins heureux, présentèrent, au regard épouvanté des paysans ou des hommes d'équipe s'étirant sur des talus, le spectacle de leurs ruines amoncelées et fumantes. Les hauts fourneaux de nos Quatre Villes vomissaient toujours vers le firmament la souillure de leur fumée ; les foyers sans surveillance s'étendirent ; les feux brûlaient, il est vrai, plus ardents dans cette atmosphère plus carburante et se propagèrent...

III

Se figure-t-on bien les événements qui séparèrent la composition et le tirage de ce numéro du Nouveau Journal que j'ai là devant moi ? C'est le premier journal imprimé sur terre après le Grand Changement ; la pâte en est durcie et brisée aux plis, car elle ne fut jamais fabriquée pour durer. Je trouvai ce numéro sur la table, dans un bosquet de l'auberge où j'attendais Nettie et Verrall, précisément avant la conversation que j'aurai à vous raconter tout à l'heure. La vue de cette vieille feuille me remet tout en mémoire : Nettie, toute blanche contre le fond bleu vert du jardin ensoleillé, me regardait attentivement pendant que je lisais... et Verrall se penchait pardessus mon épaule, ce que je n'aimais guère. Cette lecture contribua à dissiper la légère gêne de notre première rencontre ; mais gardons tout cela pour mon prochain chapitre...

Il est facile de constater que le Nouveau Journal avait été mis en pages la veille et qu'un bon nombre de clichés avaient été enlevés et remplacés au matin. Je ne connais pas assez les détails de fabrication de l'imprimerie d'autrefois pour vous expliquer ces remaniements, mais on a la certitude que des fragments entiers de copie composée durent être retranchés pour permettre d'insérer d'autres articles ou dépêches. L'ensemble du journal offre un aspect discordant et hétéroclite.

Les insertions nouvelles sont d'une impression plus noire et plus barbouillée que le reste, excepté sur le bord gauche où l'encre a dû manquer et forme des échancrures. Un de mes amis, mieux au courant de ces choses, est d'avis que les presses du Nouveau Journal avaient dû être endommagées pendant la nuit et que Banghurst fut forcé de faire tirer par un imprimeur voisin qui lui avait peut-être des obligations financières.

Les feuilles extérieures appartiennent entièrement à l'âge précédent ; seuls, les deux feuillets du milieu ont subi des modifications ; c'est là que, sur quatre curieuses colonnes, nous lûmes ce titre : CE QUI EST ARRIVÉ. Cet espace rectangulaire empiétait sur une autre colonne où se lisait : *La Grande Bataille Navale a lieu. Le sort de deux Empires en jeu. Perte nouvelle de deux…*

On sentait que toutes ces choses n'auraient plus aucune importance désormais. Selon toute probabilité, du reste, c'étaient des nouvelles de pure imagination, fabriquées pour les besoins de la dernière heure.

Il est amusant de rapprocher les fragments de ce vieux journal et de lire les premiers comptes rendus de l'époque transformée. Comme ces quelques phrases simples et d'une netteté insolite me parurent singulières dans ce cadre de mauvais anglais et de jargon tonitruant ; elles produisent aujourd'hui l'effet d'une voix d'homme de bon sens au milieu de paroles violentes et tumultueuses qui cessent brusquement, mais elles témoignent surtout combien Londres fut prompt à revenir de son engourdissement, quelle énergie nouvelle animait cette vaste population. Je suis encore étonné, en relisant ces lignes, de constater quelle somme de recherches, d'expériences, d'inductions, il fallut dépenser dans le court espace qui précéda le tirage de cette feuille… Mais tout cela dit en passant ; pendant que je m'abandonne à ma rêverie, devant ces feuilles détériorées, la curieuse et lointaine vision me revient

de ces bureaux et de ces imprimeurs immobilisés soudain en pleine effervescence.

La vague catalytique avait dû envahir l'immeuble en pleine fièvre nocturne, fièvre que la Comète et la guerre, celle-ci surtout, devaient rendre plus intense. Le Changement avait pénétré là inaperçu, au milieu du bruit des voix, du tintamarre des machines, de l'éblouissement des lampes électriques ; on y avait dû prendre les premières vapeurs vertes pour quelque brouillard prématuré, car Londres, en ces temps-là, même à la belle saison, était aveuglé par des brouillards impénétrables. Tout à coup, le Changement entra de toutes parts et paralysa cette affolante activité.

Le seul avertissement de la venue du phénomène ne put être que le silence soudain de la rue, succédant à un tumulte inhabituel.

La vapeur dut engourdir le personnel avant qu'on ait pensé à arrêter les presses. Le brouillard se glissa dans tous les recoins des locaux, enveloppa les hommes, et les coucha, endormis, à terre, – et ce tableau a toujours frappé mon imagination, parce que, sans doute, c'est le premier que je me sois représenté de ce qui s'était produit dans les villes. De même aussi, ai-je, jusqu'à ce jour, considéré comme particulièrement étrange le fait que, malgré l'intervention du phénomène, les machines continuèrent à fonctionner. Je ne sais précisément pourquoi ce fait me parut spécialement bizarre, mais je n'ai jamais pu me débarrasser de cette impression. Je suppose que cette activité indépendante des machines, alors que s'était interrompue soudain l'activité humaine, nous paraît anormale à cause de l'habitude que nous avons de considérer la force mécanique comme une simple extension de la force musculaire de l'homme et comme une annexe inséparable de nos opérations cérébrales.

Les lampes électriques, par exemple, percèrent, pendant quelque temps au moins, de leur incandescence nébuleuse, le brouillard enveloppant ; dans les ténèbres croissantes, les grandes presses poursuivirent leur grondante besogne, imprimant, pliant, empilant, exemplaire sur exemplaire, les comptes rendus mensongers de la bataille ; les vastes locaux continuèrent à trépider et à retentir du fracas des machines, et cela bien que toute direction humaine eût cessé.

Quand elles eurent épuisé leur provision d'encre et de papier, les machines poursuivirent leur mouvement à vide, avec des craquements, des à-coups, des grincements assourdissants, puis les foyers, que nul n'alimentait plus, s'éteignirent, la pression faiblit sur les pistons, un ralentissement général se produisit, et, avec lui, un fléchissement intermittent dans l'intensité des lampes solidaires de la rotation des dynamos. Qui peut s'imaginer tout cela avec précision ?

Et, alors que ces bruits s'affaiblissaient et se taisaient, le brouillard vert s'éclaircit et se dissipa. En moins d'une heure, il eut disparu, et peut-être qu'une brise s'éleva et parcourut la Terre…

Toutes les rumeurs de la vie s'éteignirent, mais il en est que rien ne ralentit et qui persistèrent triomphalement dans l'universel déclin. Sur un monde indifférent au temps, les cloches des tours et des églises annoncèrent deux heures, puis trois heures. Partout, d'un bout à l'autre de la Terre, les horloges s'opiniâtrèrent à sonner pour des oreilles assourdies…

Enfin parurent les premiers rayons de l'aube, s'entendirent les premiers bruissements du réveil. Dans les bureaux du journal, les filaments des lampes rougeoient encore, quelque machine gémit imperceptiblement, les formes, affaissées dans toutes les positions, se secouent mollement, se dressent et redeviennent des hommes qui promènent autour d'eux des

regards ahuris. Le prote fut sans doute fort scandalisé de constater qu'il avait dormi. L'énorme organisme du Nouveau Journal se réveilla, clignotant, étonné devant son propre aspect. L'une après l'autre, les horloges de la ville sonnèrent quatre heures. Les rédacteurs, les vêtements en désordre, les cheveux ébouriffés, mais avec, dans les veines, un sentiment étrange de renouveau, entouraient les presses endommagées ; les questions étonnées se croisaient dans l'air ; le rédacteur en chef relisait ses manchettes de la veille avec un rire incrédule : ce matin-là fut sonore de rires involontaires. En bas, dans la rue, les cochers des voitures de distribution flattaient le cou et bouchonnaient les jambes de leurs chevaux qui s'éveillaient.

Puis, tout ce monde perplexe, s'interrogeant mutuellement, se remit lentement en devoir de terminer le journal. Imaginez ces gens ahuris et désorientés, emportés par la routine de leur besogne coutumière, faisant de leur mieux pour achever un travail dont la vanité leur était soudain apparue. Ils reprirent leur labeur avec entrain, échangeant leurs impressions. Mais à chaque moment il devait se produire des entractes occupés par des discussions inévitables. Le numéro n'arriva au village de Menton que cinq jours plus tard.

IV

Voulez-vous, maintenant, que je vous rapporte les impressions toutes vives d'un personnage prosaïque ? Il s'agit d'un épicier du nom de Wiggins. J'ai entendu le récit qu'il en fit dans le bureau de poste de Menton, le soir du premier jour, quand l'idée me fut venue de télégraphier à ma mère : ce bureau était installé dans une épicerie, et je trouvai Wiggins en conversation avec le propriétaire du magasin. Ils se faisaient une concurrence acharnée et, de la boutique rivale, de l'autre côté de la rue, Wiggins était venu pour rompre un silence hostile qui durait bien depuis quelque vingt années. Le reflet du

Changement brillait dans leur regard, sur leurs joues plus rosées, dans leurs gestes plus dégagés, dans tout leur être physique rénové.

– Ah ! notre vieille haine, – me dit M. Wiggins, comme pour m'expliquer l'émotion de cette rencontre, – quel bénéfice en avons-nous tiré, nous et notre clientèle ? Voilà ce que je suis venu lui dire… Mettez-vous cela dans la tête, jeune homme, si jamais vous ouvrez boutique. C'est une malveillance idiote qui nous tenait ! Comment ne nous en sommes-nous pas aperçus plus tôt ? Mais ce fut bien moins de la méchanceté que de la bêtise : une jalousie stupide. Pensez donc un peu : voilà deux êtres humains qui ont vécu pendant vingt ans à portée de voix et qui n'ont pas trouvé moyen de se parler, tant leurs cœurs s'étaient endurcis l'un contre l'autre.

– Je ne comprends pas comment nous en sommes arrivés là, – répondit l'épicier concurrent, tout en ficelant, d'un geste machinal, par paquets d'une livre le thé qu'il avait pesé minutieusement. – Ce fut de l'orgueil et de l'obstination. Nous savions parfaitement, et tout le temps, à quel point nous étions bêtes.

Tout en écoutant, j'affranchissais mon télégramme.

– Tenez, – reprit-il en s'adressant à moi, – l'autre matin seulement, j'étais en train de liquider une caisse d'œufs, je les vendais à perte pour m'en débarrasser. Ne voilà-t-il pas qu'il affiche les siens à neuf pence la douzaine ? Je vois ça en arrangeant mon étalage et je riposte du tac au tac : « Œufs à huit pence la douzaine, les mêmes qui sont vendus ailleurs neuf pence. » Une baisse d'un penny d'un coup… presque à prix coûtant… et notez bien, – ajouta-t-il d'un ton impressionnant, en se penchant au-dessus du comptoir : – ce n'étaient pas du tout les mêmes œufs.

– Eh bien ! je vous le demande, ne fallait-il pas être fou pour en arriver là ? – renchérit l'ancien adversaire.

Je remis mon télégramme, dont le boutiquier se chargea complaisamment, et, à mon tour, j'entamai alors la conversation avec M. Wiggins. Il n'en savait pas plus long que moi sur la nature du Changement survenu. Si alarmé fût-il par les lueurs vertes qu'après les avoir considérées quelque temps de derrière les persiennes de sa chambre à coucher il s'était levé et habillé, avait fait endosser à ses proches leurs vêtements du dimanche afin que tous fussent prêts « pour le départ ». Tout ensemble ils sortirent dans le jardin, partagés entre l'admiration du spectacle grandiose et une terreur qui allait croissant. Fervents méthodistes et très religieux, hors des heures d'affaires, il leur sembla, dans ces derniers moments de magnificence céleste, que la science s'était leurrée et que les fanatiques avaient raison. Les vapeurs vertes les convainquirent que la fin du monde approchait et ils se préparèrent à comparaître devant leur Dieu.

Ce Wiggins était un petit homme d'aspect commun, en manches, de chemise, le ventre sanglé dans un tablier d'épicier. Avec un accent qui sonnait pauvre et bref à mes oreilles habituées à la prononciation large du Staffordshire, il me narra son histoire, sans une pensée d'orgueil, et pourtant elle me donna parfois la sensation de l'héroïsme.

Ces gens ne s'enfuirent pas çà et là comme tant d'autres ; le père, la mère et les deux filles, groupés parmi les groseilliers de leur jardinet, sentant s'appesantir sur eux la terreur de leur Dieu et de leur Juge, unirent leurs voix dans un cantique.

Tous quatre, à pleine voix et d'une façon un peu languissante et criarde, selon la commune habitude, chantèrent jusqu'à ce que, l'un après l'autre, ils se fussent affaissés sur le sol. Dans les ténèbres qui s'épaississaient, le receveur des postes avait distingué les paroles de leurs hymnes.

C'était vraiment la chose la plus extraordinaire du monde que d'entendre cet homme rougeaud, aux gros yeux pleins de gaieté, qui racontait l'histoire de sa mort récente. Il semblait impossible que tout cela se fût passé douze heures auparavant à peine. Le tableau était lointain déjà, diminué dans la perspective, de ces gens chantant, au milieu des ténèbres croissantes, les louanges de leur Dieu. On eût dit qu'il me montrait une miniature édifiante pour médaillon.

Toutes choses antérieures avaient subi cette réduction, cette minimisation, si je puis dire ; cette sensation, ai-je appris par la suite, ne me fut pas personnelle : il semblait que nous eussions grandi. Le petit être, qui avait traversé furieusement l'Angleterre à la poursuite de Nettie, n'eut plus qu'à peine un pouce de hauteur dans le recul des heures. Cette vie d'hier n'avait été qu'une tragi-comédie pour marionnettes, jouée dans un jour crépusculaire.

V

Ces scènes du Changement ne me reviennent jamais en mémoire sans que je songe à ma mère.

Je me souviens de la confession qu'elle me fit. Elle dormit mal cette nuit-là, et prit les détonations produites par les étoiles filantes pour des feux de salve. Toute la journée, l'émeute avait fait rage, dans Clayton et Swathinglea ; inquiète et persuadée que j'étais mêlé à ces troubles, elle se leva pour regarder par la fenêtre. Elle n'assista pas au début du phénomène.

– Mais, – disait-elle, – en voyant cette pluie d'étoiles, je pensai que tu étais sous l'averse, et je murmurai une petite prière à ton intention. Tu ne peux m'en vouloir de cela, n'est-ce pas, mon enfant ?

Et voici un autre de mes tableaux : surprise par les vapeurs vertes, agenouillée au chevet de son grabat, la chère vieille joint ses mains noueuses pour une prière vers Cela, sa divinité vague. Et, à travers l'étoffe jaune des rideaux, à travers les stores baissés, je vois, au-dessus des cheminées, les étoiles pâlir dans le ciel, l'aube envahir l'espace, cependant que vacille encore, au fond du bougeoir, la flamme mourante de sa chandelle. À mon insu, j'étais accompagné, à travers le sommeil et la paix, par cette muette figure agenouillée, par cette prière vers Dieu, prière stagnante, soudain silencieuse dans un monde de silence, suspendue dans le vide de l'espace.

VI

Avec l'aube, ce réveil fit le tour de la Terre. Je vous ai dit comment il me vint, et comment je marchai, émerveillé, à travers le champ d'orge de Shaphambury. Il vint de même à tous. Non loin de moi, et pour quelque temps complètement oubliés, Verrall et Nettie s'éveillèrent, l'un auprès de l'autre, et chacun entendit, avant tout autre son, dans ce silence lumineux, la voix de l'autre. Et les locataires des maisonnettes, dispersés çà et là, s'éveillèrent. Les habitants endormis du village de Menton, sursautant, s'assirent dans leur lit, désorientés par cette nouveauté… Les ombres contorsionnées du jardin, avec, sur leurs lèvres encore, l'hymne interrompu, bougèrent parmi les fleurs, et se touchèrent timidement de la main, en pensant au Paradis… Ma mère se retrouva blottie contre son lit, et se leva, forte de la conviction que sa prière était exaucée…

Nous nous éveillions à peine que déjà les soldats allemands, entassés entre les files de peupliers poudreux, sur la route d'Allarmont, bavardaient et partageaient leur café avec les tirailleurs français, qui leur avaient envoyé le salut, de leurs tranchées bien dissimulées parmi les vignes. Une certaine

perplexité avait envahi ces tireurs d'élite, qui s'étaient endormis dans l'attente anxieuse de la fusée-signal qui devait mettre en mouvement le mécanisme de leurs fusils à répétition. À la vue et au bruit de la foule sur la route, à leurs pieds, une même pensée était venue à chacun d'eux, on ne pouvait tirer. Un conscrit, tout au moins, a raconté son réveil : combien bizarre lui avait paru le fusil qui reposait près de lui et comme il l'avait placé en travers de ses genoux pour le mieux examiner. Puis, à mesure que se faisait plus clair le souvenir de l'usage auquel l'engin était destiné, il l'avait laissé tomber et s'était levé, pris d'une sorte d'horreur joyeuse à l'idée du crime évité ; il considéra plus attentivement les hommes qu'il lui aurait fallu assassiner : « braves types », pensa-t-il, qui ne méritaient pas un pareil sort. La fusée-signal ne s'élança jamais vers le ciel. En bas, les hommes ne reprirent pas leurs rangs, mais s'assirent sur le talus, ou se groupèrent en cercle pour bavarder, discutant, avec une incrédulité nouvelle, les causes avouées de la guerre.

– L'Empereur ? – disaient-ils. – Quelle bêtise Nous sommes des êtres civilisés. Qu'on trouve d'autres gens pour cette besogne. Buvons le café, maintenant.

Les officiers tenaient eux-mêmes leurs chevaux par la bride, et causaient cordialement avec les hommes, insoucieux de la discipline. Quelques Français, sortant de leurs tranchées, descendirent le coteau, en flânant ; d'autres hésitaient, le fusil encore aux mains. Les troupes allemandes regardaient curieusement ces derniers et l'on entendait :

– Eux, nous tirer dessus ? Allons donc. Ce sont de respectables citoyens français.

Un tableau de cette scène nous a été conservé, un tableau aux tons clairs et aux détails poussés, sous cette lumière matinale ; il se trouve dans la Galerie des Batailles, parmi les ruines du vieux Nancy. On y voit l'uniforme du « troupier »

d'autrefois, l'étrange képi, le ceinturon, les bottes, la cartouchière, la gourde, et l'espèce de sac de touriste que les soldats portaient sur les épaules, tout un équipement étrange et compliqué. Les soldats s'étaient éveillés un à un, et je me demande parfois, au cas où l'éveil eût été simultané, si, par un effet d'habitude et de routine, la bataille ne se serait pas engagée. Mais les premiers à s'éveiller se mirent sur leur séant, et, jetant leurs regards autour d'eux avec étonnement, ils eurent le temps de réfléchir.

VII

Partout ce furent des rires, et partout aussi des larmes. Les hommes et les femmes de la vie ordinaire, se trouvant soudain exaltés et pleins d'énergie, capables de faire ce qui jusque-là avait été impossible, incapables de faire ce qui jusque-là avait été irrésistible, heureux, pleins d'espoir, d'altruisme et de force, rejetaient entièrement l'hypothèse que ce Changement ne fût qu'une modification subie par le sang et la contexture matérielle de la vie. Ils reniaient les corps que Dieu leur avait donnés, comme jadis les sauvages du Haut Nil s'étaient arraché les dents canines, parce qu'elles les assimilaient aux bêtes. Ils déclaraient que ce nouvel état était dû à la venue d'un esprit, et leur besoin d'explication ne se satisfaisait pas de moins. Et, dans un sens, l'Esprit vint. Le Grand Réveil procéda directement du Changement, et ce fut la dernière, la plus profonde, la plus vaste, la plus durable de toutes les inondations d'émotion religieuse auxquelles on accole ce nom.

Mais, de fait, ce réveil différait essentiellement des innombrables mouvements analogues qui l'avaient précédé : ceux-ci n'avaient été que des accès de fièvre, celui-là fut le premier mouvement de santé ; il fut tout à la fois plus calme, plus intellectuel, plus intime, plus religieux qu'aucun des autres. Dans l'ancien temps, et plus spécialement dans les pays

protestants, – où les choses de la religion se formulaient plus hardiment, où l'absence de confession et de prêtres bien dressés rendaient ces mouvements comme explosifs et contagieux, – le « réveil », à ses divers degrés, était une phase normale de la vie religieuse. Il y avait, d'une façon continue, des « réveils » : tantôt une petite perturbation des consciences dans un village ; tantôt une soirée d'émotion dans une salle de mission, tantôt une grande tempête qui balayait toute une contrée, et tantôt un effort organisé, qui faisait son entrée dans les villes, précédé de fanfares, de bannières, d'automobiles, de distribution de prospectus, à seule fin de sauver des âmes. Jamais, à aucune époque, je n'avais pris part à ces manifestations, jamais je n'avais même été attiré par aucun de ces mouvements. Mon tempérament, bien que passionné, était trop porté à la critique, trop sceptique, si vous aimez mieux, car c'est à peu près la même chose, et trop timide, pour que je me laissasse entraîner dans ces tourbillons ; cependant, en plusieurs occasions, Parload et moi, plaisantant mais un peu troublés néanmoins, nous avions pris place au dernier rang de quelque réunion de « réveil ».

J'en ai assez vu pour comprendre leur nature et je ne fus pas étonné d'apprendre qu'avant la Comète, sur toute la surface de la Terre, jusque parmi les sauvages et les anthropophages, les mêmes, ou tout au moins de très semblables mouvements d'exaltation religieuse, se produisaient. Le monde étouffait, il était secoué par la fièvre, et ces phénomènes témoignaient de la lutte instinctive de l'organisme humain contre la défaillance de ses forces, l'engorgement de ses veines, la limitation de son activité vitale. Invariablement, ces « réveils » succédaient à des périodes de vie sordide et restreinte : les hommes obéissaient à leurs instincts bas et immédiats, jusqu'à ce que le monde en devînt insupportablement amer. Quelque désillusion, quelque échec illuminaient – d'une lueur crépusculaire, il est vrai, mais suffisante pour une vision indistincte, – la fange grouillante, le ténébreux enclos de la vie. Un dégoût soudain de l'étroitesse

insensée de la vieille façon de vivre, la conscience du péché, un sentiment de l'indignité de toute poursuite individuelle, le besoin de quelque chose de compréhensif qui fût un soutien, de quelque chose de plus grand, de communions moins étriquées, de choses moins habituelles, s'emparaient des hommes ; leurs âmes, qui avaient été façonnées pour des destinées plus larges, criaient soudain, parmi les intérêts mesquins et les interdictions étroites de la vie : « Plus de tout cela ! Assez de tout cela ! » Un grand désir de s'échapper de la prison exiguë d'eux-mêmes, une passion inarticulée, balbutiante, sanglotante, les secouait...

Je me souviens d'avoir vu, dans la chapelle des méthodistes calvinistes de Clayton, le vieux quincaillier Pallet exprimer son repentir – j'ai vu sa figure couperosée et grasse, étrangement convulsée sous la lueur vacillante du gaz. Il s'avança jusqu'au banc des pénitents, réservé pour les manifestations de ce genre, et sanglota sa tristesse et son dégoût pour quelque aventure scabreuse, – c'était un veuf, – et je revois encore son corps gras et mou tremblant et se balançant à chaque hoquet de douleur. Il exposa sa turpitude devant cinq cents personnes auxquelles, en temps ordinaire, il dissimulait chacune de ses pensées, chacun de ses projets, et, – ce qui prouve, en fait, de quel côté se trouvait la vérité, – nous autres jeunes gens n'eûmes pas un sarcasme pour tout ce grotesque bafouillage, nous ne pensâmes même pas à en sourire. Nous restions là, graves et attentifs, émus peut-être... Ce ne fut qu'après, et en faisant effort, que nous nous moquâmes.

Dans ces vieux temps, dis-je, les « réveils » étaient les mouvements d'un corps qui étouffe. Ce furent, avant le Changement, les manifestations les plus claires de ce sentiment commun à tous les hommes, que les choses n'étaient pas ce qu'elles devaient être ; mais trop souvent ces manifestations ne furent que d'éphémères hallucinations. Leur force se dispersait en cris désordonnés, en gesticulations et en larmes. Elles n'étaient que des éclairs prophétiques. Le dégoût de la vie

étroite et de la bassesse prenait une forme étroite et basse. L'âme ravivée n'était plus, à la fin de la soirée, qu'une hypocrite ; les prophètes se disputaient des préséances ; les rechutes, le fait est indéniable, étaient fréquentes parmi les pénitents, et Ananias, qui retournait chez lui converti, revenait avec une offrande mensongère. D'ailleurs, on admettait presque universellement que le converti fût impatient et immodéré, plein de mépris pour la raison et pour le choix des moyens, ennemi de l'équilibre, de l'intelligence et de la science. Plein de grâce, à en déborder, comme une vieille outre trop gonflée, il sentait qu'il serait aussitôt défoncé s'il prenait contact avec la dure réalité et le bon sens.

Ainsi se gaspillaient les anciens réveils... Mais le Grand Réveil ne s'est pas dispersé ainsi ; il se développa jusqu'à devenir, pour la plus grande partie de la Chrétienté, l'expression permanente du Changement. Pour beaucoup, il a revêtu la forme d'une conviction absolue que ce fut « la seconde Rédemption ». Ce n'est pas à moi de discuter la valeur d'une pareille affirmation, car, au bout du compte, elle a eu pour résultat un élargissement durable de tous les buts de l'existence.

Le souvenir me revient d'une vision d'autant plus sympathique qu'elle est plus synthétique, c'est une femme excessivement belle, aux joues toutes roses, aux yeux brillants de larmes, qui passa près de moi, sans une parole, tout entière à quelque projet inconnu. Je la croisai, cet après-midi du premier jour, quand, frappé par un remords subit, je m'étais rendu à Menton pour télégraphier à ma mère que j'étais sain et sauf. Où allait cette femme ? D'où venait-elle ? Je ne sais, je ne l'ai jamais revue, mais son visage seul, éclairé d'une énergie nouvelle et rayonnante, est toujours devant mes yeux...

Car cette expression était celle du monde...

CHAPITRE III
LE CONSEIL DE CABINET

I

Quel événement étrange et sans précédent que ce Conseil de cabinet auquel j'assistai, conseil tenu deux jours plus tard dans la maisonnette de Melmont, et où l'on décida de convoquer la conférence qui devait élaborer la constitution du Nouvel État Mondial. J'étais là, parce qu'il m'était avantageux et facile de rester avec Melmont. Son logis, où le retenait sa cheville fracturée, n'était occupé que par un secrétaire et un valet. Comme je n'avais nulle part où aller en particulier, il me garda pour l'aider dans sa part spéciale du labeur immense qui incombait aux réformateurs du monde. J'avais une pratique suffisante de la sténographie, et, comme il n'avait même pas de phonographe pour enregistrer ses paroles, sitôt que sa cheville fut pansée, je m'installai à son bureau pour écrire sous sa dictée. L'étrange mollesse, la prodigieuse négligence qui allaient de pair avec la violence impulsive et spasmodique de la vieille époque, sont fort bien caractérisées par ce fait que le secrétaire du ministre n'était pas sténographe et qu'il n'y avait pas de téléphone dans l'endroit. Tout message devait être porté au village de Menton, au bureau auxiliaire installé chez l'épicier, à un demi-mille de là... Je m'assis donc dans le fond de la chambre de Melmont, où son bureau avait été poussé, et griffonnai toutes les notes qu'il estima nécessaires. À ce moment-là, cette chambre me paraissait la mieux meublée du monde ; je pourrais reconnaître, aujourd'hui encore, la gaie cotonnade du sofa sur lequel était étendu le grand homme

d'État, le luxueux papier de tenture, les gros bâtons rouges de cire à cacheter, la garniture de bureau en argent que j'avais à ma disposition. Je sais maintenant que ma présence dans cette pièce était chose anormale et surprenante ; la porte laissée ouverte, les libres allées et venues de Parker, le secrétaire, tout cela aussi était autant d'innovations. Dans le vieux temps, un conseil de cabinet était un conclave secret ; le mystère et la dissimulation formaient comme la trame et la chaîne de la vie publique d'alors. Tout le monde était sans cesse occupé à cacher quelque chose à quelqu'un, on se tenait continuellement sur ses gardes, on usait d'équivoque, on mentait, on trompait, et la plupart du temps sans raison aucune. Sans qu'on y prit garde, le mystère disparut de la vie.

En fermant les yeux, j'évoque cette réunion et j'entends la voix des ministres qui délibèrent ; d'abord, je les revois, imprécis dans la lumière crue du jour ; puis, groupés et comme concentrés dans l'ombre et sous le voile des abat-jour ; sur ce tableau se détache, dans ma mémoire, le souvenir de miettes de biscuits répandues sur la table et de gouttelettes d'eau scintillantes qu'absorba bientôt le tapis vert.

Je me rappelle surtout la figure de lord Adisham ; il arriva à la maisonnette un jour avant les autres, étant l'ami personnel de Melmont. Cet homme d'État, un des quinze qui décidèrent de la dernière des guerres, mérite que je vous le décrive ; il était le plus jeune des membres du gouvernement et il portait agréablement et sympathiquement la quarantaine ; le profil pur, le teint mat, il avait les yeux souriants, une voix amicale et prudente, des lèvres rasées, un maintien très simple et des manières aisées. Toute son allure était d'homme facilement parvenu à la situation que sa naissance et sa fortune lui réservaient ; il avait le tempérament de ce qu'on appelait alors un philosophe, un indifférent, dirions-nous. – Le Changement l'avait surpris pendant sa récréation hebdomadaire : il pêchait à la mouche ; et même, raconta-t-il, il se réveilla, la tête à un

mètre du bord de l'eau. Dans les moments de crise, lord Adisham s'en allait invariablement pêcher à la mouche, du samedi au lundi, pour se rafraîchir le cerveau, et, en l'absence de crise, il se livrait à sa distraction favorite simplement pour le plaisir. Il déclara qu'il avait pris cette résolution, entre autres, de renoncer définitivement à la pêche ; j'étais présent lors de sa rencontre avec Melmont et je l'entendis de ses propres lèvres ; de toute évidence il en était arrivé, par des voies plus naïves, au même point que mon maître. Je les laissai seuls quelques instants, puis je revins rédiger les longs télégrammes qu'ils adressaient à leurs collègues attendus. Lord Adisham avait été atteint par le Changement aussi profondément sans doute que Melmont, mais son habituelle attitude de politesse et d'ironie, de désinvolture moqueuse, lui était restée et, pour exprimer ses émotions transformées, il usa d'un langage d'homme du monde, dont la tenue et la modération affectée traduisaient comme à contrecœur l'enthousiasme dont il était rempli.

Ces quinze hommes qui gouvernaient l'Empire britannique ne répondaient en rien à l'idée que je m'en étais faite ; je les considérais avec attention chaque fois que je pouvais lever les yeux de mon travail. Ils formaient une classe à part, ces politiciens, ces hommes d'État anglais, classe aujourd'hui totalement disparue. Par certains côtés, ils différaient des hommes d'État des autres pays, et je n'ai trouvé dans aucun livre une analyse vraiment complète de leurs caractéristiques… Si vous lisez parfois de vieux bouquins, vous trouverez leur type exagéré avec hostilité par Dickens dans Bleak House ; tracé en traits flatteurs, mais un peu poussés à la caricature, par Disraeli qui parvint accidentellement au pouvoir en se méprenant totalement sur cette catégorie de gens et en profitant de son habileté à plaire à la Cour ; en outre, dans les romans de Mme Humphry Ward, leurs prétentions sont exposées mélodramatiquement et présomptueusement peut-être, mais avec une certaine vérité, pour autant que les gens de la classe officielle permanente en pouvaient juger. Tous ces livres sont

encore à la disposition des curieux ; joignez-y le philosophe Badgehot, l'historien pittoresque Macaulay, qui laissent entrevoir quelque chose de leur méthode de pensée, et le romancier Thackeray, qui dévoile timidement quelques dessous de leur vie sociale ; ajoutez quelques passages ironiques, des descriptions et des souvenirs personnels rassemblés dans « le grenier du XXe siècle » et dus à la plume de personnages renseignés comme Sidney Low. Mais on ne les a jamais dépeints dans un portrait d'ensemble. On les voyait de trop près, et leur grandeur en imposait ; depuis lors, ils sont très vite devenus inintelligibles.

Nous autres, gens du commun, dans le vieux monde, nous nous faisions nos idées sur les hommes d'État presque exclusivement d'après la caricature, qui était l'arme la plus puissante et la plus redoutable dans les batailles et les controverses politiques. De même que la plupart des manifestations importantes du vieil état de choses, cet art de la caricature s'était développé anormalement, comme une excroissance parasitique, aux dépens du vague petit idéal de justice populaire qu'il étouffait presque complètement. La caricature présentait sous des aspects risibles, vulgaires et déshonorants, non seulement les personnalités dirigeantes, mais les conceptions fondamentales les plus sacrées de notre organisation sociale, au point d'en détruire le prestige et de tuer tout sentiment de gravité et de respect vis-à-vis des choses de l'État. La Grande-Bretagne était généralement représentée sous les traits d'un fermier cossu, la face enluminée, le ventre proéminent, dans son costume traditionnel. Ce beau rêve de liberté, les États-Unis, était figuré en la personne d'un coquin dégingandé, rusé, au visage émacié, vêtu d'un pantalon à rayures et d'un habit bleu. Les principaux ministres devenaient tantôt des pickpockets, tantôt des blanchisseuses, des pitres, des baleines, des ânes, des éléphants et Dieu sait quoi, et les affaires qui concernaient le bien-être de millions d'hommes étaient persiflées et ridiculisées, comme les acteurs burlesques de

quelque pantomime imbécile. La tragique guerre sud-africaine, qui avait désolé des millions de foyers, ruiné deux grandes provinces, causé la mort ou la mutilation de cinquante mille hommes, fut présentée comme une dispute comique entre un individu saugrenu et violent, nommé Chamberlain, orné d'un monocle et d'une orchidée, et « le vieux Krugère », vieillard obstiné et fort matois, coiffé d'un affreux chapeau haut de forme. Le conflit fut mené, tantôt avec une brutalité coléreuse, tantôt avec une insouciance absolue ; l'heureux concussionnaire annexa son joyeux commerce à cette inepte bagarre, et, derrière ce combat de fantoches que masquaient toutes ces sottises, la destinée marchait… Elle écartait du geste les saltimbanques et leurs caricatures pour laisser voir la faim et la souffrance, la lueur sinistre des incendies, l'éclair des épées, le voile rouge de la honte… Ces hommes que j'avais devant moi étaient parvenus à la célébrité et au pouvoir dans cette atmosphère de simagrées burlesques, et ils m'apparurent, ce jour-là, un peu comme des acteurs qui ont renoncé tout à coup à leur rôle grotesque et futile ; le fard avait été essuyé, la pose scénique abandonnée.

Si même les caricatures ne présentaient pas leurs victimes sous un jour franchement bouffon et dégradant, les articles des gazettes induisaient en erreur. Quand je lis, par exemple, ce que l'on écrivait sur le compte de Laycock, je me figure un être d'une intelligence large et active, sinon très sûre, dans un corps herculéen, débitant, comme un défi à la Goliath, le discours qui avait précipité les hostilités. Cette image ne correspond aucunement au personnage que je vis, bégayant, la voix aiguë, le crâne dépouillé, tourmenté de remords et bien plus près de l'esquisse méprisante que Melmont m'en avait tracée. Je doute que le grand public se forme jamais une idée juste de ces hommes, tels qu'ils étaient avant le Changement. D'année en année, ils s'éloignent incroyablement de notre compréhension sympathique. Et si la part qu'ils prirent aux événements du passé ne saurait leur être enlevée, leur personnage se fait, pour nous, de plus en plus irréel. Leur rôle historique nous semble de

plus en plus rattaché à quelque étrange drame barbare joué il y a longtemps dans une langue oubliée. Ils se démènent, vus à travers la bizarre déformation des caricatures, ces Premiers ministres, ces présidents, démesurément grandis par le cothurne politique, leurs traits cachés par de grands masques sonores sans rien d'humain, leur voix traduite dans l'idiome ridicule des réunions publiques, – ne présentant, sous leur déguisement, aucune ressemblance avec une humanité saine, et tous hurlant et criant par l'organe de la presse. La voilà, cette exhibition de cabotins aux costumes fanés, pitres jetés de côté, silencieux aujourd'hui et dénués de tout intérêt ; leur vanité est désormais aussi inexplicable que les cruautés de la Venise du Moyen Age ou que la théologie de Byzance. Pourtant, ils furent le pouvoir et influencèrent la vie de presque un quart de l'humanité, ces politiciens ; leurs luttes clownesques ébranlèrent l'univers, provoquèrent le rire peut-être, causèrent des bouleversements et résultèrent en une misère infinie.

Je voyais donc ces hommes, régénérés par le Changement, il est vrai, mais portant encore les étranges costumes de jadis, conservant les allures, les façons conventionnelles du vieux temps ; bien que dégagés du point de vue ancien, ils devaient s'y référer sans cesse pour établir un commun point de départ. Mon intelligence renouvelée étant capable d'un jugement sain, je crois les avoir bien vus. Il y avait là Gorrell-Browning, le chancelier du duché ; je me souviens de lui comme d'un gros homme à face ronde, dont la vanité innée, l'expression niaise, l'habitude des phrases redondantes et plates triomphaient absurdement, de temps en temps, du nouvel esprit éveillé en lui ; il luttait contre cette intrusion du passé, se moquait de lui-même en riant de bon cœur. Tout à coup, simplement, avec un grand sérieux, – et ce fut pour chacun de nous un moment de malaise réconfortant, – il dit :

– Je n'ai été qu'un vaniteux, qu'un présomptueux. Je suis de peu d'utilité ici ; je me suis adonné à la politique et à ses intrigues, et la force de vivre m'a abandonné.

Puis il demeura longtemps silencieux.

Il y avait aussi Carton, le lord Chancelier, un homme de bon sens ; son visage pâle, aux traits lourds, était rasé de près ; il aurait pu figurer parmi les bustes des Césars ; sa voix était lente, d'une élocution laborieuse ; sa lèvre quelque peu oblique donnait à sa bouche une expression satisfaite et triomphante, et il avait, par moments, des clins d'œil spontanés et facétieux.

– Nous avons beaucoup à pardonner, – opina-t-il,

– beaucoup à pardonner à nous-mêmes pour commencer.

Ces deux ministres étaient assis au bout de la table, de sorte que je pouvais bien voir leurs figures. Madgett, le ministre de l'Intérieur, petit homme aux sourcils froncés, au sourire gelé sur des lèvres minces, était à côté de Carton ; il se mêla peu à la discussion, si ce n'est par des commentaires avisés ; et, quand les lampes électriques s'allumèrent, l'ombre de son arcade sourcilière lui donna l'aspect cocasse d'un gnome ironique. Près de lui se trouvait un des plus fameux pairs du royaume, le comte de Richover, dont l'indolence avait accepté le rôle de patricien cultivé, dans cette Rome britannique du XXe siècle ; il avait partagé également son temps entre ses jockeys, ses occupations politiques et la composition d'études littéraires au diapason du rôle assumé.

– Nous n'avons rien accompli qui vaille, – dit-il. – Quant à moi, j'ai fait assez pauvre figure…

Il réfléchit sans doute à ses belles années patriciennes, aux somptueuses demeures qui étaient le cadre de sa grandeur, aux

hippodromes qui avaient retenti de son nom victorieux, aux foules enthousiastes qu'il avait nourries de beaux espoirs, à ses futiles débuts d'Olympien…

– J'ai été un sot, – résuma-t-il, et tous l'écoutaient dans un silence sympathique et respectueux.

Gurker, le Chancelier de l'Échiquier, m'était en partie caché par le dos de lord Adisham. Avec un mouvement en avant souvent répété, Gurker prenait part à la discussion. Il avait une grosse voix rauque, un grand nez, une grande bouche à la lèvre inférieure pendante, des yeux perçants enfoncés dans des amas de rides et de plis de la peau. Il fit sa confession au nom de sa race :

– Nous autres juifs, nous avons subsisté dans les sociétés de ce monde, ne créant rien, consolidant bien des choses, en détruisant beaucoup d'autres. Notre vanité de race a été monstrueuse. Il semblerait que nous n'ayons fait usage de notre vaste et grossière intellectualité que pour développer, accaparer et perpétuer la propriété individuelle, changer la vie en une sorte de jeu d'échecs mercantile, et dépenser nos gains sans discernement… Nous n'avons en rien compris les services dus à l'humanité, et la beauté, qui est divine, nous en avons fait une marchandise dont on trafique.

Ces hommes et leurs paroles me restent gravés dans la mémoire ; peut-être ai-je pris des notes sur le moment, je ne saurais le dire. Quant à sir Digby Privet, à Revel, à Markheimer et aux autres, ils ne vivent dans mon souvenir que par quelques interruptions, quelques phrases, quelques observations, que j'aurais peine à leur attribuer individuellement…

On gardait l'impression que tous, hors peut-être Gurker et Revel, n'avaient jamais ambitionné bien nettement le pouvoir qu'ils détenaient, et qu'une fois en place ils n'avaient pas

souhaité d'accomplir quoi que ce fût. Ils s'étaient trouvés membres du cabinet, et, jusqu'à cette aube révélatrice, ils n'en avaient pas eu honte ; toutefois, soucieux de garder la correcte attitude du gentleman, ils s'étaient abstenus des grands airs du parvenu qui s'étonne lui-même de son élévation. Huit d'entre ces quinze hommes étaient sortis de la même école, avaient reçu la même éducation : un peu de grec, des éléments de mathématiques, quelques notions émasculées de sciences, un peu d'histoire, quelques lectures choisies dans les ouvrages timides et orthodoxes de la littérature anglaise des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, et, à tous les huit, on avait inculqué la même tenue traditionnelle et un peu morne du gentleman, – tradition enfantine, dépourvue de toute ressource imaginative, sans éclairs d'épées, sans art lyrique, tradition apte aux effusions sentimentales, et qui, lors d'une crise morale, érige en vertu sublime l'accomplissement maladroit d'un très simple devoir. Aucun de ces huit personnages n'avait été en contact brutal avec la vie ; dès l'enfance, ils portaient des œillères comme des chevaux ; la nourrice les avait transmis à la gouvernante ; de la gouvernante, ils avaient passé à l'école préparatoire, de là à Eton et à Oxford, et en quittant Oxford ils étaient entrés dans la routine politico-sociale. Même leurs vices et leurs défaillances avaient été réglés par certaines conventions de bon ton ; tous étaient allés aux courses en cachette, pendant leurs années d'Eton ; tous, lors de leur séjour à Oxford, avaient fait des escapades à Londres pour y voir la vie, la vie des music-halls ; après quoi ils reprenaient place dans le rang... Et voilà que, soudain, ils s'apercevaient de tout ce qui leur manquait.

– Qu'allons-nous faire ? – demanda Melmont. – Nous voici réveillés et l'Empire est dans nos mains...

Je sais que, de toutes les choses que j'ai à raconter du vieil ordre social, celle-ci est la plus fabuleuse, mais je la vis de mes yeux et l'entendis de mes oreilles. Il est constant que ce groupe d'hommes constituaient le gouvernement d'un cinquième de la

terre habitable. Ils disposaient d'un million de soldats, d'une marine telle que l'humanité n'en avait jamais connu d'aussi puissante, et d'un empire composé de tant de nations, de langues, de peuples dissemblables qu'on en est étonné encore de nos jours. Et il est tout aussi constant qu'ils n'avaient pas une idée commune sur ce qu'ils allaient faire de ce monde. De fait, il n'y avait nulle part d'idée commune, et ce grand empire n'était qu'une épave à la merci des flots, un organisme incohérent qui mangeait, buvait et dormait, brandissait ses armes, incroyablement infatué de soi, parce qu'au hasard seul il devait son existence. Il n'y avait ni plan, ni but, aucun clair dessein. Les autres grands empires, dérivant, eux aussi, comme de dangereuses mines au ras des flots, se trouvaient dans le même cas. Quelque absurde que puisse vous paraître aujourd'hui un conseil des ministres britanniques, il n'était pas plus grotesque que le ganglion directeur, que le conseil autocratique, que le comité présidentiel, que le gouvernement, en un mot, des autres empires, ses rivaux aveugles.

II

Une chose me frappa grandement : ce fut l'absence de toute discussion, de toute divergence d'opinions sur les principes généraux qui furent la base de notre état actuel. Ces hommes avaient vécu jusque-là dans un système de conventions et de convictions acquises, – la loyauté due au parti, la loyauté due à certains accords et compromis secrets, la loyauté due à la Couronne. Ils s'étaient docilement pliés à la règle des précédents ; ils avaient ignoré le doute subversif et les questions brûlantes ; ils exerçaient le plus parfait contrôle sur leurs émotions religieuses, ils semblaient protégés, par des barrières invisibles mais impénétrables, contre les spéculations aventureuses et destructives, les théories socialistes, républicaines, collectivistes, qui ont laissé leurs traces dans toute cette littérature des derniers jours d'avant la Comète.

Soudain, au moment même du réveil, ces palissades s'étaient évanouies, comme si les brouillards verts, en traversant les cerveaux, y avaient renversé cent obstacles, cent frontières dressées. Ces hommes avaient accepté, et s'étaient assimilé du coup, tout ce que contenaient de sain ces doctrines turbulentes et disparates, propagées naguère jusqu'au seuil de leur esprit fermé ; ils s'éveillaient d'un songe absurde et mesquin ; et ils arrivaient naturellement, de front, sur la grande plate-forme de l'entente raisonnable et nécessaire, base désormais de notre ordre mondial.

Essaierai-je de vous énumérer les principales illusions qui s'étaient évanouies de leur esprit ? D'abord le vieux mystère de la propriété, qui avait embarrassé d'un inextricable filet administratif le sol sur lequel nous vivions. Jadis, personne ne croyait à la justice et à l'absolue commodité de ce système, mais chacun l'acceptait ; la communauté humaine qui vivait sur le sol était censée avoir renoncé à tout lien avec ce sol, exception faite des grandes routes et des biens communaux. Tout le reste du pays était partagé de la façon la plus insensée en parcelles de toutes formes et de dimensions différentes, qui allaient de milliers d'hectares à quelques arpents de superficie, et qui étaient placées sous l'autorité absolue d'une classe d'administrateurs appelés propriétaires. La terre leur appartenait à peu près comme aujourd'hui votre chapeau vous appartient ; ils achetaient la terre, la vendaient, la morcelaient comme du fromage ou du jambon ; ils étaient libres de la ruiner, de la laisser à l'abandon ou d'y dresser d'horribles constructions. Si la communauté avait besoin d'une route ou d'un tramway, si elle voulait édifier une ville ou un village dans une position choisie, – bien mieux, si elle voulait aller et venir à sa guise, elle ne le pouvait qu'en subissant les exigences exorbitantes que lui imposaient ces monarques dont il était nécessaire d'acquérir les territoires. Aucun homme ne pouvait trouver, sur la face de la terre, de la place pour ses pieds, avant qu'il eût payé un loyer, et rendu hommage à l'un d'entre eux.

Ces propriétaires n'étaient astreints, en fait, à aucune obligation, à aucun devoir envers le gouvernement municipal ou national dont les plus vastes possessions englobaient leurs domaines. Ceci semble, je le sais, un rêve de fou ; mais le genre humain était fou. Et cette folie ne régnait pas seulement dans les vieilles contrées de l'Europe et de l'Asie, où ce système provenait, à l'origine, d'une délégation rationnelle du contrôle local aux possesseurs du sol, qui, grâce à l'universelle anarchie de ces temps-là, avaient fini par éluder et déserter entièrement leurs devoirs. Mais les « pays nouveaux », comme nous les appelions alors, les États-unis, la Colonie du Cap, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, passèrent la majeure partie du XIXe siècle à concéder à perpétuité des territoires à toute personne qui voulait bien les prendre. Y avait-il une mine de charbon ou d'or, des sources de pétrole, une terre fertile, une rade hospitalière, un site naturel pour y édifier une ville, ces gouvernements idiots et imprévoyants réclamaient à cor et à cri des pionniers, et, sur ces richesses, s'abattait une nuée d'aventuriers faméliques et de forbans loqueteux, qui fondaient une section nouvelle de l'aristocratie territoriale. Après un siècle de confiance et d'orgueil, la grande République des États-Unis, espoir de l'humanité, s'était peuplée, en grande partie, d'une foule de gens sans biens et sans résidence fixe ; les maîtres de la terre et ceux des chemins de fer, ceux de la nourriture (car la terre est nourriture) et ceux des minéraux la gouvernaient et organisaient son existence. Ils lui donnaient des universités, comme on donne l'aumône aux mendiants, et dépensaient toutes ses ressources en fantaisies criardes et prétentieuses telles que le monde n'en avait encore vu de pareilles. C'était là une des choses qu'avant le Changement les hommes d'État auraient considérées comme dans l'ordre naturel du monde et que, maintenant, pas un seul d'entre eux ne regarderait autrement que comme une folle illusion d'une période de démence.

Il en était ainsi non seulement de la question du sol, mais de cent autres systèmes, institutions, facteurs compliqués et falsifiés de la vie de l'homme.

Les ministres parlèrent du commerce et je me rendis compte, pour la première fois, qu'il était possible d'acheter et de vendre, sans qu'il en résultât de perte pour personne ; ils parlèrent d'organisation industrielle, et on la put concevoir aux mains de chefs qui n'y chercheraient pas des avantages honteux. Le brouillard des vieilles associations, des incohérences particulières, des préjugés courants, s'était levé, et l'on voyait clairement la méthode et les procédés d'éducation sociale de l'humanité. Des choses longtemps cachées se découvrirent étonnamment simplifiées et en pleine lumière. Ces hommes, qui s'étaient réveillés, eurent un rire libérateur, et le vieux méli-mélo d'écoles, de collèges, de manuels et de traditions, le vieil enseignement tâtonnant, formaliste et figuratif des Églises, le fatras des suggestions et des allusions confuses et énervantes entre lesquelles l'orgueil et l'honneur de l'adolescence hésitaient pour chopper et se meurtrir aux réalités, – tout cela ne fut plus pour eux qu'un souvenir qu'on était heureux de voir se perdre dans le lointain.

– Il faut une éducation commune pour la jeunesse, une initiation franche de tous les jeunes gens. Jusqu'ici, nous les avons moins éduqués que nous ne leur avons dissimulé la vie et posé des traquenards. Et cela aurait pu être si facile… Nous le ferons sans difficulté.

Ces paroles de Richover hantent ma mémoire, comme exprimant le refrain de cette conférence.

« Cela peut se faire si facilement. » Et elles m'arrivaient aux oreilles, animées, dirai-je, d'une force régénératrice extraordinaire… Tout peut se faire si facilement, avec de la

franchise, avec du courage... Il fut un temps où ces axiomes eurent la fraîcheur et le rayonnement d'un Évangile.

Dans ces perspectives agrandies, la guerre avec les Allemands parut un épisode clos (car l'Allemagne représentée comme une virago mythique, héroïque, armée et cuirassée, n'habitait plus sous ces traits-là l'imagination des hommes). Melmont avait déjà fait conclure un armistice, et ce groupe de ministres, après quelques étonnements rétrospectifs, avait classé le règlement définitif de la Paix comme une simple question d'arrangements particuliers. L'organisation entière de l'ancien monde avait pris, dans leur esprit, le caractère du provisoire ; ils rejetaient le tout, du petit au grand : l'enchevêtrement des édilités, des municipalités, des communes, des districts, des comtés, des États, des ministères, des nations ; les autorités débordant les unes sur les autres et sans cesse en conflit ; le capitonnage de petits intérêts, de litiges, de procès, de pouvoirs, de réclamations d'ayants droit, où s'embusquaient une multitude d'avocats, d'hommes d'affaires, de représentants, de gérants, comme autant de mites dans un vieil habit crasseux ; toutes les toiles d'araignées de la procédure, de la concurrence, tout le bâclage hâtif des besognes individuelles, – ils repoussèrent tout cela du pied.

– Quels sont nos nouveaux besoins ? – conclut Melmont. – Ce gâchis est vraiment trop pourri pour qu'on le manipule. Nous reprenons sur nouveaux frais. Faisons d'abord table rase... et recommençons.

III

« Recommençons ! » Ce verdict du bon sens me parut alors la parole la plus courageuse et la plus noble, et mon cœur bondit de joie en entendant Melmont la prononcer. Pourtant elle était, ce jour-là, aussi vague qu'elle était vaillante : nous

n'entrevoyions même pas l'esquisse de ce que nous entreprenions. Seule, nous apparaissait l'inéluctable nécessité de faire cesser les vieux errements. Bientôt, mue par une fraternité hésitante, mais effective, l'humanité se mit en devoir de refaire le monde. Ces années du début, ces deux premières décades des temps nouveaux, furent une suite continue et quotidienne de joyeux labeur. Chacun concevait surtout sa part de l'œuvre, et fort mal l'ensemble. C'est maintenant seulement, avec l'expérience de toute une vie, du haut de cette tour, que je peux démêler l'enchaînement dramatique de ces transformations, revoir la cruelle confusion de ces vieux temps s'éclairer progressivement, se clarifier, se simplifier, s'évanouir.

Où est ce vieux monde, à présent ? Où est Londres, cette sombre cité de fumée et de ténèbres flottantes, pleine du sourd rugissement, de l'obsédante rumeur de son activité désordonnée, avec son fleuve huileux, luisant, aux rives vaseuses, et sillonné d'innombrables embarcations ; ses clochers et son dôme noircis, sa morne étendue de maisons maculées de suie, ses cohortes de prostituées immondes, ses millions d'employés surmenés ? Les feuilles mêmes de ses arbres étaient souillées et boueuses…

Où est Paris aux façades blanches, avec ses feuillages verdoyants et disciplinés, son goût sévère et sûr, son vice élégamment organisé, et les myriades de ses travailleurs, aux pieds tapageurs, traversant les ponts sous la lumière froide et grise de l'aube ?

Où est New-York, la haute cité du vacarme et de la folle énergie, balayée du vent, tourmentée par la concurrence ? Où sont ses énormes constructions se bousculant l'une et l'autre, montant à l'escalade du ciel, et couvrant de leur ombre impitoyable les édifices plus modestes ? Où sont ses quartiers de luxe lourd et ostentatoire, le vice honteux et sanglant, la corruption menaçante de ses dessous à l'abandon, et toute la

laideur extravagante et disloquée de sa vie intense ? Où sont encore Philadelphie, aux innombrables habitations isolées, et Chicago, ses manufactures et ses usines colossales, où ruisselle de toutes parts le sang frais, où grouille une populace polyglotte, exaspérée de sa servitude ?

Toutes ces vastes cités sont démolies, ont été rasées, comme il en fut de mes « Poteries » natales et du « Pays-Noir ». Et ces créatures qu'elles happaient, qu'elles estropiaient et mutilaient parmi leurs labyrinthes, dans leur désarroi, leur chaos, leur machinisme industriel immense, inhumain et mal conçu, – s'en sont échappées vers la Vie. Ces villes, nées du hasard et sans cesse accrues, ont entièrement disparu ; aucune cheminée ne vomit plus sur notre monde ses impures fumées. Les enfants harassés et faméliques, le désespoir muet des mères ployant sous le fardeau, le tumulte des rixes brutales au fond d'impasses, tous les plaisirs honteux et toute la hideuse grossièreté de la richesse infatuée, tout cela a disparu avec les cités monstrueuses et tentaculaires. Quand mes regards se reportent vers le passé, je vois s'élever, dans la claire atmosphère qui succéda aux vapeurs vertes, un nuage radieux de poussière montant des maisons éventrées, des bouges et des palais abattus, des ruines et des décombres accumulés par cette dévastation volontaire.

Je crois revivre l'année des Tentes, l'année des Échafaudages : comme l'essor triomphal d'un motif nouveau dans une symphonie générale, les grandes villes des temps nouveaux surgissent. Voici Caerlyon et Armedon, les cités jumelles de la Basse-Angleterre, reliées par les méandres de la ville d'été de la Tamise. Le spectre sordide du vieil Édimbourg s'évanouit pour se redresser, éblouissant et superbe à l'ombre de son antique colline. Dublin de même, refaçonnée, enrichie, ravissante et spacieuse, la ville du rire opulent et des cours chaleureux, scintille là-bas, gaiement, sous un rai de soleil qui perce la molle et tiède ondée. Je contemple les vastes cités que

l'Amérique a conçues et construites : la Cité d'Or, avec des fruits sans cesse mûrissant au long des larges voies, et la Ville aux Cent Clochers qu'égayent ses carillons. J'évoque encore, telles que je les ai vues, la ville des Théâtres et des lieux de réunions, la Ville de la Baie du Soleil, et la ville nouvelle qui a conservé le nom d'Utah. Puis, dominée par le dôme de son Observatoire et les lignes simples et nobles de la façade de son Université construite sur la montagne, c'est Martenabar, la grande station d'hiver, blanche au milieu des plateaux neigeux. Ce sont enfin les villes moindres, aussi bien que les bourgs, les calmes asiles du repos, – villages forestiers avec le murmure des ruisseaux au long de leurs rues, villages aux spacieuses avenues bordées de cèdres, villages de jardins, de roseraies, de fleurs merveilleuses, où chante le bourdonnement indiscontinu des abeilles. Et par tous les chemins de la terre s'en vont nos enfants, nos fils, dont l'ancien monde eût fait des commis serviles et des boutiquiers, des gars de charrue et des hommes de peine ; nos filles, jadis anémiées par des labeurs asservissants, réduites à la prostitution, à l'infamie, ployées sous des maternités angoissantes, ou desséchées par les regrets d'une vie stérile. Ils vont, nos enfants, sur les chemins de ce monde, actifs, heureux, pleins de joie, vaillants et libres. Je les vois errant dans la lumineuse quiétude des ruines de Rome, parmi les tombeaux de l'Égypte, ou les temples d'Athènes ; je les vois arriver à Mainington pour y goûter un délicieux bonheur ; débarquer à Orba et admirer la merveille de ses frêles tourelles blanches...

Qui trouvera des mots pour dire la plénitude et le charme de la Vie ? Et qui dénombrera les villes de notre nouveau monde, villes édifiées avec amour par la main des hommes vivants, villes où, en entrant, le voyageur verse des larmes, si grande est leur beauté, si parfaite leur grâce, si illimitée leur bonté...

Une vision de cet avenir dut m'être accordée, pendant que j'écoutais Melmont étendu sur son sofa, mais ma connaissance

de ce qui a été accompli se superpose à mes souvenirs et la réalité efface les espoirs du rêve. Certes, j'ai dû prévoir alors quelque chose de tout cela, sans quoi mon cœur eût-il bondi de joie ?

LIVRE III

LES TEMPS NOUVEAUX

CHAPITRE PREMIER
L'AMOUR APRÈS LE CHANGEMENT

I

Jusqu'à présent je n'ai rien dit de Nettie, et je me suis écarté fort loin de mon histoire personnelle. Je me suis efforcé de vous faire comprendre les effets du Changement sur l'économie générale de la vie humaine : action prompte, aurore magnifique, invasion toute-puissante, inondation irrésistible d'un flot de lumière, de l'Esprit même de la vie. Mon existence, avant le Changement, se présente dans ma mémoire comme un corridor sombre, à peine éclairé, çà et là, par des lampes sans éclat, d'un rayon de quelque beauté ; tout le reste est douleur sourde et ténèbres. Puis, tout à coup, les murailles qui m'emprisonnaient s'écroulent et s'évanouissent, et je m'élance ébloui, incertain et pourtant joyeux, dans ce monde de douceur et de beauté, indéfiniment varié, inépuisable en satisfactions, et j'exulte de ce glorieux don de la vie. Si le génie de la musique m'avait été donné, je ferais s'enfler et s'amplifier, dans l'orchestre, un motif large comme le monde, motif qui s'adjoindrait tour à tour tel thème, puis tel autre, pour éclater enfin en une extase sonore de triomphe et de joie : j'y mettrais toutes les voix, tous les orgueils, tous les espoirs d'un départ sous l'aube éclatante, toutes les jubilations nées des événements inattendus, toutes les réjouissances intimes d'un effort pénible achevé et soudain récompensé. Ce serait comme les floraisons neuves, comme le jeu folâtre des enfants, comme le sourire des mères à travers les larmes quand elles serrent contre leur cœur leur premier-né, comme des villes qui se bâtiraient au son des

instruments, comme de grands vaisseaux tout pavoisés d'oriflammes qui glissent pour la première fois vers la mer, aux acclamations délirantes des foules, leur proue baptisée de vin… Et, au milieu de ce cortège, ce serait l'Espérance radieuse et invincible, rythmant de tous ces motifs combinés sa marche triomphale : l'Espérance victorieuse franchissant, au son des trompettes et dans le vent des bannières, les portails grands ouverts du monde.

Puis, voici surgir, hors de ce lumineux brouillard de joie, Nettie elle-même, transfigurée.

C'est ainsi qu'elle me revint, merveilleuse, incroyablement oubliée.

Elle revient et Verrall est à son côté. Dans ma mémoire, aujourd'hui, elle reparaît, telle qu'elle frappa ma vue ce jour-là, vision d'abord un peu étrange, et pas très distincte, faussée par les vitres décolorées et ondulées du bureau de poste auxiliaire de Menton.

Cela se passa le second jour après le Changement : je venais d'expédier les télégrammes de Melmont, qui se préparait à regagner le palais ministériel de Downing Street. Le couple m'apparut d'abord très petit, déformé : le verre les courbait, et modifiait leurs gestes et leur démarche. Je sentais qu'il m'incombait de leur dire : « La paix soit entre nous », et je sortis, faisant retentir la sonnette de la porte.

En me reconnaissant, ils s'arrêtèrent court, et Verrall s'écria, du ton de quelqu'un qui trouve ce qu'il cherchait :

– Le voici !

Et Nettie de son côté m'appela :

– Willie !

Je m'avançai vers eux et, pendant ces quelques pas, toute la perspective de mon univers reconstruit se modifia. Il me semblait rencontrer ce couple pour la première fois. Comme ils étaient beaux, gracieux et humains ! J'aurais pu croire que je ne les avais jamais regardés, et, de fait, je ne les avais jamais considérés l'un et l'autre qu'à travers un brouillard de passion égoïste. Eux aussi avaient pâti naguère de l'aveuglement et de l'amoindrissement universels, et, aujourd'hui, ils participaient à l'exultation générale du renouveau. Et voici soudain que Nettie, et mon amour, et ma grande passion pour Nettie, renaissaient en moi ce Changement, élargissant le cœur des hommes, avait fait l'Amour sans limites, – l'amour s'en était agrandi et embelli par-delà toute mesure. Ce rêve du monde reconstruit qui remplissait mon esprit, Nettie y entra et l'accapara tout entier. Une mèche folle de ses cheveux caressait sa joue, ses lèvres s'entrouvraient pleines d'émerveillement ; son regard souhaitait la bienvenue, exprimait une amitié courageuse et infinie.

Je pris sa main tendue, et l'émerveillement me posséda aussi.

– Je voulais vous tuer, – affirmai-je simplement, tâchant de comprendre ce que je disais.

C'était comme si on eût parlé de poignarder les étoiles, d'assassiner le jour.

– Après, nous vous avons cherché, – dit Verrall. – Nous n'avons pas pu vous trouver... nous avions entendu une seconde détonation...

Je tournai mon regard vers lui, laissant retomber la main de Nettie. Alors je me représentai comment ils étaient tombés, enlacés, et quelle joie avait dû être la sienne en s'éveillant, avec

Nettie à son côté. Je les entrevoyais comme naguère à travers le brouillard sans cesse plus dense, côte à côte, la main dans la main ; sur leurs pas incertains, les vautours verts du Changement étendaient l'ombre de leurs ailes : ils tombèrent… pour s'éveiller, amants unis dans l'aube du Paradis. Quels mots diront combien riants leur parurent ces premiers rayons, combien suaves les fleurs, combien doux le chant des oiseaux ! Ces sentiments remplissaient mon cœur et pourtant mes lèvres disaient :

– En m'éveillant, j'ai jeté mon revolver.

Ma pensée vide ne s'exprimait plus que par du silence ; je formulais des paroles dénuées de sens :

– Je suis très heureux de ne pas vous avoir tués… heureux que vous soyez si beaux… Je retourne à Clayton après-demain, – ajoutai-je, me réfugiant dans des explications. – Je viens de servir de sténographe à Melmont ; mais j'ai presque fini…

Ni l'un ni l'autre ne répondait, comme si tout avait soudain cessé d'importer ; je continuai de les informer :

– On va le transporter à Downing Street, où il retrouvera ses sténographes ; il n'aura donc plus besoin de mes services… Ma présence auprès de Melmont vous étonne ?… Précisément, je l'ai rencontré par hasard, aussitôt après le Réveil. Il s'était fracturé la cheville dans un chemin creux. Je vais partir maintenant pour les Quatre Villes, y collaborer à la reconstruction. Aussi, suis-je content de vous avoir revus – ma voix eut une défaillance, – heureux de pouvoir vous dire adieu et de vous souhaiter bonne chance.

Voilà à peu près le discours que je leur débitai. Mais ces phrases ne traduisaient ni mes sentiments ni mes pensées. Si je poursuivais mon bavardage, c'était pour éviter un silence. En la

revoyant, j'avais aussitôt senti qu'il allait m'être dur de me séparer de Nettie ; mes paroles sonnaient faux, je me tus, et, un moment, nous nous regardâmes l'un l'autre sans parler.

C'est moi sans doute qui lisais le plus vite dans mon cœur ; je me rendais compte inopinément que le Changement avait bien peu modifié le fond de ma nature. Le spectacle des merveilles nouvelles avait repoussé au second plan de ma mémoire cette histoire amoureuse ; j'avais oublié un instant : mais pas plus. Rien n'était perdu de ce que j'avais été, rien n'était sorti de moi, mais ma puissance de pensée et de volonté s'était merveilleusement accrue, et mon attention s'était portée vers de nouveaux objets. Le brouillard vert avait passé sur nous ; nos cerveaux en avaient été balayés et comme remeublés ; mais nous restions nous-mêmes, bien qu'un air plus jeune et plus subtil emplît nos poitrines. Mes affinités n'étaient pas modifiées. Cet élargissement de mes perceptions avivait pour moi la beauté de Nettie, et, debout devant elle, les yeux dans les yeux, mon désir d'elle se réveilla, non plus frénétique, mais sain et sensé.

C'était comme jadis, quand j'allais à Checkshill après quelque épître socialiste.

J'abandonnai sa main : c'était absurde de se séparer de la sorte.

Nous éprouvions tous trois ce même sentiment, et nous demeurions là, maladroits et gênés. C'est Verrall, je crois, qui donna une forme à ma pensée, en proposant pour le lendemain un rendez-vous où nous nous ferions nos adieux : cette rencontre se transformait ainsi en une circonstance purement occasionnelle. Nous convînmes que nous nous reverrions à l'auberge de Menton, tous les trois, et que nous déjeunerions ensemble.

Nous n'avions plus rien à nous dire, à ce moment-là. Nous primes congé assez gauchement. Je descendis la rue du village sans me retourner, étonné de moi-même, extraordinairement désorienté. J'avais, semblait-il, découvert quelque chose d'omis, qui dérangeait tous mes plans, quelque chose d'infiniment déconcertant. Pour la première fois, je retournai préoccupé et sans ardeur vers mon travail auprès de Melmont. J'aurais voulu poursuivre ma méditation au sujet de Nettie ; mon cerveau était devenu soudain d'une activité prodigieuse concernant Verrall et elle.

II

La conversation que nous eûmes, tous trois, à l'aube des temps nouveaux, est gravée dans ma mémoire ; elle fut imprégnée, si je puis dire, de fraîcheur et de simplicité, et comme de jeunesse et d'exaltation. Nous abordions, nous discutions, avec une sorte de timidité naïve, les questions les plus délicates dont le Changement eût proposé la solution à l'humanité. Nous les réduisîmes à leurs véritables proportions. Où en étions-nous ? Tel est le sujet que nous débattions, nous, et des millions de nos semblables.

Le hasard voulut qu'à cette dernière rencontre avec Nettie se trouve associée, en quelque sorte, la femme de l'aubergiste de Menton.

Cette auberge de Menton était un des rares coins agréables du vieux monde : singulièrement prospère, l'établissement servait surtout des déjeuners et des thés à une nombreuse clientèle que lui envoyait Shaphambury. Un vaste boulingrin moussu et verdoyant s'encadrait de bosquets recouverts de plantes grimpantes, au milieu de plates-bandes où la rose trémière se mariait aux mufliers et aux delphinia bleus ; un fond sombre de lauriers et de houx faisait ressortir ces bouquets

versicolores ; les pignons de l'auberge s'abritaient sous les gigantesques hêtres pourpres, et son enseigne (saint Georges, sur un cheval blanc, terrassant le dragon) se balançait contre le ciel éclatant. pendant que, dans ce ravissant lieu de rendez-vous, j'attendais Nettie et Verrall, je me pris de conversation avec la patronne, femme à la carrure puissante, au visage affable plein de taches de rousseur ; nous causâmes du matin du Changement. Cette matrone corpulente, florissante, avec son abondante chevelure rousse, ne doutait pas un instant que tout, de par le monde, allait être modifié au mieux. Cette confiance, et un je-ne-sais-quoi dans le son de sa voix, me la firent aimer.

– Nous voilà réveillés, – disait-elle. – Un tas de choses vont être redressées, qui n'avaient ni queue ni tête… Pourquoi ? Hé, parce que j'en suis sûre.

Son regard bleu rencontra le mien avec une expression d'infinie amitié ; ses lèvres, entre ses phrases, assumèrent un sourire léger et joli.

Les vieilles traditions étaient ancrées en nous : dans toute auberge anglaise de cette époque, on avait coutume de corser l'addition, et je me renseignai sur le prix du déjeuner.

– Payez ou non, – dit-elle, – et ce qu'il vous plaira. C'est fête, ces jours-ci. Il faudra bien, je suppose, que nous ayons toujours des additions et des recettes, de quelque façon que nous nous arrangions, mais ce ne sera plus le souci d'autrefois, j'en suis sûre. Voyez-vous, cette partie-là n'a jamais été mon fort. Bien des fois, je me suis prise à regarder entre les feuillages et à me demander ce qu'il serait juste pour moi et les miens de demander aux clients, et quelle somme ils paieraient sans se croire écorchés. L'argent, ça m'est égal ! Il y en aura du changement, tenez-le-vous pour dit ; mais moi, je resterai ici, à contenter les gens de mon mieux, tous ceux qui passent sur la route. C'est charmant ici, vous savez, quand on est gai ; ce n'est

que quand il y a de la jalousie, de la malveillance, de la fatigue, ou de la gloutonnerie, à manger plus qu'on ne peut tenir, à boire trop... alors le diable est de la partie. J'en ai vu, allez, des figures joyeuses ; on nous revient comme des amis ; mais il n'y a jamais rien eu de pareil à ce qui va se passer, à présent que tout sera remis en place.

Elle sourit, l'excellente femme, du sourire de la joie et de l'espérance.

– Je vous ferai une omelette, – promit-elle. – Vous m'en direz des nouvelles ; on n'en mange comme cela qu'au ciel. J'ai de la cuisine dans les doigts, ces jours-ci, comme je ne m'en suis jamais senti. Vous n'avez pas idée du plaisir que j'y prends.

Nettie et Verrall se montrèrent à ce moment, sous l'arceau rustique revêtu de roses écarlates. Nettie était toute en blanc, avec un chapeau de soleil ; lui portait un complet gris.

– Voilà mes amis ! – m'écriai-je.

Mais, malgré les merveilles du Changement, une légère angoisse attrista la radieuse joie de mon âme, comme un nuage atténue les rayons du soleil.

– Un joli couple, – fit l'hôtesse, en les suivant du regard pendant qu'ils traversaient le tapis vert du boulingrin.

Ils formaient vraiment un beau couple, mais je n'éprouvais que peu de joie à les admirer.

III

Ce premier numéro, nouvelle série, du vrai Nouveau Journal, relique desséchée d'un âge évanoui, me rappelle

« l'objet appartenant à la personne », que les gens superstitieux de jadis mettaient entre les mains des « somnambules extralucides ». Rien qu'à effleurer le grain du papier, je franchis rétrospectivement un abîme de cinquante années, et je nous revois tous les trois, attablés sous la tonnelle ; un parfum d'églantine nous enveloppe, et, quand la conversation s'interrompt, c'est le murmure des abeilles, dans les héliotropes des bordures, qui nous berce.

C'est l'aube des temps nouveaux, mais nous traînons encore les stigmates et la livrée des temps anciens.

J'ai toujours mon teint brun, mes mauvais vêtements et, sur ma joue, l'ecchymose jaune et bleue que le poing de lord Redcar y dessina. Le jeune Verrall, assis en coin, mieux pris de taille, mieux vêtu, blond et calme, est de deux ans mon aîné, mais ne le paraît pas, à cause de la fraîcheur de son teint ; Nettie me fait vis-à-vis, et me fixe de ses yeux noirs, plus grave et plus belle que je ne la vis jamais. C'est la même robe blanche que j'avais remarquée quand je la rencontrai dans le parc, et, à son cou, s'enroule encore le même collier de perles où pend un médaillon d'or. Elle est tellement la même et elle est tellement changée ! Une fillette alors, et aujourd'hui une femme ; dans l'intervalle de cette métamorphose, toutes mes angoisses et toutes les merveilles du Changement ont passé. Au bout de la table verte où nous nous accoudons, une nappe immaculée porte le modeste couvert. Derrière moi, à flots prodigues, le soleil inonde le jardin bigarré.

Je revois toute la scène ; je suis encore assis, mangeant gauchement ; ce journal est étalé sur la table, et Verrall parle du Changement :

– Vous ne pouvez pas vous imaginer, – explique-t-il, de sa voix fine et assurée, – combien de billevesées le Changement a détruites au fond de moi. Je ne me sens pas encore éveillé. Les

hommes de ma sorte sont à tel point des êtres factices. Je ne le soupçonnais même pas jusqu'ici.

Il se penche vers moi, par-dessus la table, soucieux de se faire bien comprendre.

– Je me sens, dirais-je, comme un mollusque qu'on a sorti de sa coquille, mou, nouveau. On m'a appris à m'habiller selon la mode, à penser, à agir d'une certaine façon ; je vois maintenant l'erreur et l'étroitesse de cette éducation ; c'était le mot d'ordre d'une classe... On était correct et convenable entre soi, mais pour faire corps contre le reste du monde. En vérité, des gentlemen ! Mais c'est déroutant...

J'entends encore sa voix quand il prononça ces paroles ; je vois le mouvement de ses sourcils, et le sourire agréable qui éclairait sa figure.

Il se tut. Il avait éprouvé le besoin d'exprimer ces choses, mais ce n'était pas ce que nous avions à nous dire.

Je m'inclinai légèrement en avant et pris mon verre à pleine main.

– Dites-moi, vous deux, vous allez vous marier ? Ils s'entre-regardèrent.

– Je ne songeais pas à me marier quand je suis partie, – avoua Nettie à mi-voix.

– Sans doute, – fis-je.

Et, relevant péniblement la tête, mon regard rencontra celui de Verrall.

Ce fut lui qui répondit.

– Je pense que nous avons uni nos existences, mais ce qui nous empoigna fut une sorte de folie.

J'approuvai de la tête.

– Toute passion est une folie.

Puis je me pris à douter de la vérité de mes paroles.

– Pourquoi avons-nous fait ces choses ? – interrogea-t-il, en se retournant soudain vers elle.

Elle appuya son menton sur ses mains fermées, et garda les yeux baissés.

– Il nous fallut les faire, – répliqua-t-elle, et elle éclata tout à coup : – Willie, – m'interpella-t-elle, le regard éploré, – je n'avais pas l'intention de te traiter mal, non, vraiment. Je ne cessai de penser à toi, à papa et à maman, tout le temps. Seulement, ça ne me causait aucun chagrin. Je ne m'en écartais pas d'un pas, de la route que j'avais choisie.

– Choisie ! – m'écriai-je.

– Quelque chose me tenait, – avoua-t-elle. – C'est si inexplicable…

Elle eut un geste de désespoir.

Les doigts de Verrall tambourinaient sur la nappe, puis, se retournant de nouveau vers moi :

– Quelque chose me criait : prends-la ! Tout ! C'était un désir furieux d'elle… Je ne sais. Tout m'y poussait, le reste n'existait pas. Vous…

– Allez toujours, – fis-je.

– Quand je vous connus…

Je fixai Nettie.

– Tu lui avais donc parlé de moi ? – demandai-je. avec, au cœur, comme une piqûre du vieil aiguillon.

Verrall répondit pour elle.

– Non, mais le hasard s'en mêla. Quand je vous rencontrai dans le parc, un soir, mes instincts étaient en éveil. Je devinai qui vous étiez.

– Vous avez triomphé de moi. Si je l'avais pu, j'aurais triomphé de vous. Mais, continuez.

– Tout conspirait pour faire de cette passion la plus belle aventure du monde. Cela vous avait un air de témérité généreuse, de risque capital : tout mon avenir de politique et d'affaires, pour lequel j'avais été élevé, et où il allait de mon honneur de faire figure, pouvait en être compromis. La chose n'en était que plus belle… Aucun homme sensé ou propre n'aurait approuvé ce que je faisais. La chose en devenait sublime… Je disposais de tous les avantages de la position sociale et j'en abusais ignoblement. Que m'importait !

– Oui, c'est vrai, – dis-je. – Et la même vague sombre qui vous avait soulevés m'entraîna à votre suite… balbutiant de haine et de fureur… avec ce revolver. Et le mot d'ordre auquel tu obéissais, Nettie, c'était : Livre-toi ! Jette-toi à l'abîme !

Les mains de Nettie retombèrent sur la table.

– Je ne puis te dire ce que c'était, – fit-elle, parlant à cœur ouvert. – Les filles ne sont pas élevées comme les hommes, à regarder dans leurs pensées. Je n'y vois pas clair encore. Il y avait toute sorte de petits motifs mesquins, mêlés à la force qui disait : il faut ! Quels motifs ?... Je songeais toujours à l'élégance de sa mise. – Elle sourit, avec un rapide coup d'œil sur Verrall. – Je me répétais que je serais comme une dame, installée dans un hôtel, servie par des domestiques. C'est l'abominable vérité, Willie. D'autres choses, aussi pauvres que cela... Et de plus misérables même.

Je la vois encore qui plaide sa cause, la parole franche, claire, et aussi étonnante que l'aube du premier grand matin.

– Non, tout ne fut pas misérable, – protestai-je lentement, après un silence.

– Non, – répondirent-ils ensemble.

– Mais, plus que l'homme la femme choisit, – ajouta Nettie. – Je vis toute l'aventure par petits tableaux séduisants. Tu sais, cette jaquette... elle a quelque chose... ça ne te fait rien que je te le dise ?... peu t'importe, à présent...

J'acquiesçai d'un signe.

Elle continua, comme elle se fût adressée à mon âme, doucement, sérieusement, cherchant à formuler la vérité.

– Ce vêtement avait un vilain aspect cotonneux, – reprit-elle. – Je sais qu'il est ridicule et honteux d'être à la merci de pareilles impressions, mais c'est cela qui me menait... Imagine-toi une pareille confession naguère !... Et puis, je détestais Clayton et sa tristesse. Oh ! cette cuisine, l'horrible cuisine de ta mère ! Et, par-dessus le marché, Willie, tu me faisais peur : je ne te comprenais pas comme je le comprenais, lui. Maintenant,

c'est différent… Je savais ce qu'il me proposait… Et puis le son de sa voix !

– C'est vrai, – dis-je à. Verrall, sans me formaliser de toutes ces révélations. – Vous avez un beau timbre de voix. Je n'y avais jamais fait attention.

Nous restâmes un temps silencieux, devant cette table de dissection où gisaient nos passions palpitantes.

– Grand Dieu ! – m'écriai-je. – La voyez-vous, notre petite intelligence, comme un panier ballotté par toutes les vagues de l'instant et du désir indicible, par tout le flot écumeux de nos sens, comme on ne sait quelle cage à poulets qu'un coup de mer a entraînée par-dessus bord et dont les prisonniers piaillent, à la dérive sur l'Océan.

Verrall eut un rire approbateur pour cette image un peu hardie.

– Il y a huit jours, – dit-il, poursuivant ma métaphore, – nous étions cramponnés à nos cages à poulets, montant et descendant avec la houle. C'était vrai, il y a huit jours… mais aujourd'hui ?

– Aujourd'hui, – repris-je, – le vent est tombé, la tempête du monde s'est calmée, et chaque cage à poulets, métamorphosée par miracle, est devenue un vaisseau qui tient tête à la mer.

IV

– Qu'allons-nous faire ? – demanda Verrall.

Nettie choisit un œillet rouge sombre dans le bouquet qui ornait la table, et se mit à arracher les pétales un à un. Son geste continuel sembla rythmer nos paroles ; elle aligna devant elle les pétales arrachés, les rangeant et les dérangeant à sa fantaisie, et plus tard, quand ils furent tous deux partis, je restai seul à considérer son dessin laissé incomplet.

– Eh bien ! – dis-je, – la chose semble assez simple. Tous deux, – je m'armai de tout mon courage, – vous vous aimez ?

Je m'interrompis. Ils ne me répondirent que par le silence, un silence rêveur.

– Vous vous appartenez ; j'y ai réfléchi, j'ai examiné la chose à plus d'un point de vue... J'aspirais à un bonheur impossible. Je me suis mal conduit. Je n'avais pas le droit de vous poursuivre. – Et, me tournant du côté de Verrall : – Vous vous considérez comme lié à elle ?

Il fit un signe d'assentiment.

– Nulle influence sociale, nul obscurcissement de cette clarté généreuse qui nous environne... car la nuit pourra venir !... ne modifiera ?...

Il me répondit, en fixant sur les miens ses regards honnêtes.

– Non, Leadford, jamais.

– Je ne vous connaissais pas, – continuai-je. – Je vous croyais tout autre que vous vous montrez aujourd'hui...

– J'étais autre, – répliqua-t-il.

– Maintenant, – continuai-je, – tout est changé.

Et je m'arrêtai, ayant perdu le fil de ma pensée.

_ Quant à moi, – poursuivis-je, en jetant un coup d'œil à Nettie, qui baissait la tête, et contemplant ensuite les pétales qui jonchaient la table entre nous, – puisque je suis possédé par une affection pour Nettie, puisque cette affection est grosse de désir, puisque, de la voir à vous et tout entière à vous, m'est un spectacle intolérable, je dois m'éloigner ; vous devrez m'éviter, comme je devrai vous éviter... Il faut que nous nous partagions la terre, comme le firent Esaü et Jacob... Je me consacrerai, avec toute la puissance de ma volonté, à quelque occupation absorbante. Somme toute, cette passion n'est pas la vie. C'est peut-être la vie pour des brutes et des sauvages, mais non pas pour des hommes. Nous devons nous séparer et je dois oublier. Quoi d'autre à faire ?

Je ne relevai pas mon regard, fixant, jusqu'à les graver dans mes yeux, les pétales rouges étalés sur la nappe ; mais je devinais l'assentiment de Verrall. Le silence se prolongea ; Nettie le rompit.

– Mais... – commença-t-elle, et elle s'arrêta.

J'attendis un moment, poussai un soupir et m'appuyai au dossier de ma chaise.

– C'est très simple, – fis-je, avec un sourire, – maintenant que nos têtes ne sont plus échauffées.

– Est-ce si simple que cela ? – ajouta Nettie, et son doute anéantit tout mon discours.

Je levai les yeux : elle regardait Verrall.

– Voyez-vous, – lui dit-elle, – c'est que j'aime Willie. Il est difficile de bien exprimer ce qu'on ressent. Mais je ne veux pas qu'il s'en aille ainsi.

– Mais, – objecta Verrall, – comment ?…

– Non… – interrompit Nettie, amassant ses pétales d'œillet et s'occupant à les aligner ensuite en file. C'est si difficile… Jamais jusqu'ici je n'avais essayé de voir jusqu'au fond de mon cœur. D'abord, j'ai mal agi à l'égard de Willie. Il comptait sur moi, je le sais ; j'étais toute son espérance, sa joie promise, comme la couronne de sa vie, un bonheur comme il n'en avait jamais eu, un orgueil intime. Il vivait de moi. Je le savais… quand nous avons commencé nos rendez-vous, tous deux… Je me suis rendue coupable d'une sorte de trahison.

– De trahison ! – me récriai-je. – Non, tu marchais à tâtons à travers toutes les perplexités.

– Tu as pensé, pourtant, que c'était une trahison – Avant, oui, mais plus maintenant.

– Je l'ai pensé et je le pense encore, car tu avais besoin de moi.

Je protestai faiblement, et me pris à réfléchir.

– Oui, même pendant qu'il nous poursuivait pour nous tuer, je sympathisais avec sa douleur, tout au fond de moi, – dit-elle à Verrall. – Ah ! je me rends compte de toutes ses tristesses, des humiliations qu'il subissait…

– Certes, – concédai-je. – Mais je ne vois pas…

– Et moi je ne vois pas mieux… J'essaie de voir. Toujours est-il, Willie, que tu fais partie de ma vie. Je te connais depuis

plus longtemps que je ne connais Edward ; je te connais mieux, je te connais, comment dire ?... de tout mon cœur. Tu as cru que les choses que tu me disais étaient paroles perdues, que je n'avais jamais compris ce côté de toi-même, tes ambitions et le reste. Eh ! bien, non ! je comprenais tout, et bien mieux que je ne croyais alors... Tout est clair à présent. Ce que j'avais à comprendre en toi était plus profond que ce que m'apportait Edward. Je l'ai senti, tu fais partie de ma vie, et je ne veux pas retrancher et rejeter de moi tout cela, maintenant que je l'ai compris.

– Mais tu aimais Verrall...

– L'amour est une chose si bizarre... Y a-t-il un amour... n'y a-t-il qu'un seul amour, veux-je dire ? – Et, se retournant vers Verrall : – Je sais que je vous aime, je peux le dire tout haut désormais. Mon cœur s'est échappé d'une prison... Mais qu'est-ce, au juste, que cet amour que j'éprouve pour vous ? C'est un tas de petites choses... des façons d'être à vous, des aspects de vous, ce sont les sens... et le sentiment de certaines beautés. Il y a aussi de la vanité, des flatteries, des mots que vous avez dits, des espoirs, des erreurs à propos de moi. Et tout cela réuni a été renforcé par les émotions profondes qui dormaient dans mon être ; cela embrassait tout, cela semblait être tout. Mais non, comment le décrirai-je ? Ce fut comme une lame brillante à l'abat-jour épais ; presque toute la chambre est voilée d'ombre, vous enlevez l'abat-jour, et toute la pièce est claire ; c'est la même lumière, seulement elle éclaire tout le monde.

Elle se tut. Pour un moment, personne ne dit mot, et Nettie, d'un rapide mouvement, forma une pyramide avec les pétales.

Le langage imagé m'a toujours troublé, et cette phrase : « C'est toujours la même lumière », me revenait à l'esprit comme un refrain.

– Il n'y a pas de femme qui admette ces choses et y ajoute foi, – affirma-t-elle soudain.

– Quelles choses ?

– Aucune femme ne partagerait cette opinion.

– Il vous faut choisir un homme, – dit Verrall, la comprenant avant moi.

– Nous sommes élevées avec cette idée. On nous dit… c'est dans les livres, dans les contes, dans ce que les gens rabâchent, dans la façon dont ils se conduisent… « Un jour un homme viendra… » Il sera tout « et rien ne comptera plus. Quittez tout et vivez en lui…

– À l'homme aussi on dit cela d'une certaine femme, – répliqua Verrall.

– Seulement, les hommes ne le croient pas. Ils sont plus obstinés… Les hommes ne se sont jamais conduits comme s'ils le croyaient. Il n'est pas besoin d'être vieux pour savoir ça. Par leur nature même, ils en doutent. Mais la femme n'écoute pas sa nature. Elle s'enferme dans un moule, se cachant à elle-même ses pensées.

– Oui, autrefois, – dis-je.

– Vous ne vous êtes pas caché les vôtres, en tout cas, – remarqua Verrall.

– Je suis sortie de moi-même. C'est la Comète, et Willie. Et parce que, au fond, je n'ai jamais cru au moule, même quand je pensais que j'y croyais. Je trouve bête de renvoyer Willie, peiné, déçu, et sans espoir de le revoir jamais, quand je l'aime. C'est

cruel, c'est méchant et c'est laid de se jeter sur lui, comme sur un ennemi vaincu, et de faire semblant de pouvoir être heureuse quand même. Il n'y a pas de bon sens dans une règle de vie qui prescrit ça. C'est égoïste, brutal, insensé. Je... – Il y eut un sanglot dans sa voix. – Willie ! Je ne veux pas !

J'étais assis, rêveur, et mes yeux suivaient ses doigts agiles.

– C'est brutal, en effet, – prononçai-je enfin, avec un ton calme, posé, résolu. – Néanmoins, c'est dans la nature des choses... Non !... Vois-tu Nettie, nous sommes après tout plus qu'à moitié des brutes. Et les hommes, comme tu dis, sont plus obstinés que les femmes. La Comète n'a pas changé cela ; elle a rendu la chose plus claire. Nous devons notre existence à un tumulte de forces aveugles... Je répète ce que je disais tout à l'heure ; nous constatons que nos pauvres intelligences, notre raison, notre bonne volonté de vivre selon le bien, s'en vont à la dérive, ballottés sur les flots des passions, des instincts animaux et stupides... Et nous voici donc comme des naufragés s'accrochant à une épave, comme des gens s'éveillant sur un radeau.

– Nous revenons à ma question, – observa Verrall doucement. – Qu'avons-nous à faire ?

– Nous séparer, – déclarai-je. – Vois-tu, Nettie, les corps que nous avons ne sont pas ceux des anges. Ils ont les mêmes organes qu'avant... J'ai lu quelque part que l'on pouvait trouver dans nos corps la preuve d'une origine très basse ; que, dans l'intérieur de nos oreilles, je crois, et dans nos dents, il y a quelque chose du poisson ; que nous avons des os rappelant... qu'est-ce déjà ?... les os d'ancêtres marsupiaux, et cent traces du singe. Même ton beau corps, Nettie, renferme ces tares. Non, écoute ! – Je me penchai vers elle, vivement. – Nos émotions, nos passions, nos désirs, leur substance, comme la substance de nos corps, forment un animal, une chose combative aussi bien

qu'une chose de désirs. Tu nous parles en ce moment comme un esprit à des esprits… C'est facile lorsqu'on a pris de l'exercice, lorsqu'on a bien mangé et que l'on n'a rien à faire… Mais lorsqu'on retourne à la vraie vie, on retourne à la matière.

– Oui, – dit Nettie, me suivant lentement. – Mais on peut la vaincre.

– En lui obéissant dans une certaine mesure. Il n'y a pas de magie là-dedans… Pour conquérir la matière, nous devons diviser notre ennemie et la prendre pour alliée. Il est absolument vrai que, de nos jours, un homme, par la foi, peut transporter des montagnes ; il peut dire à une montagne : « Sois déplacée et que la mer t'engloutisse. » Mais il ne réussit que parce qu'il aide ses frères, les hommes, et se fait aider par eux, parce qu'il a l'esprit, la patience et le courage de s'adjoindre le fer, l'acier, la dynamite, les grues, les machines, l'argent des autres… Pour vaincre mon désir de toi, je ne dois pas le stimuler perpétuellement par ta présence, il faut que je m'en aille, afin de ne plus te voir… Il me faut chercher d'autres intérêts, me jeter dans le tourbillon de luttes et de débats…

– Et oublier ? – intervint Nettie.

– Non, pas oublier, – protestai-je. – Mais en tout cas cesser de te regretter.

Elle réfléchit pendant quelques instants.

– Non, – dit-elle. Puis, démolissant le dessin de ses fleurs, elle regarda Verrall, qui s'agitait.

Verrall se pencha en avant, les coudes sur la table, et les mains croisées.

– Vous savez que je n'ai guère pensé à ces questions, – déclara-t-il. – Au collège et à l'Université, on ne s'en préoccupe pas… le système d'éducation prohibe soigneusement ce sujet. On va changer tout ça, sans doute… Nous semblons, – continua-t-il pensivement, – nous semblons patiner sur des questions que nous avions entrevues dans le grec, avec variantes, dans Platon, mais qu'aucun de nous ne songea jamais à transporter de cette langue morte dans les faits réels de la vie…

Il s'arrêta, et répondit à une interrogation intérieure qu'il s'était posée :

– Non, je pense, comme Leadford l'a dit, qu'il est dans la nature de l'homme d'être exclusif. Les esprits sont libres et vagabondent par le monde, mais une femme ne peut être possédée que par un seul homme. Elle doit écarter les rivaux. Nous sommes faits pour la bataille de la vie… Nous sommes la bataille de la vie ; les choses qui vivent sont le combat incarné de la vie, et cela fait que les hommes se battent pour leur compagne ; pour chaque femme, un homme seul prévaut. Les autres s'en vont.

– Comme les animaux, – se moqua Nettie.

– Oui…

– Il y a bien des incertitudes dans la vie, – déclarai-je, – mais celle-là est la dure, brutale et universelle vérité.

– Cependant, ç'a été changé réfuta Nettie, – vous ne combattez plus, depuis que l'humanité possède une raison.

– Oui, et c'est la femme qui décide elle-même de son choix, – rétorquai-je.

– Et si je ne veux pas choisir ?

– Ton choix est fait.

– Oh ! – fit-elle, avec un peu d'impatience. – Pourquoi les femmes sont-elles les esclaves du sexe ? Est-ce que cet âge de Raison et de Lumière ne va rien changer à cette situation ? Il me semble que tout est bête. Je ne crois pas que ce soit là la solution juste du problème, ce n'est qu'une mauvaise habitude du temps révolu… L'instinct ! Il est une foule d'autres choses où vous ne laissez pas vos instincts vous diriger. Me voici entre vous. Voici Edward. Je … l'aime parce qu'il est gai et agréable et parce que… parce qu'il me plait. Voilà Willie… une partie de moi-même, mon premier secret, mon plus vieil ami. Pourquoi ne puis-je les avoir tous les deux ? Ne suis-je pas aussi un esprit, que vous ne me consultiez qu'en tant que femme, qu'en chose à posséder, à conquérir par la lutte ?…

Elle se tut, et nous ne songions pas à lui répondre. Soudain, elle formula son inquiétante proposition.

– Ne nous séparons pas. Se séparer, c'est se haïr, Willie. Pourquoi ne serions-nous pas amis quand même ? On se verrait souvent. On causerait…

– On causerait ! – me récriai-je. – De tout cela ?

Par-dessus la table, je rencontrai les yeux de Verrall, et nous nous étudiâmes l'un et l'autre. C'était le loyal et pur examen d'un antagonisme honnête.

– Non, – décidai-je. – Entre nous, rien de la sorte n'est possible.

– Jamais ? – insista Nettie.

– Jamais ! – affirmai-je, convaincu.

Avec un violent effort pour rester maître de mon émotion, je continuai :

– Nous ne pouvons toucher aux lois et aux coutumes qui régissent ces problèmes ; ces passions se rattachent trop intimement à notre être essentiel. Plutôt une amputation qu'une pluie languissante. De Nettie, mon amour veut tout. L'amour d'un homme n'est pas le dévouement, le sacrifice... c'est une exigence, un défi. Et d'ailleurs, – ici, j'outrai mes développements, – je me suis donné maintenant à une autre maîtresse, et c'est moi, Nettie, qui suis l'infidèle. Derrière toi et au-dessus de toi s'élève la Cité du monde à venir, et ma place y est marquée. Cher cœur ! Tu es seulement le bonheur... et cela... oui vraiment, cette vocation m'appelle. Quand bien même mon sang devrait baptiser la pierre angulaire... et je voudrais espérer que ce sera là mon sort, Nettie, ... je suis prêt à répondre à l'appel... – Et dans ces derniers mots je mis toute ma conviction : – Nul conflit de passion ne doit me détourner.

Il y eut un silence après cette conclusion quelque peu boiteuse.

– Alors, nous devons nous séparer, – articula Nettie, qui avait l'expression d'une femme qu'on frappe à la face.

Je fis un signe d'assentiment.

Un nouveau silence, et je me levai. Nous étions à présent debout tous les trois. Nous nous quittâmes presque de mauvaise humeur, sans un mot de plus, et je restai seul dans le berceau de verdure.

Je ne crois pas les avoir suivis des yeux. Je me souviens seulement de moi-même, demeuré là, affreusement vide et seul. Je m'assis de nouveau et m'abandonnai à une vague rêverie.

Soudain, je levai les yeux. Nettie était devant moi et me regardait.

– Depuis notre conversation, j'ai réfléchi, – dit-elle. – Edward m'a laissée revenir vers toi. Et je sens que peut-être je pourrai mieux te parler en tête à tête.

Je ne soufflai mot, et ce mutisme l'embarrassa.

– Je ne pense pas que nous devions nous séparer, – répéta-t-elle. – On vit de différentes façons. Je me demande si tu comprendras ce que je vais te confier, Willie. C'est difficile de formuler ce que je sens, mais il faut que ce soit dit. Si nous devons nous quitter pour toujours, il faut que ce soit spécifié clairement… Auparavant, j'avais toujours cet instinct féminin, cette éducation de femme qui fait qu'on se cacha. Mais… Edward n'est pas tout de moi. Pense bien à ce que je dis… Edward n'est pas tout de moi… Je voudrais pouvoir mieux t'exprimer comment je vois cela. Je ne suis pas tout de moi-même non plus. Toi, en tous cas, tu es une partie de moi, et je ne peux endurer l'idée de te laisser. Et je ne vois pas pourquoi je te laisserais. Il y a comme un lien du sang entre nous, Willie. Nous avons grandi ensemble. Nous faisons partie l'un de l'autre. Je te comprends. Oui, maintenant, je te comprends vraiment. J'en suis venue en quelque sorte à te comprendre tout à coup. Assurément je te comprends, toi et ton rêve. Je veux t'aider. Edward… Edward n'a pas de rêve… Cela m'est insupportable, Willie, de penser que nous deux devons nous séparer.

– Nous avons décidé pourtant, n'est-ce pas ? Il faut nous séparer.

– Mais… Pourquoi ?

– Je t'aime.

– Eh bien ! pourquoi le cacherais-je, Willie ?... Je t'aime...

Nos yeux se rencontrèrent. Elle rougit, puis continua résolument :

– Tu es ridicule. Le tout est ridicule. Je vous aime tous les deux.

– Tu ne sais pas ce que tu dis, Nettie.

– Tu veux que je parte ?

– Oui, oui, pars.

Un instant, nous nous dévisageâmes, sans prononcer une parole comme si, par-delà les ténèbres insondables, par-delà la surface et la présente réalité des choses, quelque révélation muette se faisait pressentir. Elle voulut parler, mais se retint.

– Faut-il donc que je parte ? – s'écria-t-elle enfin, les lèvres tremblantes et des larmes aux yeux, comme des étoiles. Elle voulut m'objurguer encore.

– Willie...

– Pars – interrompis-je. – Oui, pars !

Nous ne bougeâmes ni l'un ni l'autre.

Elle restait là, en larmes, attendrie et apitoyée ; soupirant après moi, me plaignant. Quelque chose de cet amour plus large, qui mènera nos descendants au-delà de toutes les limites, de toutes les rigoureuses et claires obligations de notre vie personnelle, nous émut, comme le premier souffle d'un vent venant du ciel, qui s'agite et passe. J'eus l'envie de prendre sa

main et d'y poser mes lèvres, mais je savais qu'en la touchant toute ma force m'abandonnerait…

Ainsi, debout, à distance, nous nous quittâmes, et, à contrecœur, regardant derrière elle, Nettie s'en fut avec l'homme qu'elle avait élu, vers le sort qu'elle s'était choisi, hors de ma vie… comme le soleil hors de ma vie…

Ensuite, je suppose que j'ai dû plier le journal et le mettre dans ma poche. Mais mon souvenir de cette rencontre se termine avec le visage de Nettie se tournant pour partir. Je me rappelle fort distinctement toute cette scène. Je pourrais presque garantir l'exactitude de chaque parole que j'ai mise dans nos bouches… Puis, vient une lacune. J'ai le vague souvenir d'être retourné dans la maisonnette, près des terrains du jeu de golf, d'avoir assisté aux préparatifs et au départ de Melmont, d'avoir trouvé importune l'activité de Parker, le secrétaire, et d'avoir été me poster sur la route, avec le désir profond d'être seul pour dire au revoir à Melmont.

Peut-être étais-je déjà ébranlé dans ma résolution de me séparer de Nettie pour toujours, car je me proposais, je crois, de raconter à Melmont tout ce qui avait été fait et dit.

Je ne pense pas que j'aie eu avec lui la moindre conversation ou autre chose qu'une poignée de main. Ce détail m'est sorti de l'esprit. Mais j'ai conservé la mémoire de la crise de désolation que j'ai traversée, du moment où l'auto de Melmont eut disparu au sommet de Mapleborough Hill ; c'est alors que s'imposa à moi la conviction que le Changement et la tâche nouvelle qui m'était fixée dans la vie ne me procureraient pas le parfait bonheur. Une protestation s'éleva en moi, comme contre une injustice extrême, lorsque mes compagnons de ces derniers jours m'eurent quitté.

– C'est trop tôt, – murmurai-je, – c'est trop tôt pour me laisser seul.

Mon sacrifice était excessif, pensais-je. Après cet adieu à la vie de passion ardente et immédiate, après ce renoncement à Nettie, à mon désir, à la rivalité physique et personnelle, après cette mutilation de moi-même, il était cruel de me laisser seul, le cœur saignant, de m'envoyer tout de suite vers l'inexorable austérité du labeur, réclamé par la vie plus large. Il me semble que je renaissais, soudain dépouillé de tout, abandonné, perplexe.

– À l'œuvre ! – dis-je, me contraignant à l'héroïsme.

Je pressai le pas en soupirant, heureux toutefois que le chemin à suivre me menât vers ma mère... Mais, chose curieuse, je me rappelle que je fus plutôt gai dans la ville de Birmingham, ce soir-là. J'éprouvais le besoin d'agir, de m'intéresser à quelque chose. J'avais dû m'arrêter pour la nuit, parce que le service des trains était quelque peu troublé. J'assistai à un concert donné dans le parc, – un orchestre qui jouait sur les vieux instruments de cuivre une musique du vieux monde, – et je liai conversation avec un homme qui, me dit-il, avait été reporter d'un des journaux locaux. Il manifestait une curiosité avisée sur les projets de reconstruction qui se formaient pour la vie de l'humanité, et ses propos ravivèrent tout l'intérêt que je prenais à ce noble rêve. En nous promenant au clair de lune, nous arrivâmes à un endroit appelé Bourneville, et nous discutâmes alors des nouveaux groupements sociaux qui devaient remplacer les anciens domiciles particuliers et isolés, et de la façon dont les gens seraient logés.

Ce Bourneville se prêtait bien au sujet. De gros manufacturiers y avaient essayé d'améliorer les habitations de leurs ouvriers. Pour nos idées d'aujourd'hui, ce qu'ils firent paraîtrait le plus faible des efforts, mais, à cette époque, on

venait de loin pour voir des cottages coquets, avec leurs bains dissimulés dans le plancher de la cuisine (l'emplacement était bien choisi, en vérité !), et autres ingénieux aménagements. Personne, dans cet âge agressif, ne voyait qu'on attentait à la liberté en faisant, des ouvriers, les locataires et les débiteurs de leurs patrons, bien qu'une loi eût été depuis longtemps votée, qui interdisait toutes les tentatives peu importantes de ce genre. Mais, mon compagnon de rencontre et moi, nous paraissions avoir toujours prévu les développements possibles dans ce sens, et nous ne doutions pas que le devoir de loger les gens ne fût une responsabilité publique. Notre intérêt se portait plutôt vers la possibilité d'établir des nurseries, des cuisines et des salles publiques qui économiseraient le travail et donneraient au peuple plus de temps et plus de liberté.

C'était un sujet très captivant, mais qui n'avait rien de particulièrement gai, et, quand je fus étendu dans mon lit, cette nuit-là, je songeai à Nettie, aux bizarres raisons qu'elle avait invoquées pour justifier sa double préférence, et ma rêverie se transforma en une sorte de prière. Je priai, cette nuit-là, laissez-moi vous l'avouer, ou plutôt j'exposai mes aspirations à une image que je m'étais forgée dans mon cœur, et qui me sert encore de symbole pour tout ce qui est mystérieux et inconcevable ; j'adressai ma requête à un Maître Artisan, au capitaine invisible de tous ceux qui contribuent à l'édification du monde, au façonnement de l'humanité.

Après comme avant ma prière, j'imaginai que je causais et raisonnais et me rencontrais encore avec Nettie... Mais elle n'entra jamais avec moi dans le sanctuaire de mon culte.

CHAPITRE II
LES DERNIERS JOURS DE MA MÈRE

I

Le lendemain, j'étais chez moi, à Clayton.

L'étrange rayonnement qui embellissait le monde était là plus radieux encore, opposé aux ténébreux et pénibles souvenirs d'enfance assombrie, de jeunesse laborieuse, d'adolescence aigrie, tissés autour de ce lieu pour moi. Il me semblait que, pour la première fois, je voyais le matin. Aucune cheminée ne fumait, ce jour-là, aucun haut fourneau ne brûlait ; on s'occupait d'autre chose. Le soleil réconfortant et splendide, la lumineuse transparence de l'air sans poussière, donnaient aux rues étroites une étrange gaieté. Je croisai des gens souriants qui s'en revenaient des repas publics servis à l'Hôtel de Ville, en attendant l'organisation meilleure et définitive. Soudain, parmi ces passants, j'aperçus Parload.

– Tu avais raison, mon vieux, à propos de cette Comète ! – lui criai-je gaiement.

Il vint à moi et me serra la main.

– Qu'est-ce qu'on fait ici ? – m'enquis-je.

– On nous envoie de la nourriture du dehors, – me répondit-il. – Et nous allons niveler toutes ces infectes masures… On campera sous la tente, par là-bas, sur les landes.

Il me mit au courant de tout ce qui se préparait. Les Comités du Centre s'étaient mis tout de suite à la besogne avec une ardeur remarquable ; une répartition nouvelle de la population était déjà projetée dans ses lignes principales. Parload, pour sa part, travaillait à un collège improvisé de sciences mécaniques. En attendant que des plans de réorganisation fussent arrêtés, chacun retournait à l'école pour acquérir toutes les connaissances techniques possibles, nécessitées par l'énorme entreprise de reconstruction à laquelle on préludait.

Il m'accompagna jusqu'à ma porte. Le vieux Pettigrew descendait les marches du perron. Il paraissait couvert de poussière et fatigué, mais son œil était plus brillant que de coutume, et il portait, à la façon de quelqu'un qui n'en a guère l'habitude, une trousse d'ouvrier.

– Comment vont les rhumatismes, monsieur Pettigrew ? – demandai-je.

– Un bon régime peut faire des miracles, – répondit le vieillard, en me regardant en face. – Ces maisons, – ajouta-t-il, – sont destinées à être démolies, je suppose, et nos notions sur la propriété devront subir une sévère révision... à la lumière de la raison ; mais, en attendant, j'ai fait de mon mieux pour réparer les lézardes du toit. Quand je pense que j'ai pu tergiverser, barguigner.

Il leva la main, dans un geste propitiateur, abaissa les coins de sa grande bouche et hocha sa vieille tête.

– Ce qui est passé est passé, monsieur Pettigrew.

– Votre pauvre chère mère, une si bonne et si honnête femme ! Si simple, si généreuse, si indulgente ! Ah ! en y

songeant, à présent, mon cher jeune ami, – proféra-t-il courageusement, – je suis honteux.

– Le monde entier a rougi à l'aube, l'autre jour, monsieur Pettigrew, et, ma foi, fort joliment, – dis-je.

– Tout cela est fini maintenant. Juste Ciel ! qui n'est pas honteux de tout ce qui s'est fait avant mardi ?

Oubliant naïvement qu'en ce lieu j'étais un voleur je lui tendis une main clémente ; il la serra et s'en alla, secouant la tête, et répétant qu'il était honteux, mais au fond un peu consolé, je pense.

La porte s'ouvrit et le visage de ma pauvre vieille mère apparut.

– Ah ! Willie, mon enfant. Toi ! C'est toi !

Je courus au-devant d'elle, car je craignais qu'elle ne tombât.

Comme elle se cramponnait à moi, la chère femme !... Mais, d'abord, elle repoussa sur nous la porte d'entrée. Sa vieille habitude de respecter mon incorrigible caractère la retenait encore.

– Ah ! chéri, mon chéri ! Comme tu as été douloureusement éprouvé !

Elle appuya son visage contre mon épaule, redoutant de m'offenser en me laissant voir ses larmes.

Elle eut un soubresaut, redevint calme un instant, me serrant, avec ses longues mains usées, tout contre son cœur.

Bientôt, elle me remercia pour mon télégramme, et je l'entourai de mon bras et l'entraînai dans la pièce.

– Tout va bien pour moi, mère chérie. Et les jours sombres sont passés, sont passés pour toujours, mère.

Là-dessus son courage céda, et elle sanglota tout haut, sans que personne l'en empêchât. Il y avait cinq noires années qu'elle n'avait osé pleurer en ma présence.

II

Cher cœur ! Il ne lui restait plus que quelques courts instants à passer dans le monde renouvelé. Je ne savais pas alors quelle serait la durée de ce temps, mais le peu que je pouvais faire, – peut-être, après tout, que ce peu fut beaucoup pour elle, – je le fis pour compenser mes jours de dureté et de révolte. Je pris soin d'être toujours auprès d'elle, car je comprenais maintenant son étrange besoin de moi. Ce n'était pas que nous eussions des idées à échanger, mais elle aimait me voir à table, au travail, ici et là. Il n'y avait plus, pour elle, de besognes sordides, elle se livrait seulement à ces petites occupations qui sont agréables aux femmes âgées et fatiguées, et je crois qu'elle fut heureuse vers sa fin.

Elle conserva, sans la rectifier en rien, sa vieille conception XVIIIe siècle de la religion. Elle avait trop longtemps porté son amulette pour jamais s'en défaire. Cependant, l'influence du Changement était perceptible dans cette persistance même.

– Mais, chère mère, – lui demandai-je un jour, – croyez-vous toujours à cet enfer de flammes… vous, dont le cœur est si tendre ?

Elle affirma qu'elle y croyait.

Quelque subtilité théologique lui imposait cette croyance, mais, tout de même…

Elle considéra pensivement un parterre de primevères, puis, appuyant sa main tremblante sur mon bras :

– Tu sais, Willie, mon enfant, – dit-elle, comme voulant éclaircir pour moi une méprise enfantine, – je ne crois pas que personne aille jamais dans cet enfer. Je n'ai jamais pensé cela…

III

Cette causerie est restée dans ma mémoire, à cause de cette agréable décision théologique qu'elle prit, mais nous en eûmes bien d'autres. Il faisait bon, l'après-midi, après le travail de la matinée et avant l'étude du soir, d'aller flâner dans les jardins de Lowchester, d'y fumer une cigarette, pendant qu'elle bavardait de choses qui l'intéressaient. Le Grand Changement n'avait guère renouvelé ni consolidé son être physique ; sa vie, dans le sous-sol de Clayton, l'avait trop usée pour qu'un rajeunissement pût se produire en elle. Comme une étincelle parmi des cendres, elle jeta un éclat, sous une bouffée d'air frais ; et, certes, sa fin en fut hâtée. Mais ses derniers jours s'écoulèrent très calmes, dans une félicité sans efforts. Pour elle, la vie a été comme une journée de pluie et de vent, où le ciel ne se montre rasséréné qu'au soleil couchant.

Elle ne prit pas de nouvelles habitudes parmi les conforts dont elle profitait, ne fit rien qui ne lui fût habituel, mais se contenta de jouir d'une lumière de joie éclairant son passé.

Elle vivait dans la société d'autres vieilles dames de notre « commune », à l'étage supérieur du vaste édifice qu'on appelait jadis Lowchester House. Ces appartements des derniers étages

étaient simples et spacieux, bien disposés, bien décorés et conçus pour offrir le maximum de confort avec un minimum de service. Nous avions approprié les « châteaux » à des usages communaux ; salles à manger, car les cuisines y étaient grandes et bien outillées ; lieux de repos pour les personnes ayant dépassé la soixantaine, etc. Le château de lord Redcar fut ainsi transformé et, de même, celui de Checkshill, où la vieille Mme Verrall faisait figure d'hôtesse digne et capable. Il en fut ainsi de la plupart des aristocratiques habitations de cette belle région qui s'étend entre les Quatre Villes et les montagnes galloises. Les « communs », buanderies, dépendances pour serviteurs mariés, écuries et remises, laiteries, que ces châteaux dissimulaient parmi des bosquets d'arbres, furent aménagés pour nos logis particuliers : on y adjoignit d'abord des tentes et des chalets en bois, et, plus tard, des résidences moins provisoires. Pour me rapprocher de ma mère, je m'étais installé dans deux chambres du nouvel édifice collégial que notre commune avait été l'une des premières à ériger ; de là, je gagnais commodément une station du rapide électrique qui m'emmenait à nos conférences quotidiennes et à mon travail de secrétariat et de statistiques, à Clayton.

Notre commune est une de celles qui furent le plus promptes à s'organiser selon les nécessités modernes, l'énergie de lord Redcar nous fut d'un puissant secours. Il avait un sentiment très délicat du pittoresque de son domaine ancestral ; le détour que fait, dans la forêt d'Ouest, notre ligne électrique, parmi les hêtres, les fougères et les jacinthes, épargnant ainsi les grands espaces libres du parc, est dû à son initiative ; nous étions fiers à bon droit du paysage qui nous environnait. Presque toutes les autres communes qui, dans ce pays de parcs bordant la vallée industrielle des Quatre Villes, se fondirent de tous côtés, à mesure que les travailleurs se déplacèrent, ne furent construites qu'après qu'on fut venu étudier l'architecture de nos édifices, de nos maisons d'habitation, de nos monuments, et la disposition des places, des avenues et des

jardins qui remplaçaient déjà pour nous les rues étroites, jadis étranglées entre les immenses bâtisses et les résidences ecclésiastiques, autour de la Cathédrale. On admirait, pour l'imiter, la façon dont nous avions adapté ces bâtiments à nos nouveaux besoins sociaux. Certaines communes se targuèrent d'avoir amélioré notre plan ; mais aucune ne pouvait rivaliser avec notre Jardin de Rhododendrons ; c'était là un luxe unique en notre coin d'Angleterre, et la végétation vigoureuse de ces plantes était due à la richesse d'une épaisse couche de terreau exempt de chaux.

Ces jardins avaient été dessinés sous le troisième lord Redcar, il y avait plus de cinquante ans ; ils abondaient en rhododendrons et en azalées, et, dans les endroits abrités et bien exposés au soleil, de grands magnolias fleurissaient. Les troncs vigoureux des arbres étaient dissimulés sous les rosiers grimpants festonnés de pourpre et d'or ; une infinie variété d'arbustes à fleurs, de superbes conifères et d'herbes de pampas faisaient l'orgueil de ce jardin. Barrés par l'ombre des hauts bouquets d'arbres, de vastes espaces libres verdoyaient ; çà et là, des massifs de rosiers nains, des parterres de plantes bulbeuses, et des corbeilles printanières : pensées, primevères, myosotis, silènes. Ma mère préférait ces pelouses et ces allées fleuries, avec les innombrables yeux ronds des petites corolles multicolores. Au printemps de l'Année des échafaudages, elle m'accompagna jour après jour jusqu'au banc d'où l'on voyait mieux cette partie du jardin.

Ces promenades lui procuraient, je crois, entre autres impressions agréables, le sentiment d'une délectable opulence : dans les temps révolus, elle n'avait jamais su ce que c'était que d'avoir un peu plus qu'il ne faut de ce qui est agréable.

Elle restait assise, rêvant et bavardant, devant ce spectacle, et il s'était formé entre nous comme une intelligence mutuelle

de ce que nous pensions, alors même que nous gardions le silence.

– Le ciel est un jardin, – dit-elle un jour.

Je voulus la taquiner un peu.

– Il s'y trouve aussi des joyaux, des murailles et des portes serties de pierres précieuses, et des chants ineffables, n'est-ce pas ?

– Oui, pour ceux qui aiment ces choses, – répliqua ma mère avec fermeté, et elle réfléchit un instant. – Il y aura de quoi satisfaire tous les goûts ; mais pour moi ce ne serait pas le ciel, mon enfant, si ce n'était un jardin, un beau jardin ensoleillé, avec la certitude d'y rencontrer ceux qui nous sont chers.

Vous autres, nés de la génération heureuse, ne pouvez pas vous rendre compte de l'émerveillement des premiers jours, du sentiment inconcevable de sécurité et des extraordinaires effets du contraste. Le matin, si ce n'est au cœur de l'été, je me levais avant l'aube ; je déjeunais dans le train rapide et bien équilibré, et il m'arrivait parfois de découvrir le soleil levant au sortir du petit tunnel qui perçait la colline de Clayton ; puis, au travail, virilement. Nous avions arraché à la promiscuité des houilles, des minerais de fer et des terres à potier, nos demeures, nos écoles et toutes les douceurs de la vie. Débarrassés désormais de l'obstruction des droits acquis et des timidités anciennes, nous pouvions nous élancer dans de vastes entreprises, combiner une foule d'activités jadis dispersées et entravées par les patrimoines et les propriétés immobilières, grouper et consolider d'immenses énergies, réaliser de la sorte de formidables économies, – et la vallée cessa d'être un abîme sordide et tragique, avec ses industries rivales, assuma une manière de beauté propre, une beauté sauvage et surhumaine,

faite de force mécanique et de l'ardeur des flammes ; on se sentait un titan dans cet Etna.

À midi, on s'en revenait, on prenait son bain et on changeait de vêtements dans le train ; puis, c'était le déjeuner savouré à loisir dans la salle du club à Lowchester, et les causeries de l'après-midi, dans la fraîcheur verte et ensoleillée de nos retraites.

Parfois, dans ses moments de songerie plus profonde, ma mère se demandait si cette dernière phase de sa vie n'était pas un rêve.

– Un rêve, – lui assurais-je, – un rêve en effet, mais un rêve qui est plus près de la réalité que le cauchemar des temps anciens.

Mon costume avait pour elle un grand intérêt, car le vêtement était complètement modifié ; ces nouvelles modes lui plaisaient, disait-elle. J'étais vêtu d'un drap marron très simple, qu'elle palpait avec beaucoup d'admiration, car elle avait, comme toutes les femmes, le goût des étoffes. Je grandis de deux pouces, je gagnai deux pouces de tour de poitrine, et mon poids s'augmenta de douze kilos avant ma vingt-troisième année.

Parfois, en joignant ses vieux doigts usés et rugueux, – car ses mains ne devinrent jamais douces, – ma mère se remémorait le passé. Elle me raconta bien des détails inconnus sur sa vie de jeune femme et sur mon père. Comme ces fleurs écrasées et fanées qu'on trouve aux feuillets d'un vieux livre et qui gardent quelque chose de leur parfum, ces souvenirs avaient une saveur surannée. Et je m'imaginais, avec un bonheur mélancolique, que ma mère avait pu être aimée avec passion, que mon père avait un jour versé des larmes de tendresse entre ses bras. Elle tenta même parfois de me parler de Nettie, avec

ces vieilles phrases de naguère, que ses lèvres savaient dépouiller de leur amertume :

– Elle n'était pas digne de toi, mon cher enfant, disait-elle tout à coup, me laissant deviner à qui elle faisait allusion.

– Aucun homme n'est digne de l'amour d'une femme, aucune femme n'est digne de l'amour d'un homme. Je l'aimais, ma chère mère ; à cela vous ne pouvez rien changer.

– Il y en a d'autres, – rêvait-elle, – il y en a d'autres.

– Pas pour moi : tout mon cœur, je l'ai donné ; je ne puis recommencer, mère chérie.

Elle soupirait et ne disait plus rien. Une autre fois, – voici, je crois, ses propres paroles :

– Tu te sentiras bien seul quand je n'y serai plus.

– Alors ne partez pas, – répliquai-je.

– Que veux-tu, mon enfant, le jeune homme doit s'unir à la jeune fille.

Je ne répondis rien à cela.

– Tu penses beaucoup trop à Nettie, mon fils. Ah ! Si je pouvais te voir marié à quelque gentille épouse, à quelque bonne, à quelque douce fille.

– Chère mère, je n'ai aucune envie de me marier. Peut-être qu'un jour… Je puis attendre.

– Mais vraiment, tu fuis la société des femmes.

– J'ai mes amis. Ne vous inquiétez pas, ma mère ; il y a assez de besogne au monde, aujourd'hui, pour un homme, quand même il serait devenu insensible à l'amour. Nettie était pour moi la vie et la beauté, elle l'est encore, elle le sera toujours ; ne croyez pas que j'aie trop perdu.

Car, dans mon cœur, je me disais que le dénouement n'était pas encore venu, que tout n'était pas fini.

Une autre fois, elle me décocha une question qui me surprit :

– Où sont-ils, maintenant ? – demanda-t-elle.

– Qui ça ?

– Nettie et... l'autre ?

Elle avait pénétré le fond de mes pensées.

– Je ne sais pas, – dis-je d'une voix brève.

Sa main décharnée toucha la mienne.

– Ça vaut mieux ainsi, – murmura-t-elle, comme en s'excusant. – Vraiment ça vaut mieux.

Et quelque chose dans le tremblement de sa vieille voix me ramenait à ces temps où ses conseils de soumission, ses exhortations suppliantes à la patience, au respect de tout ce qui nous écrasait, éveillaient en moi la colère et l'esprit de révolte.

– C'est précisément de cela que je doute, – répliquai-je.

Sentant bien que je ne pouvais poursuivre cette conversation sur Nettie, brusquement je me levai et sortis, pour

revenir au bout de quelques instants lui parler d'autre chose, en lui rapportant un bouquet de narcisses.

Je ne passais pas tous mes après-midi auprès d'elle. Mon désir mal étouffé de Nettie se réveillait parfois, et j'avais besoin de solitude. Je me calmais par la marche et la bicyclette et bientôt je m'adonnai avec un intérêt nouveau à l'équitation. Le cheval avait profité du Changement : dès la première année, la traction animale était totalement abandonnée. Désormais et partout, les transports furent l'œuvre de machines, et le cheval devint un admirable instrument pour la distraction et la culture physique de la jeunesse. Je montais avec selle et, ce qui est mieux, à poil ; et je constatai que les exercices violents étaient un bon remède contre les crises d'écrasante mélancolie qui m'envahissaient. Quand, au bout d'un certain temps, l'équitation eut perdu de sa nouveauté, je me joignis aux aviateurs qui s'exerçaient à planer par-delà les collines de Horsemarden. Bref je consacrais à ma mère un jour sur deux et, à tout prendre, les deux tiers de mes après-midi.

IV

Lorsque soudain cette curieuse maladie, cet affaiblissement progressif, – qui fit du trépas une euthanasie pour la partie la plus âgée de la population, au début des temps nouveaux, – s'empara de ma mère, Anna Reeves vint lui servir de fille, selon la récente coutume. Elle vint de son plein gré. Nous la connaissions déjà un peu, pour l'avoir rencontrée, et nous avions apprécié certains services qu'elle avait rendus à ma mère dans les jardins. Elle aimait secourir ; elle semblait une de ces filles bonnes et simples qu'aux pires époques le monde n'a cessé de produire, et qui furent sans doute, aux âges de ténèbres, l'antisepsie cachée de nos vies bousculées, haineuses et déloyales. Ces filles inlassables accomplissaient leur œuvre, murmuraient en silence leurs prières perpétuelles, sans se

soucier de récompense ou de gratitude ; elles furent les créatures charitables, les servantes fidèles, l'humble providence des foyers. Anna Reeves avait presque exactement trois ans de plus que moi. D'abord, je ne trouvai aucune beauté en elle ; elle était courte, ramassée de taille, le teint coloré, les cheveux roux, les sourcils blonds et épais, les yeux d'un brun vif ; mais ses mains, couvertes de taches de rousseur, étaient adroites et secourables, et sa voix avait des accents enjoués et réconfortants.

Elle ne fut d'abord pour moi qu'une bienveillance vêtue de bleu, avec un tablier blanc, active dans l'ombre de la ruelle, autour du lit où ma vieille mère étendue s'endormait paisiblement dans la mort. Elle était prompte à prévenir tel menu besoin, à prodiguer tels petits soins, et ma mère la récompensait toujours d'un sourire. Bientôt, j'eus découvert la beauté équilibrée de ce corps de femme aux gestes empressés ; la grâce de sa bonté infatigable m'apparut avec la douceur de sa pitié tendre et les richesses de sa voix aux mots rares et rassurants. Je notai, je m'en souviens, comment une fois la vieille main amaigrie de la moribonde caressa la sienne toute pointillée d'or.

– C'est une véritable fille pour moi, – me dit ma mère. – Voilà comment doit être une fille... Je n'ai jamais eu de fille à moi.

Elle s'abandonna un instant à une calme rêverie, et ajouta :

– Ta petite sœur mourut si jeune !

Je n'avais jamais entendu parler de cette petite sœur.

– C'était le dix novembre, – continua ma mère. – Elle avait vingt-neuf mois et trois jours... Ah ! que j'ai pleuré ! C'était avant ta naissance, mon fils, il y a si longtemps. Je revois tout

cela… J'éprouvais tant de joie d'être mère, et ton père se montrait si bon pour moi… Je revois ses mains, ses chères petites menottes pâles… Willie, on dit que maintenant on ne laisse plus mourir les petits enfants.

– Non, chère mère, nous ferons mieux désormais.

– Le médecin de l'assistance ne pouvait venir ; ton père y alla deux fois… il y avait un autre malade, un malade payant. Alors ton père courut jusqu'à Swathinglea, mais l'autre docteur ne voulait pas venir sans être payé d'avance, et ton père s'était fait beau, pour mieux inspirer confiance, mais il n'avait pas d'argent, pas même de quoi prendre le tramway pour rentrer. Ah ! que ce fut cruel d'attendre ainsi, avec la petite qui souffrait. Ah ! Nous aurions pu la sauver, j'en suis sûre. Mais c'était comme ça pour les pauvres, dans les anciens jours ; toujours comme ça !… Quand enfin le médecin arriva, il nous rudoya : « Pourquoi ne m'avez-vous pas fait venir plus tôt ? » criait-il. « Il fallait m'expliquer le cas… » Il ne se donna pas grand mal… Je le suppliais à genoux ; mais il était trop tard.

Elle murmura ces phrases à voix basse, les yeux mi-clos, comme quelqu'un qui raconte un rêve.

– Tout cela sera mieux organisé, désormais, – répondis-je, pris d'une étrange colère rétrospective à écouter cette lamentable petite histoire que me narrait sa voix éteinte.

– Elle parlait, – continua ma mère. – Elle parlait si bien pour son âge… Elle disait : hippopotame…

– Comment ?

– Hippopotame, mon enfant. Elle dit cela, très clairement, un jour que son père lui montrait des images. Elle répétait ses

petites prières aussi... « Et maintenant... je vais faire dodo. » Je lui tricotais de petits bas... le talon était si difficile...

Elle avait fermé les yeux, et se parlait à elle-même. Elle murmura d'autres paroles vagues, phrases entrecoupées, fantômes de minutes mortes. La voix se fit moins distincte.

Soudain, le sommeil la prit et, me levant, je sortis de la pièce, l'esprit étrangement obsédé par la pensée de cette petite vie joyeuse et pleine d'espoir, qui s'abîma sitôt dans le néant... par la pensée de cette petite sœur dont je n'avais jamais entendu parler.

Je fus saisi, tout à coup, par une rage folle, à l'idée de toutes les tristesses irréparables du passé, du vaste océan de douleur inutile et évitable dont cette larme de ma mère n'était qu'une goutte. Je marchai dans le jardin, et le jardin me fut trop étroit ; je partis errer sur la lande.

– Le passé est passé ! – m'écriai-je, et par-dessus ce gouffre de vingt-cinq années, j'écoutais les pleurs déchirants de ma mère, ses lamentations sur cette enfant qui souffrit et qui mourut. Le vieil esprit de révolte n'était pas éteint en moi, malgré toutes les transformations... Je me calmai à la fin, trouvant une austère bien qu'insuffisante consolation à songer que le dernier mot des choses nous échappe, échappe fatalement à nos intelligences. Je me répétais, – ce qui était un plus puissant réconfort, – qu'avec la nouvelle force qui nous anime, le nouveau courage, le don d'amour éclairé qui nous ont été dispensés, nous saurions, – si cruelles et navrantes qu'aient été les épreuves d'autrefois, – éviter à l'avenir les misères et les douleurs jugées naguère fatales. Nous pourrions désormais prévoir, empêcher, sauver.

– Le passé est passé ! – dis-je, avec un soupir, mais plein de résolution, au moment où les cent fenêtres de Lowchester

House, incendiées par les rayons du couchant, me frappèrent la vue. – Ces douleurs ne seront plus !

Mais je ne parvins que difficilement à me débarrasser de la tristesse commune à ce début des temps nouveaux, tristesse née du souvenir et de l'énigme insoluble de ces vies innombrables dont les pas avaient buté, et dont les ténèbres lugubres avaient voilé la chute… avant que notre atmosphère se fût purifiée.

CHAPITRE III
BELTAINE ET LA VEILLE DU JOUR DE L'AN

I

Finalement, ma mère mourut presque subitement, et sa mort me fut un choc violent. Le diagnostic médical commençait à peine à devenir plus exact et plus assuré. Les docteurs, certes, avaient parfaitement conscience du peu de valeur de leur éducation médicale et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour y remédier, mais ils étaient encore d'une ignorance profonde. Un symptôme dans la maladie de ma mère fut inintelligemment observé, son état s'aggrava, elle eut un accès de fièvre qui l'emporta très rapidement. Je ne sais quels remèdes furent employés pour combattre son mal ; je n'appris l'événement que lorsque tout fut fini…

À cette époque, mon attention se rapportait toute à l'organisation du Beltaine, le festival qui se donna le premier de Mai, dans l'année de la Reconstruction. Ce fut la première des dix grandes crémations de décombres et de rebut, qui inaugurèrent l'âge nouveau. Les jeunes gens de nos jours ne peuvent s'imaginer l'énorme masse de débris, de vieilleries et de détritus dont nous dûmes nous défaire. Si nous n'avions pas réservé à cet effet certains jours, le monde entier eût été quotidiennement empuanti par les fumées de petits bûchers. La remise en honneur de l'ancienne coutume des feux de joie de mai et de novembre fut heureuse, à mon sens. Cette crémation devait nécessairement faire renaître la vieille idée de

purification : on brûlait aussi maintes choses quasi spirituelles mêlées aux matériaux encombrants ; des actes, des documents, des traites impayées, des souvenirs vindicatifs avaient leur place dans ces flammes. Des gens passaient en priant au long des bûchers… et c'était un beau symbole : une tolérance plus avisée régnait désormais parmi les hommes, car ceux qui trouvaient encore leur consolation dans les Fois orthodoxes se rendaient à ces assemblées pour prier librement que toute haine divisant leurs sectes pût être ainsi consumée. Même dans les bûchers de Baal, aujourd'hui que les hommes ont dépouillé toute haine indigne, on peut trouver le symbole du Dieu vivant.

Infinie fut la quantité des choses que nous dûmes détruire, lors de ces gigantesques nettoyages : d'abord, toutes les habitations, tous les édifices du vieux temps ; au bout du compte, nous n'eûmes pas à conserver une construction sur cinq mille de cette Angleterre d'avant la Comète.

D'année en année, à mesure que nous élevions les demeures conformes aux besoins rationnels de nos nouvelles familles sociales, nous balayions un lot de plus de ces hideuses et difformes structures, de ces bâtiments d'habitation construits à la hâte, sans imagination, sans beauté, sans honnêteté, sans confort approprié, et dans lesquels le vingtième siècle naissant s'était abrité. Nous n'épargnâmes – de ces innombrables constructions gauches et mélancoliques – que ce qui pouvait avoir quelque attrait ou quelque intérêt. Évidemment nous ne pouvions porter les maisons mêmes sur nos bûchers, mais nous y jetions les portes mal jointes, les affreuses croisées, les escaliers, terreur des domestiques, les placards humides et noirs, les papiers de tentures infestés de vermine et arrachés aux murs écaillés, les tapis imprégnés de poussière et de boue, les tables et les chaises au vilain galbe prétentieux, les buffets, les commodes, les vieux livres saturés de poussière, les ornements sales, pourris et pénibles à regarder, parmi lesquels on trouvait, je me souviens, des oiseaux morts empaillés. Nous

brûlâmes la plus grande partie des édifices privés, avec toutes les boiseries, tous les meubles, hors quelques milliers de pièces d'une beauté remarquable et réelle, desquelles nous tirâmes les modèles que nous avons créés depuis ; nous détruisîmes la presque totalité des vêtements de jadis, et n'en conservâmes que quelques spécimens soigneusement désinfectés qu'on voit encore dans nos musées.

On ne saurait désormais parler qu'avec une horreur spéciale de ces vêtements des temps passés. Les hommes portaient leurs costumes pendant plus d'un an, sans le moindre souci d'un nettoyage efficace, si ce n'est un coup de brosse superficiel, de temps à autre ; c'étaient des tissus sombres, aux dessins mêlés, afin de dissimuler l'usure ; ces tissus, feutrés et poreux, étaient admirablement conçus pour recueillir et accumuler toutes les malpropretés ambiantes. Beaucoup de femmes revêtaient des robes faites des mêmes étoffes, longues, incommodes, traînant inévitablement sur toutes les abominations de nos routes fréquentées par les chevaux. Nous nous vantions, en Angleterre, que toute notre population fût chaussée ; la laideur de nos pieds, certes, réclamait des chaussures, mais il est aujourd'hui inconcevable qu'on ait pu emprisonner des pieds dans les étonnantes gaines de cuir ou d'imitation de cuir dont on se servait alors. J'ai entendu dire que la déchéance physique remarquée chez notre peuple pendant les dernières années du XIXe siècle, – due sans doute à la mauvaise nourriture absorbée, – était attribuable aussi, pour une bonne part, à l'ignominie de la chaussure ordinaire. Les gens évitaient l'exercice en plein air, à cause de l'usure ruineuse de ces instruments de torture qui leur comprimaient douloureusement les pieds. J'ai raconté quel rôle jouèrent mes propres souliers dans le drame misérable de mon adolescence, et j'éprouvai un sentiment de triomphe impitoyable, – comme en face d'un ennemi à terre, – quand j'eus à guider, les uns après les autres, les wagonnets remplis de bottes et de

brodequins à bon marché, tout le stock de Swathinglea, pour les déverser dans les hauts fourneaux de Glanville.

Vlan ! Toute cette infecte camelote s'engouffra dans l'orifice du cône, lorsque Beltaine arriva, et le rugissement de la flamme qui les consumait emplit l'air… Plus jamais un rhume ne naîtrait de l'humidité de leurs semelles de carton ; plus jamais un cor ne serait la conséquence de leur forme ridicule ; plus jamais un de leurs clous ne blesserait de chair endolorie.

Puis nous eûmes à nous débarrasser des réseaux démodés des chemins de fer à vapeur ; ce furent les gares, les signaux, les barrières, le matériel roulant – tout un système d'appareils mal conçus, propagateurs de fumée et de bruit, qui, dans l'ancien état des choses, auraient perpétué, pendant plus d'un demi-siècle encore, cette vieille vie étiolante et obstructive. Nous fîmes ensuite la grande récolte des clôtures, des panneaux d'affichage, des palissades, des hideuses baraques en volige : toute la vieille ferraille du monde entier, tout ce qui était empuanti de goudron, les gazomètres et les réservoirs à pétrole, tous les véhicules à chevaux, les camions, les haquets, tout fut démoli et brûlé.

Ce n'étaient là que les matériaux les plus grossiers de ces bûchers de Phénix, qui brûlaient par le monde. Ce n'étaient là que les signes extérieurs et visibles des droits de propriété, des contrats, des dettes, des quittances, des mémoires, des actes, des chartes que nous jetâmes au feu. Un énorme amas d'insignes et d'uniformes, ni assez curieux ni assez beaux pour valoir d'être conservés, activèrent le foyer, et, avec eux, tous nos symboles guerriers, tous nos engins meurtriers, à l'exception de quelques trophées vraiment glorieux.

Les pseudo-chefs-d'œuvre de nos anciens beaux-arts bâtards, mi-industriels, mi-artistiques, furent condamnés séance tenante : les vastes toiles peintes, barbouillées pour

satisfaire le goût de notre bourgeoisie mi-éduquée, jetèrent une grande flamme et disparurent dans le Néant. Des marbres académiques se transformèrent en chaux utile ; une grossière multitude de groupes absurdes, de statuettes stupides, de faïences décorées, des tas de tapisseries, de broderies, de mauvaise musique et d'instruments sans valeur, eurent la même destinée. Des livres innombrables, des ballots d'imprimés et de journaux, à leur tour, haussèrent les bûchers. Dans les seules maisons particulières de Swathinglea, – dont je jugeais les habitants, apparemment avec raison, totalement illettrés, – nous recueillîmes toute une charretée d'exemplaires à bon marché des « classiques anglais », insipides pour la plupart et presque dans leur état neuf… et nous eûmes de quoi surcharger un vaste camion avec les romans à deux sous, en livraisons usées et maintes fois feuilletées, lavasse littéraire, dégorgement de l'hydropisie intellectuelle de la nation… Et il me semblait, en recueillant ces publications, que nous amassions là plus que du papier imprimé – tout un capharnaüm d'idées ratatinées et biscornues, d'incitations basses et contagieuses, de formules, de tolérances résignées et d'impatience stupide, tout un lot d'ingénieux paradoxes, certifiant des habitudes de paresse intellectuelle, toute l'évasive nonchalance de la pensée apeurée… Et j'en éprouvais mieux qu'une satisfaction maligne, à prêter mon concours à cette besogne.

J'étais si absorbé, disais-je, par ce travail de « boueux », que je ne remarquais pas, comme je l'eusse fait dans d'autres circonstances, les changements imperceptibles qui modifiaient l'état de ma mère. À vrai dire, je la croyais mieux portante ; elle avait le teint plus animé, elle causait davantage.

La veille de la fête de Beltaine, notre nettoyage de Lowchester ayant été mené à bonne fin, je remontai la vallée jusqu'à l'extrémité de Swathinglea, pour aider au tri d'une faïencerie, dont la principale production avait consisté en ornements de cheminées en faux marbre ; il y avait peu à

choisir. C'est là que le message de la garde-malade Anna me parvint par téléphone, m'informant que ma mère était morte le matin, soudainement, et très peu de temps après mon départ.

Je ne pus d'abord y croire ; cet événement très attendu m'abasourdit, comme si je ne l'avais jamais prévu un seul instant. Je continuai mon travail ; puis, mécaniquement, comme mû par une curiosité involontaire, je partis pour Lowchester.

J'y arrivai comme on achevait la toilette mortuaire ; on me fit voir le visage livide et calme de ma vieille mère, si paisible, mais, à mon sens, un peu froid et dur d'expression, changé et peu familier, parmi les fleurs blanches.

J'entrai seul auprès d'elle, dans la pièce silencieuse, et demeurai longtemps debout à son chevet. Puis, je m'assis et méditai.

Enfin, cédant à un étrange besoin de silence, avec un abîme de solitude béant devant mes pas, je sortis de cette chambre et redescendis vers la vie, vers un monde aux regards clairs, un monde actif, bruyant, heureux, et occupé à ces derniers préparatifs de la grande Crémation du passé et des choses désuètes.

II

Je me souviens que la Vigile de cette première fête de Beltaine fut la plus terriblement solitaire des nuits que j'ai vécues ; dans ma mémoire, elle reste fragmentaire, débordant d'émotions, avec des vides.

C'est d'abord, très distinctement, le grand escalier de la maison de Lowchester, où je me trouvai, sans savoir comment,

ni par où j'avais passé, et sur le palier, voici Anna qui monte à ma rencontre. Elle venait seulement d'apprendre mon retour ; nous nous arrêtâmes, et, pendant que nous nous serrions les mains, son regard, comme parfois le regard des femmes, scrutait mon visage. Cela dura une seconde, deux secondes ; je ne pouvais rien lui dire, mais je sentais son émoi me gagner. Ma main répondit à la pression de sa main, que je laissai retomber, et, après une singulière hésitation, je continuai à descendre, retournant à mes préoccupations. L'idée ne me vint pas alors de me demander quels pouvaient être ses sentiments à elle et ses pensées.

Je me rappelle le vestibule plein d'une lumière dorée, et comment je fis quelques pas, machinalement, vers la salle à manger. Puis, à la vue de toutes ces petites tables, et au bruit des voix que la porte entrouverte m'envoya en bouffée, je réfléchis que je n'avais pas envie de dîner… Ensuite, je me vois traversant les pelouses devant la maison, et prenant le chemin des brandes solitaires. Un passant prononça le mot chapeau, et je m'aperçus que j'étais sorti nu-tête…

Les ombres s'allongeaient sur le gazon, doré des rayons du soleil couchant… Le monde était étrangement vide, me semblait-il, sans Nettie et sans ma mère : les choses n'avaient plus de raison d'être… Nettie reprenait sa place dans mes pensées…

Puis, me voici sur les brandes. J'évite le sommet des collines où s'entassent les bûchers ; je recherche les lieux déserts. Je me souviens, très nettement, de m'être assis sur une barrière, un peu plus loin que le parc, dans un creux de la colline dont le sommet me cachait le feu de joie de Beacon Hill et les foules qui l'entouraient. Je regardais et j'admirais le soleil couchant. La terre et le ciel m'apparurent comme une bulle de savon irisée, flottant dans la sphère des vanités humaines. Puis,

au crépuscule, je m'engageai dans un sentier inconnu, hanté des chauves-souris, entre de hautes haies.

Je ne dormis pas sous un toit, cette nuit-là. Mais j'eus faim, et me restaurai vers minuit dans une petite auberge près de Birmingham, à bien des milles de chez moi. Instinctivement, j'avais évité les hauteurs où les foules s'assemblaient autour des feux de joie ; mais il y avait, à l'auberge, de nombreux soupeurs, et je dus partager ma table avec un homme qui portait une liasse d'hypothèques inutiles, pour les jeter au feu. J'en causai avec lui, mais mon âme était loin de mes lèvres.

Bientôt, les sommets se fleurirent d'une petite tulipe de flammes : de minuscules silhouettes noires l'entouraient, tachetant la base de ses pétales ; le reste de l'humanité vagabonde restait enseveli dans les ténèbres… À force de m'écarter des routes et des sentiers frayés, je parvins à m'isoler, bien que le fruit confus des voix, le rugissement et le pétillement des grands brasiers parvinssent à mes oreilles.

Je pensai à ma mère, à ma nouvelle solitude… et au désir de Nettie, qui me rongeait le cœur.

Je pensai à bien des choses, cette nuit-là, mais surtout à l'amour qui débordait de moi et à la tendresse qui m'était venue dans le sillage du Changement, du besoin plus pressant où j'étais de ce seul être qui pouvait combler mes désirs.

Aussi longtemps qu'avait vécu ma mère, elle avait, en une certaine mesure, occupé mon cœur : l'amour que je lui vouais avait nourri suffisamment mes affections, avait mitigé le vide de mon âme… mais, soudain, cette consolation m'était enlevée. Bien des gens, au moment du Changement, avaient cru que cet ample élargissement de l'humanité entraînerait l'abolition de l'amour individuel : il ne l'avait rendu, au contraire, que plus délicat, plus absorbant, d'une nécessité plus vitale. Certains

s'étaient imaginés que les hommes, – désormais tout remplis de la passion d'agir et de créer, heureux, aimants, serviables entre eux, – n'éprouveraient plus le besoin de cette communion intime et confiante qui fut la plus belle chose de l'ancienne vie. Et, pour autant que cet amour résultait d'avantages matériels et de la lutte pour l'existence, ils n'avaient pas tort. Mais, en tant qu'émotion de l'âme, que sensation exquise de la vie, ils se trompaient du tout au tout.

Nous n'avions pas éliminé l'amour individuel, nous n'avions fait que le dépouiller de ses enveloppes grossières, de sa vanité, de ses soupçons, de ses éléments intéressés, de ses rivalités, jusqu'à le dresser, éblouissant et invincible, devant notre esprit. À travers toutes les manifestations belles et divergentes de la vie nouvelle, nous comprîmes avec plus d'évidence encore que, pour chacun de nous, telles personnes, mystérieusement et inexprimablement accordées au même rythme que nous-mêmes, nous offraient une joie par leur présence, exigeaient notre tendresse par leur existence même ; et, servie par les circonstances, leur idiosyncrasie, en s'unissant à celle de leurs amants prédestinés, devait former une harmonie complète et prédominante. Ces personnes étaient l'essentiel de la vie ; sans leur appoint, le beau spectacle du monde rajeuni ressemblait à quelque destrier caparaçonné, mais sans cavalier, à un vase qui ne contiendrait pas une fleur, à un théâtre où il n'y aurait pas de représentation...

Pour moi, au cours de cette vigile de Beltaine, il était clair, comme les grandes flammes blanches dans l'ombre, que Nettie, et Nettie seule, pouvait éveiller en moi ces harmonies. Mais elle était partie ! Je l'avais renvoyée de moi, je ne savais où la trouver. Dans un accès de vertu inconsidérée, je l'avais retranchée à jamais de ma vie.

C'est ainsi qu'alors je jugeais ma situation, étendu, invisible, dans l'obscurité, pleurant et appelant Nettie à voix

sourde. La figure dans l'herbe, je versais des larmes, pendant que la foule joyeuse allait et venait, que la flamme des brasiers montait vers les étoiles lointaines, s'illuminait de reflets rouges, épaississait ses ombres et dansait sur la face de la terre.

Non, le Changement nous avait délivrés de nos passions moins nobles, de la concupiscence vulgaire et animale, des pauvres éventualités, des imaginations grossières ; mais de la passion d'aimer il ne nous avait pas affranchis. Il avait rendu à Éros, prince de la vie, son empire. À travers cette longue nuit de tristesse, moi, qui l'avais repoussé, je reconnaissais sa puissance, au milieu de mes larmes et des regrets que je ne pouvais apaiser. Je ne me rappelle pas, même vaguement, à quel moment je me relevai, ni comment j'errai à travers les vallées, entre les brasiers nocturnes, ni comment j'évitai le rire et la joie des multitudes, dont le flot regagna, entre trois et quatre heures, les habitations. Mais, vers l'aube, une aube grise et froide qui me faisait frissonner sous mon vêtement léger, quand les cendres de la joie universelle se ternirent, j'arrivai, en traversant une clairière, à un petit taillis tapissé de jacinthes bleues ; une bizarre sensation de déjà vu arrêta mes pas et je restai là, intrigué, à une douzaine de pas du sentier. Bientôt, un arbre étrangement tordu éveilla mes souvenirs. L'endroit m'était connu, certes. C'est là que j'avais attaché mon vieux cerf-volant, et c'est d'ici que je m'exerçais à tirer sur cette cible avec mon revolver, me préparant à ma rencontre avec Verrall.

Cerf-volant et revolver, tout ce passé irascible et mesquin n'existait plus, et ses derniers vestiges s'étaient recroquevillés, étaient montés en fumée parmi les tourbillons des brasiers de Beltaine. Ainsi, je marchais, enfin, à travers un monde de cendres grises vers la grande maison où reposait, morte, l'image, la dépouille abandonnée de ma pauvre chère mère.

III

Je revins à Lowchester dans un état lamentable, épuisé par mes vains désirs de Nettie, sans me demander même ce que l'avenir me réservait.

Une fascination curieuse m'attira vers la grande maison, pour y contempler la quiétude silencieuse qui avait été la figure de ma mère. À mon entrée dans la chambre, Anna, qui était assise devant la fenêtre ouverte, s'avança à ma rencontre. Elle avait l'air de quelqu'un qui attend ; elle aussi était pâle, d'avoir veillé toute la nuit, souhaitant ma venue, veillé entre la morte reposant dans la pièce et les grands feux de Beltaine au-dehors.

Je restai muet entre elle et le lit mortuaire.

– Willie, – dit-elle, à voix basse, semblant, dans ses regards et son attitude, incarner la pitié.

Une présence invisible nous poussa l'un vers l'autre. Le visage de ma mère me parut prendre une expression résolue, impérieuse.

Je me tournai vers Anna, comme un enfant se tourne vers sa nourrice. Je posai mes mains sur ses fortes épaules ; elle m'entoura de ses bras, et mon cœur céda. Je cachai ma figure sur son sein et, défaillant, j'éclatai en sanglots passionnés.

Elle me serra dans ses bras avides.

– Allons ! Allons ! – murmura-t-elle, comme pour consoler un enfant.

Et bientôt, telle une mère compatissante, elle m'embrassa avec une passion anxieuse et profonde, couvrant de baisers mes

joues et mes lèvres. Et sa bouche sur la mienne était amère du sel de ses larmes.

Je lui rendis ses baisers, puis, cessant soudain ces caresses, nous nous écartâmes, nous observant l'un l'autre, en silence.

IV

Le souvenir, tantôt si intense, de Nettie s'évanouit totalement de mon esprit au contact des lèvres d'Anna. J'aimais Anna.

Nous nous rendîmes devant le conseil de notre groupe (qu'on appelait « commune » à cette période provisoire) et elle me fut accordée en mariage. Dans l'année, elle me donna un fils.

Nous nous vîmes très souvent pendant cette période et nos conversations nous rapprochèrent beaucoup.

Elle devint mon amie fidèle et l'est toujours restée. Quelque temps même nous fûmes des amants passionnés. Elle m'a toujours aimé et m'a rempli l'âme d'une gratitude tendre et d'un sincère attachement pour elle. À chacune de nos rencontres, nos mains se serraient et nos yeux se saluaient en un accueil amical, et, pendant toute notre vie, depuis cette heure, nous avons été l'un envers l'autre prompts à nous secourir, francs, doux et ouverts dans nos paroles…

Puis, après un certain temps, mon amour et mon désir pour Nettie me revinrent comme s'ils ne s'étaient jamais évanouis.

Aujourd'hui personne n'éprouvera de difficulté à comprendre cette récidive, mais, dans les mauvais jours de fièvre de l'ancien monde, on en eût considéré le simple aveu

comme une monstruosité. Il m'aurait fallu étouffer ce retour de ma première tendresse, la bannir de mes pensées, la cacher à Anna, et mentir, sur ce point, à l'univers entier. La théorie du vieux monde n'admettait qu'une affection. Nous autres, qui voguons sur un océan d'amour, nous nous imaginons difficilement même cette théorie. L'homme tout entier, supposait-on, se donnait, se remettait à la jeune fille ou à la femme qui le possédait, et celle-ci, en retour, se donnait, se fondait tout entière en lui ; on ne devait rien réserver de soi. C'était une faute déshonorante de ressentir un surplus d'amour. À eux deux, avec les enfants qui naissaient, l'homme et la femme formaient un système secret et à part ; l'homme était condamné à ne trouver ni beauté, ni douceur, ni intérêt aux autres femmes, et l'épouse, de son côté, devait en agir de même avec les autres hommes.

Les hommes et les femmes du vieux temps s'en allaient à l'écart par couples, se réfugiant dans de petites maisons comme des bêtes dans leur tanière, et, dans ces foyers, ils s'installaient avec l'intention de s'aimer. En réalité, ils en arrivaient promptement à une surveillance jalouse, née de ce sentiment extravagant de propriété mutuelle. Tout imprévu s'effaçait bientôt de leur conversation ; tout orgueil disparaissait de leur vie commune. Se permettre une liberté réciproque eût été une infamante dépravation.

Que des époux qui s'aiment, comme nous nous aimions, Anna et moi, vivent après leur voyage nuptial, d'une existence séparée, chacun vaquant à ses occupations particulières, prenant ses repas aux tables publiques jusqu'au jour où la maternité interrompt momentanément, pour la femme, cette indépendance, – voilà qui aurait paru jadis un danger de tous les instants pour notre stricte et implacable loyauté. Le fait encore que j'avais l'audace de continuer à aimer Nettie, Nettie qui aimait à la fois et différemment Verrall et moi, eût été

considéré comme un scandaleux outrage à la quintessence même de l'antique convention matrimoniale.

Dans les vieux jours, l'amour était une affaire de féroce propriété. Aux temps nouveaux, Anna pouvait permettre à Nettie de s'épanouir dans le monde de mon imagination, aussi librement qu'une rose tolère auprès d'elle la floraison d'un beau lys blanc.

Puisque je pouvais percevoir des notes que sa voix ne me donnait pas, Anna était heureuse, parce qu'elle m'aimait, que j'entendisse d'autre musique que la sienne. Et elle aussi était sensible à la beauté de Nettie. La vie, à présent, est si riche et nous dispense, avec une telle profusion, l'amitié, les consolations, l'entraide, mille occasions d'affectueuse tendresse, que nul ne marchande aux autres la jouissance pleine et multiple de la beauté. Depuis le commencement, Nettie était, pour moi, l'image de la beauté, la forme et la couleur du principe divin qui illumine le monde. Pour chacun, il existe des types, des visages et des formes, des gestes, des voix et des intonations qui ont ce caractère inexplicable et inanalysable. On les rencontre dans la foule amicale et bienveillante, et on les reconnaît pour siens. Ils nous émeuvent mystérieusement, ils agitent en nous des profondeurs que rien d'autre ne troublerait, ils font percevoir et interpréter le monde. S'en détourner, c'est refuser la lumière du soleil, c'est assombrir, c'est immoler la vie... J'aimais Nettie, j'aimais tout ce qui lui ressemblait, dans la mesure de cette ressemblance, j'aimais toutes les femmes qui me la rappelaient, par la voix, les yeux, les formes ou le sourire. Entre Anna, mon épouse, et moi, il n'y avait aucune amertume de ce que la grande déesse, l'immortelle génitrice, l'Aphrodite, reine des mers vivantes, visitât ainsi mon imagination. Notre amour n'en était en rien diminué, puisque maintenant, dans notre monde transformé, l'amour est sans limites. C'est un filet d'or jeté sur le globe et qui enveloppe l'humanité entière.

Je songeais beaucoup à Nettie ; et, chaque fois que j'étais ému par des choses belles, – musique affinée, couleurs pures et profondes, toutes les pensées tendres et solennelles, – son image m'apparaissait. Les étoiles et le mystère du clair de lune étaient à elle. De la lumière, elle en avait les cheveux poudrés ; dans ses boucles, comme des fils d'or, s'entrelaçaient des rayons de soleil…

Un jour, à l'improviste, une lettre d'elle me parvint ; c'était la même écriture large et claire, – mais, avec des expressions nouvelles, Nettie me disait maintes choses. Elle avait appris la mort de ma mère, et, depuis, ma pensée avait fini par l'obséder à un point tel qu'elle se risquait à rompre le silence que je lui avais imposé. Nous échangeâmes plusieurs lettres, comme des amis ordinaires, avec une certaine contrainte entre nous, au début, car, dans mon cœur, croissait une fois de plus un désir douloureux de la revoir. Je m'obstinai quelque temps à ne pas lui faire part de ce désir, mais à la fin je ne pus y résister plus longtemps.

Et c'est ainsi que le premier jour de l'An Quatre elle vint me trouver à Lowchester.

Avec quelque netteté, par-delà un abîme de cinquante années, je me rappelle cette arrivée. J'allai au bout du parc au-devant d'elle, afin que notre rencontre n'eût pas de témoins. Le matin était clair et froid, sans un souffle ; une neige immaculée tapissait le sol, et les arbres étaient festonnés d'une dentelle immuable, où luisaient, en cabochons, des cristaux de glace. Le soleil levant illuminait cette blancheur d'une coulée d'or, et mon cœur bondissait et chantait dans ma poitrine. Oui, je me rappelle l'épaule neigeuse de la colline, brillant au soleil contre le bleu profond du ciel. Soudain j'aperçus la femme aimée qui s'en venait, entre les arbres blancs et immobiles…

J'avais fait une déesse de Nettie, et voici la mortelle adorée. Elle s'acheminait vers moi, chaudement emmitouflée et frissonnante, des larmes de tendresse au bord des yeux, les mains tendues – et son cher sourire tremblait sur ses lèvres. Elle descendit de mon rêve, réelle, humaine, avec ses aspirations et ses regrets, sa bonté tendre. La déesse transparaissait en elle, rayonnait dans tout son corps, elle m'était un temple d'amour adorable : mais je tenais, comme une joie inimaginée, la chair vivante de ses douces mains de femme.

ÉPILOGUE
LA FENÊTRE DE LA TOUR

C'est tout ce qu'avait écrit le beau vieillard à barbe grise. La première partie de son histoire m'avait absorbé au point que j'oubliai l'aimable écrivain, et l'agréable pièce dans laquelle il était installé, au sommet de la haute tour. Mais peu à peu, à mesure que j'approchais de la fin, un sentiment d'étrangeté m'envahit. Il était de plus en plus évident que c'était là une humanité tout autre que celle que j'avais connue, une humanité irréelle, avec des meurs, des croyances, une intelligence et des sentiments différents. La Comète n'avait pas seulement transformé les conditions et les institutions, elle avait opéré une transformation des cœurs et des esprits. Elle avait, d'une manière, déshumanisé le monde, l'avait dépouillé de ses méchancetés, de ses intenses petites jalousies, de ses inconséquences, de ses caprices. À la fin, et particulièrement après la mort de la mère, je n'éprouvai plus aucune sympathie pour l'histoire du vieillard. Ces bûchers de Beltaine avaient consumé en lui quelque chose qui brûlait avec ardeur en moi, et me révoltait contre le retour de Nettie. Mon attention diminua. Je ne me sentais plus d'accord avec lui, et je ne saisissais plus aussi complètement le sens de ses phrases. Son prince Éros, vraiment ! Ces gens transfigurés et lui-même, ils étaient beaux et nobles, comme les personnages des grands tableaux, ou les dieux de la sculpture, mais ils n'étaient pas plus qu'eux conformes à l'homme. À chaque phase du Changement, l'abîme s'élargissait, et il devenait plus malaisé pour moi de suivre le récit.

Je remis sur la table les derniers feuillets, et son regard amical croisa le mien... Il était difficile de ne pas aimer ce vieillard.

J'éprouvais un embarras subtil à poser la question qui me rendait perplexe, et, cependant, il me semblait absolument essentiel de la poser.

– Est-ce que... – demandai-je, – vous êtes devenus amants ?

– Certes oui, – répondit-il, en me considérant avec étonnement.

– Mais votre femme... ?

Il était évident qu'il ne me comprenait pas. La crainte de commettre une indélicatesse me retenait.

– Mais... – bredouillai-je, – votre femme... vous l'avez gardée ?

– Oui.

Je me demandai s'il n'y avait pas de sa part ou de la mienne quelque méprise. Je risquai une question encore plus audacieuse.

– Nettie n'eut-elle pas d'autres amants ?

– Une femme aussi belle ! Je ne sais combien d'autres aimèrent la beauté en elle, et j'ignore chez combien d'autres elle l'aima aussi ! Mais, à dater de ce jour, nous fûmes tous quatre fort intimes, comprenez-vous, nous fûmes amis, et amants personnels dans un monde d'amants.

– Tous quatre ?

– En comptant Verrall.

Je devinai tout à coup que les pensées qui s'agitaient en mon esprit étaient honteuses et viles, que les soupçons incongrus, que les grossièretés et les basses jalousies de mon antique monde n'existaient plus pour ces âmes habituées à une vie belle et noble.

– Alors, – dis-je, voulant faire preuve d'idées larges, – alors, vous vous êtes créé un foyer à quatre ?

– Un foyer ?

Il leva les yeux sur moi, et, je ne sais pourquoi, je baissai les miens jusque sur mes pieds. Quelle chose mal conditionnée, incommode et lourde qu'une bottine ! Et comme mes habits me paraissaient déplaisants et rococo ! Comme je détonnais au milieu des objets parfaits de cette pièce harmonieuse ! Un instant, je ressentis une impulsion de révolte et de haine, avec un désir violent de sortir sur-le-champ. Après tout, rien, dans l'ambiance, n'allait avec mon genre. Je voulus à tout prix dire quelque chose qui le vexerait, qui lui rabattrait le caquet, lancer une accusation offensante qui l'obligerait à préciser et à confirmer mes soupçons. Je relevai la tête. Le vieillard était debout.

– J'avais oublié, – dit-il. – Vous vous figurez sans doute que l'ancien ordre de choses persiste encore. Un foyer !

Il étendit la main et, sans le moindre bruit, la fenêtre s'élargit et s'abaissa devant nous : la splendide perspective d'une cité de rêve s'étendit sous mes yeux. Pendant un moment de lucide clarté, je la contemplai : ses galeries, ses places spacieuses, ses arbres aux fruits dorés, ses eaux cristallines, ses

musiques et ses réjouissances, l'amour et la beauté se déroulant par ses rues entrelacées et variées… Je voyais les gens les plus proches distinctement, à présent, et non plus dans le miroir déformateur suspendu au plafond. À coup sûr, ils ne justifiaient guère mes soupçons, et cependant… C'étaient les mêmes gens que l'on voit sur terre… les mêmes, sauf qu'ils étaient changés ! Comment exprimerai-je ce changement ? Comme une femme est changée aux yeux de son amant, comme une femme est changée par l'amour d'un amant. Ils étaient exaltés…

Debout aussi, à côté de lui, j'admirais le spectacle.

J'étais quelque peu troublé, – les pommettes et les oreilles rouges, – par le souvenir de mes curiosités inconvenantes et par le sentiment horripilant des différences morales qui nous séparaient si profondément…

Il était plus grand que moi…

– Le voilà, notre foyer, – dit-il, avec un sourire, fixant sur moi ses yeux pensifs.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Juin 2005
—

– **Dispositions :**
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– **Qualité :**
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.